





GEORGE SAND

Journal Intime

(Posthume)

PUBLIÉ PAR

AURORE SAND

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—
1926



JOURNAL INTIME

(Posthume)

COLLECTION BLEUE

LA MARE AU DIABLE

LA PETITE FALETTE

GEORGE SAND

JOURNAL INTIME

(Posthume)

PUBLIÉ PAR AUBORE SAND

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUGER, 3

—
1926

Il a été tiré de cet ouvrage

CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DE RIVES


tous numérotés.

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.

Copyright, 1926, by CALMANN-LÉVY

AVANT-PROPOS

Il serait bon parfois de se défendre de son vivant



sont étrangers.

AUBORE SAND.

JOURNAL INTIME

(POSTHUME)

NOVEMBRE 1834

I

DE SAMEDI A DIMANCHE, LA NUIT

Tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimes plus; c'est bien aisé à voir. J'étais bien malade, hier soir, quand tu es parti. Tu le voyais bien; tu es parti cependant. Tu as bien fait. Tu étais fatigué. Mais aujourd'hui, pas un mot. Tu n'as pas seulement envoyé savoir de mes nouvelles. Je t'ai espéré et attendu minute par minute, depuis onze heures du matin jusqu'à minuit. Quelle journée! Chaque coup de sonnette me faisait bondir. Grâce à Dieu mon cœur est physiquement bien malade. Oh! si je pouvais mourir! Tu m'aimes encore avec tes sens

et plus que jamais ainsi, moi aussi; je n'ai jamais aimé personne et je ne t'ai jamais aimé de la sorte.

Mais je t'aime aussi avec toute mon âme et toi, tu n'as pas même d'amitié pour moi. Je t'ai écrit ce soir. Tu n'as pas répondu à mon billet. On a dit que tu étais sorti; et tu n'es pas venu seulement passer cinq minutes avec moi? Tu es donc rentré bien tard, et où étais-tu, mon Dieu? Hélas, c'est bien fini; tu ne m'aimes plus du tout. Je te deviendrais abjecte et odieuse, si je restais ici. D'ailleurs tu désires que je parte. Tu m'as dit, l'autre nuit, d'un air incrédule : « Bah! tu ne partiras pas! » Ah, tu es donc bien pressé! Sois tranquille, je pars dans quatre jours, et nous ne nous reverrons plus. Pardonne-moi de t'avoir fait souffrir, et sois bien vengé; personne au monde n'est plus malheureux que moi!

Paris, mardi soir (25 novembre 1834).

J'ai été aux Italiens, et j'ai fait connaissance avec le bonhomme Delécluze. Première représentation d'*Ernani*, stupide, embêtant¹. Buloz dort

1. *Ernani*, opéra italien, paroles de Rossi, musique de Vincenzo Gabussi. Delécluze a raconté sa rencontre avec G. Sand dans ses *Souvenirs de soixante ans*, p. 472 (Michel Lévy, 1862).

aux Italiens comme dans son lit. On marche sur sa redingote, sur son chapeau, sur ses pieds. Il se réveille pour dire : « Sacré nom de Dieu » et il se rendort. Moi, pauvre garçon, on me regarde et puis on dit : « C'est George Sand? — Voyons? Voyons? Où donc? Ah! » J'entendis une vieille femme qui disait : « Mais comme elle a un joli petit air décent avec ça! » Un profond diplomate (à en juger par son gilet) m'a lorgnée et a dit : « C'est qu'elle est ma foi jolie! » Eh bien, c'est possible, hélas! Mais pourquoi? A présent il n'y a plus personne qui me fasse plaisir en me le disant. Il y a huit jours cela me charmait.

Ce matin, j'ai posé chez (De) Lacroix. J'ai causé avec lui en fumant des cigarettes de paille délicieuses. Il m'en a donné. Si je pouvais te les envoyer, cher petit, cela t'amuserait un instant. Mais je n'ose pas. De Lacroix m'a montré le recueil de Goya. Il m'a parlé d'Alfred à propos de cela, et m'a dit qu'il aurait fait un grand peintre, s'il eût voulu. Je le crois bien. Il veut copier, lui, de Lacroix, les petits croquis de l'album d'Alfred. Moi, je vais m'amuser, m'amuser? m'appliquer à copier servilement quelques-unes de ces jolies femmes de Goya. Je les enverrai à mon pauvre ange, quand je partirai. Il ne les refusera peut-être pas. Je sais qu'il aime ces femmes-là. Si je pouvais prendre la figure d'une de ces petites images, et aller le trouver la nuit! Il ne reconnaîtrait pas

le malheureux George, et il m'aimerait ne fût-ce qu'une heure!

Je ne guéris pourtant pas! Eh bien, eh bien, comme vous voudrez, mon Dieu! Faites de moi ce qui vous plaira. Je racontais mon chagrin à Delacroix ce matin, car de quoi puis-je parler, sinon de cela? Et il me donnait un bon conseil : c'est de n'avoir plus de courage. « Laissez-vous aller, disait-il. Quand je suis ainsi je ne fais pas le fier; *je ne suis pas né Romain*. Je m'abandonne à mon désespoir. Il me ronge, il m'abat, il me tue. Quand il en a assez, il se lasse à son tour, et il me quitte. »

Le mien me quittera-t-il? Hélas! il augmente tous les jours comme cette horreur de l'isolement, ces élans de mon cœur pour aller rejoindre ce cœur qui m'était ouvert! Et si je courais, quand l'amour me prend trop fort? Si j'allais casser le cordon de sa sonnette jusqu'à ce qu'il m'ouvrit la porte? Si je m'y couchais en travers jusqu'à ce qu'il passe? Si je me jetais — non pas à ses pieds, c'est fou, après tout, car c'est l'implorer, et, certes, il fait pour moi ce qu'il peut; il est cruel de l'obséder et de lui demander l'impossible; — mais, si je me jetais à son cou, dans ses bras, si je lui disais : « Tu m'aimes encore, tu en souffres, tu en rougis, mais tu me plains trop pour ne pas m'aimer. Tu vois bien que je t'aime, que je ne peux aimer que toi. Embrasse-moi, ne me dis rien, ne dis-

cutons pas; dis-moi quelques douces paroles, caresse-moi puisque tu me trouves encore jolie malgré mes cheveux coupés, malgré les deux grandes rides qui se sont formées depuis l'autre jour sur mes joues. Eh bien, quand tu sentiras ta sensibilité se lasser, et ton irritation revenir, renvoie-moi, maltraite-moi, mais que ce ne soit jamais avec cet affreux mot : *dernière fois!* Je souffrirai tant que tu voudras, mais laisse-moi quelquefois, ne fût-ce qu'une fois par semaine, venir chercher une larme, un baiser qui me fasse vivre et me donne du courage. Mais tu ne peux pas. Ah! que tu es las de moi, et que tu t'es vite guéri, aussi, toi. Hélas, mon Dieu, j'ai de plus grands torts certainement que tu n'en as eu à Venise, quand je me consolai. Mais tu ne m'aimais pas et la raison égoïste et méchante me disait : « Tu fais bien. » A présent, je suis bien coupable à tes yeux; mais je le suis dans le passé; le présent est beau et bon encore. Je t'aime, je me soumettrais à tous les supplices pour être aimée de toi, et tu me quittes! Ah, pauvre homme, vous êtes fou... C'est votre orgueil qui vous conseille, vous devez en avoir. Le vôtre est beau parce que votre âme est belle. Mais votre raison devrait le faire taire et vous dire : « Aime cette pauvre femme, tu es bien sûr de ne pas trop l'aimer à présent. Que crains-tu? Elle ne sera pas exigeante, l'infortunée. Celui des deux qui aime le moins est celui qui

souffre le moins. C'est le moment de l'aimer ou jamais. » Ah! il a tort; n'est-ce pas, mon Dieu, il a tort de me quitter à présent que mon âme est purifiée et que, pour la première fois, une volonté sévère s'est arrêtée en moi. Est-ce une volonté? Je ne sais pas. C'est mieux, car que sais-je de tous leurs raisonnements humains et de leurs principes sociaux! Je sens, voilà tout. Je l'aime. Cet amour pourrait me conduire au bout du monde. Mais personne n'en veut et la flamme s'éteindra comme un holocauste inutile. Personne n'en veut!... Ah! mais on ne peut pas aimer deux hommes à la fois. Cela m'est arrivé. Quelque chose qui m'est arrivé ne m'arrivera plus. Ah! insensé! Quand tu dis elle le fera demain parce qu'elle l'a fait hier! C'est le contraire qu'il faudrait dire. Est-ce que je suis stupide ou insensible? Est-ce que je ne souffre pas des folies ou des fautes que je fais? Est-ce que les leçons ne profitent pas aux femmes comme moi? Est-ce que je n'ai pas trente ans, est-ce que je ne suis pas dans toute ma force? Oui, Dieu du Ciel, je le sens bien. Je peux encore faire la joie et l'orgueil d'un homme, si cet homme veut franchement m'aider! J'ai besoin d'un bras solide pour me soutenir, d'un cœur sans vanité pour m'accueillir et me conserver. Si j'avais trouvé cet homme-là, je ne serais pas où j'en suis. Mais ces hommes-là sont des chênes nouveaux dont l'écorce repousse. Et toi, poète, belle fleur, j'ai voulu

boire ta rosée. Elle m'a enivrée, elle m'a empoisonnée et dans un jour de colère, j'ai cherché un autre poison qui m'a achevée. Tu étais trop suave et trop subtil, mon cher parfum, pour ne pas t'évaporer chaque fois que mes lèvres t'aspiraient. Les beaux arbrisseaux de l'Inde et de la Chine plient sur une faible tige et se courbent au moindre vent. Ce n'est pas d'eux qu'on tirera des poutres pour bâtir des maisons. On s'abreuve de leur nectar, on s'entête de leur odeur, on s'endort et on en meurt.

Ensuite, je hais ces hommes forts qui mentent et qui frappent grossièrement et lâchement dans leur colère, ces vantards qui bâtissent tout un système de vertu sur un crime. Mais le crime, quand on le commet, on ne sait pas ce que c'est. C'est le lendemain, c'est le hasard qui en fait une chose sainte ou une action détestable. J'ai vu une malheureuse fille qui s'est mise à genoux, après avoir tué son enfant, et qui s'écria : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné le courage de tuer cette misérable petite créature destinée à tant souffrir si elle eût vécu. » Elle monta à l'échafaud avec les sentiments d'une martyre. Dites donc des grands mots et faites des phrases ! Fais-en toi-même, malheureuse femme qui écris sans savoir quoi, et qui ne sais rien, rien, sinon que tu aimes à en mourir !

VENDREDI

Liszt me disait ce soir qu'il n'y avait que Dieu qui méritât d'être aimé. C'est possible, mais quand on a aimé un homme, il est bien difficile d'aimer Dieu. C'est si différent. Il est vrai que Liszt ajoutait qu'il n'a eu de vive sympathie dans sa vie que pour M. de Lamennais, et que jamais un amour terrestre ne s'emparerait de lui.

Il est bien heureux, ce petit chrétien-là.

J'ai vu Henri¹ ce matin. Il m'a dit qu'on n'aimait qu'avec la tête et les sens et que le cœur n'était que pour bien peu dans l'amour. J'ai vu madame Allart² à deux heures. Elle m'a dit qu'il fallait ruser avec les hommes et faire semblant de se fâcher pour les ramener. Il n'y a que Sainte-Beuve qui ne m'ait pas fait de mal et qui ne m'ait pas dit de sottise. Je lui ai demandé ce que c'était que l'amour, et il m'a répondu : « Ce sont les larmes; vous pleurez, vous aimez. »

Oh oui, mon pauvre ami, j'aime! J'appelle en vain la colère à mon secours. J'aime, j'en mourrai, ou Dieu fera un miracle pour moi. Il me donnera l'ambition littéraire ou la dévotion. Il faut que j'aie trouvé sœur Marthe.

1. Heine?

2. Hortense Allart de Méritens.

Minuit.

Je ne peux pas travailler. O l'isolement, l'isolement! Je ne peux ni écrire, ni prier. Sainte-Beuve dit qu'il faut me distraire. Avec qui? Qu'est-ce que me font tous ces gens-là? Quand ils ont parlé une heure de choses qui me sont à peu près indifférentes, ils s'en vont. Ce ne sont que des figures qui changent de place. Et moi seule, seule pour toujours, je veux me tuer; qui donc a le droit de m'en empêcher? O mes pauvres enfants, que votre mère est malheureuse!

II

PARIS. — SAMEDI MINUIT

J'arrive des Italiens. Je me suis profondément ennuyée. J'avais eu une journée assez doucement triste. Boucoiran¹ m'avait lu quelque chose de M. de Maistre. Je n'ai retenu que trois lignes : « Dans quelques provinces de l'Inde, on fait souvent le vœu de se tuer volontairement si l'on obtient telle ou telle grâce des Idoles du lieu. Ceux qui ont fait ce vœu se précipitent d'un rocher appelé... » O mon Dieu, mon Dieu, si vous vouliez m'accorder un seul jour de ce bonheur que vous m'avez ôté, je ferais bien ce vœu-là ; mais je mourrai sans l'avoir retrouvé !

1. Jules Boucoiran, précepteur des enfants de George Sand.

Décidément la musique fait du mal, et c'est si bête, un théâtre. Que toutes ces figures-là sont stupides. Tout le monde a l'air tranquille, indifférent. Il y en a qui ont l'air content et moi j'ai une vipère qui me mange le cœur. Me voilà en housingot, seul, désolé d'entrer au milieu de ces hommes noirs. Et moi aussi je suis en deuil. J'ai les cheveux coupés, les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux. Et là-haut, il y a toutes ces femmes blondes, blanches, parées, couleur de rose; des plumes, des grosses boucles de cheveux, des bouquets, des épaules nues. Et moi, où suis-je, pauvre George?

Voilà, au-dessus de moi, le champ où Fantasio ira cueillir ses bluets. Ah, pauvre jeune homme, pourquoi ne peux-tu pas m'aimer? Je sais bien que cela est juste suivant la raison, suivant la justice humaine. Mais vous, mon Dieu, mon Dieu! vous, savez-vous si quelqu'une d'elles l'aimera jamais comme je l'aime aujourd'hui!

Insensé, tu me quittes dans le plus beau moment de ma vie, dans le jour le plus vrai, le plus passionné, le plus saignant de mon amour! N'est-ce rien que d'avoir maté l'orgueil d'une femme et de l'avoir jeté à tes pieds? N'est-ce rien que de savoir qu'elle en meurt? — Mais il ne le sait pas. — Tu mens, tu le sais bien, c'est toi qui mens, cœur sans pitié, quand tu dis que je joue une comédie. Pourquoi, pourquoi? Ah, si je m'embarrassais

du monde, je serais déjà partie. Ne suis-je pas sûre de votre honneur?

On dirait que j'ai fait un coup de tête et vous, Alfred, je sais bien que vous m'épargneriez. Cela serait moins humiliant sans doute que de faire dire à toutes ces belles dames que je me déguise en homme pour aller vous trouver la nuit; et que je me traîne à genoux dans votre chambre. Mais, ô mon Dieu, qui donc leur dit cela si vite? Ce n'est pas toi qui me railles devant elles?... Non, le propos chez Delphine Gay; mais ce mépris, un rire moqueur! Toutes ces femmes qui disaient du mal de moi, et lui qui répondait : « Vous ne vous trompez peut-être guère! » et tu m'écrivais en Italie : « *Chantez, mes braves coqs; vous ne me ferez pas renier Jésus!* » Oh, ces lettres que je n'ai plus, que j'ai tant baisées, tant arrosées de larmes, tant collées sur mon cœur quand *l'autre* ne me voyait pas! oh, je les aimais tant, je ne les ai plus.

Il y en avait une où il me disait : « Je me rappelle bien la nuit de la lecture; mais quand même tu m'aurais *menti* d'un bout jusqu'à l'autre, tu ne m'as pas *trompé*, tu ne m'as pas dit que tu m'aimais », et puis il y avait une distinction sur les femmes qui trompent et sur celles qui mentent. Mais depuis, il a trouvé à cela une explication qui le décharge de toute indulgence envers moi. C'est parce qu'il aurait dit à *l'autre* : « Elle s'est redonnée à moi! » Ah, Seigneur mon Dieu,

vous savez si j'avais pensé à cela! Vous savez si j'ai jamais fait cela de ma vie! Vous savez si j'avais fait d'autres mensonges! Aussi, pourquoi m'avez-vous jetée dans une position horrible, où il fallait mentir ou tuer? Et pourquoi ne m'avez-vous pas préservée du danger, quand ma raison, ma conscience et ma vie m'abandonnaient. Vous savez bien ce que nous sommes, pourquoi nous laissez-vous nous perdre et nous suicider? Il n'y a que vous qui puissiez m'absoudre sur bien des points, car l'interprétation humaine trouve tout ce qu'elle veut et, vous seul, vous savez ce qui est, que vous! Il n'y a que vous qui puissiez me consoler et me relever! ah, tuez-moi donc vite, maître cruel! N'ai-je pas assez expié? Ne voilà-t-il pas assez de semaines de terreur et de frisson, de mensonges qui passaient sur mes lèvres, comme un fer rouge et des prières insensées pendant que mes dents claquaient de froid dans les églises? Et ce soir, à Saint-Sulpice, quand je vous ai crié : « M'abandonnerez-vous? Me punirez-vous à ce point? N'y a-t-il pas autre chose qui puisse vous désarmer? » il y avait une voix au fond de mon cœur qui répondait : « Confesse, confesse et meurs. » Hélas, j'ai confessé le lendemain, mais il était trop tard, et je n'ai pu mourir, car on ne meurt pas, on vit; on souffre tout cela, on boit son calice goutte à goutte, on se nourrit de fiel et de larmes, et, le matin, on s'assoupit avec des rêves affreux!

Ah! l'autre nuit, j'avais rêvé qu'il était auprès de moi, qu'il m'embrassait, et je me suis réveillée dans la pâmoison du plaisir. Quel réveil, mon Dieu! Cette tête de mort auprès de moi et cette chambre sombre où il ne remettra plus les pieds, ce lit où il ne dormira plus! Je n'ai pas pu me retenir de crier. Pauvre Sophie, quelles nuits je lui procure!

Je ne peux pas souffrir tout cela! Et tout cela pour rien! J'ai trente ans, je suis belle encore, du moins je le serais dans quelques jours si je pouvais m'arrêter de pleurer. J'ai autour de moi des hommes qui valent mieux que moi et qui pourtant, à me prendre telle que je suis, sans mensonges, sans coquetterie aucune et faisant l'aveu le plus rigide de mes fautes, m'offriraient hardiment leur appui. Ah! si je pouvais me mettre à aimer quelqu'un! Mon Dieu, rendez-moi ma féroce vigueur de Venise, rendez-moi cet âpre amour de la vie, qui m'a prise comme un accès de rage, au milieu du plus affreux désespoir. Faites que j'aime encore! Ah! l'on s'amuse à me tuer, l'on y prend plaisir, on boit mes larmes en riant! Eh bien, moi, je ne veux pas mourir. Je veux aimer, je veux rajeunir, je veux vivre! Mais cela est tombé! Dieu, tu le sais, comme tu m'as abandonnée après! C'était donc un crime? L'amour de la vie est donc un crime? L'homme qui vient

1. Sophie Crauer, sa bonne.

dire à une femme : « Vous êtes abandonnée, méprisée, chassée, foulée aux pieds; vous l'avez peut-être mérité. Eh bien, moi, je n'en sais rien; je ne vous connais pas, mais je vois votre douleur et je vous plains et je vous aime. Je me dévoue à vous seule pour toute ma vie. Consolez-vous, vivez. Je veux vous sauver. Je vous aiderai à remplir vos devoirs près d'un convalescent; vous le suivrez jusqu'au bout, mais vous ne l'aimerez plus et vous reviendrez. Je crois en vous, » un homme qui disait cela, pouvait-il me sembler coupable à ce moment-là? Et si, après avoir conçu l'espérance de persuader cette femme, emporté, lui, par l'impatience des sens, ou bien par le désir de s'assurer de sa foi avant qu'il fût trop tard, il l'obsède de caresses, de larmes; il cherche à surprendre ses sens, par un mélange d'audace et d'humilité? Ah, les autres hommes ne savent pas ce que c'est que d'être adorée et persécutée, et implorée des heures entières? Il y en a qui ne l'ont jamais fait, qui n'ont jamais tourmenté obstinément une femme. Plus délicats et plus fiers ils ont voulu qu'elle se donnât. Ils l'ont persuadée, attendue et obtenue. Moi je n'avais jamais rencontré que de ces hommes-là. Cet Italien vous savez, mon Dieu, si son premier mot ne m'a pas arraché un cri d'horreur! Et pourquoi ai-je cédé, pourquoi, pourquoi? Le sais-je? Je sais que vous m'avez brisée ensuite, et que

si c'est un crime involontaire, vous ne m'en avez pas moins punie comme les juges humains punissent l'assassinat prémédité, plus encore, car le parricide n'est tué qu'une fois, et moi, voilà dix semaines que je meurs jour par jour et à présent minute par minute. C'est une agonie trop longue. Vraiment toi, cruel enfant, pourquoi m'as-tu aimée, après m'avoir haïe? Quel mystère s'accomplit donc en toi chaque semaine?

Pourquoi ce *crescendo* de déplaisir, de dégoût, d'aversion, de fureur, de froide et méprisante raillerie, et puis, tout à coup, ces larmes, cette douceur, cet amour ineffable qui revient? Tourment de ma vie! Amour funeste! Je donnerais tout ce que j'ai vécu, pour un seul jour de ton effusion! Mais jamais, jamais! C'est trop affreux! Je ne peux pas croire cela. Je vais y aller. J'y vais — non — crier, hurler, mais il ne faut pas y aller.

Sainte-Beuve ne veut pas.

Enfin, c'est le retour de votre amour, à Venise, qui a fait mon désespoir et mon crime? Pouvais-je parler? Vous n'auriez plus voulu de mes soins, seriez-vous mort de rage en les subissant. Et qu'auriez-vous fait sans moi, pauvre colombe mourante? Ah Dieu, je n'ai jamais pensé un instant à ce que vous auriez souffert à cause de cette maladie et à cause de moi, sans que ma poitrine se brisât en sanglots. Je vous trompais, et j'étais là entre ces deux hommes, l'un qui me disait :

« Reviens à moi, je réparerai mes torts. Je t'aimerai, je mourrai sans toi! » Et l'autre, qui disait tout bas dans mon autre oreille : « Faites attention; vous êtes à moi, il n'y a plus à en revenir. Mentez, Dieu le veut, Dieu vous absoudra! » Ah, pauvre femme, pauvre femme! C'est alors qu'il fallait mourir!

.
.
.
.
.
.
.
mais ce malheureux amour-propre masculin! Au
premier mot comme tu m'as traitée! Tu voulais
me souffleter, m'appeler c... devant tout le monde,
et tu mourais de colère si je n'avais menti. Et
quelques jours plus tard, tu serais mort de douleur

1. La moitié de cette page est déchirée et manque. Cette copie est donc incomplète du début de ce fragment et de toute la partie écrite au revers du morceau manquant.

si je n'avais continué à mentir. Crois-tu donc que ce soit agréable de mentir? O mon Dieu, vous savez que vous n'avez pas inventé de plus grand supplice pour les coupables. C'est leur enfer en ce monde.

Et puis, et puis, sais-tu que c'est horrible de perdre l'estime de celui qui vous aimait la veille, quand on l'estime soi-même? Je me souciais bien de l'estime de *l'autre* quand il est parti! Lui ai-je fait un mensonge, à lui? Me suis-je donné la peine de feindre un instant pour ne pas avoir en lui un ennemi? Ne m'a-t-il pas fait tout le mal qu'il pouvait me faire?

.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.

plein de toi! Si tu veux que je guérisse, fais-moi encore une méchanceté demain! Après-demain je serai consolée. Mais comme te voilà, ô mon pauvre roseau, luttant contre ta colère et ta bonté, me faisant du mal, et puis m'en consolant; me traitant avec injustice, et puis te rétractant,

parce que tu ne peux pas te nier à toi-même la vérité d'aujourd'hui. Eh bien, je vois que tu es bon comme un agneau avec tes colères de lion. Je vois bien que tout le monde est entre nous, et que tu ne peux pas ôter de devant tes yeux l'*injure* qui t'a été faite par moi. Mais tu ne peux pas ôter de ton cœur la compassion et l'amitié.

Pauvre Alfred, si personne ne le savait, tu me pardonnerais. Mais il y a M. Tattet, qui dirait d'un air bête : « Dieu ! quelle faiblesse, » lui qui pleure quand il est saoul dans le giron de mademoiselle Déjazet. Il y a messieurs tel ou tel, et ces dames du salon esthétique qui diraient : « C'est bien pitoyable, c'est bien ridicule. » Et on aime mieux être malheureux et fou, car, qu'est-ce donc de pardonner quand on est sûr d'être aimé ! Ah, si j'avais été sûre que tu dusses m'aimer réellement quand tu as quitté Venise, que tu dusses souffrir ce que je souffre aujourd'hui, je me serais coupé une main, je te l'aurais présentée en te disant : « Voilà une main menteuse et sale. Jetons-la dans la mer et que le sang qui en coulera lave l'autre. Prends-la et mène-moi au bout du monde. » Si tu devais accepter cette main ainsi lavée, je le ferais bien encore. Veux-tu ?

Mais à qui s'adresse tout cela ? Est-ce à vous, murs de ma chambre, échos de sanglots et de cris ? Est-ce à toi, portrait silencieux et grave ? A toi, crâne effrayant, plein d'un poison plus sûr que

tous ceux qui tuent le corps, cercueil où j'ai enseveli tout espoir? A toi, Christ sourd et muet? J'aurai beau dire, beau pleurer et me plaindre, il n'y a que vous qui me pardonneriez. Mon Dieu! Que votre miséricorde commence donc par donner l'oubli et le repos à ce cœur dévoré de chagrin, car tant que je souffre, tant que j'aime ainsi, je vois bien que vous êtes en colère.

Ah, rendez-moi mon amant, et je serai dévote et mes genoux useront les pavés des églises!

MERCREDI MATIN

Qu'est-ce que Buloz me disait donc hier de M. Liszt? Est-ce qu'Alfred lui en aurait parlé? Est-ce qu'il a pensé sérieusement un instant que j'allais aimer M. Liszt? Est-ce qu'il le penserait encore? Ah! mon cher bien, si tu pouvais être jaloux de moi, avec quel plaisir je renverrais tous ces gens-là! Mais vous n'êtes pas jaloux de moi. Vous avez fait semblant de croire une chose que vous n'avez pas crue, pour vous débarrasser de moi plus vite, et cela est mal, et si j'avais pu aimer M. Liszt, de colère je l'aurais aimé. Mais je ne pouvais pas. Faites des raisonnements là-dessus, M. Tattet. Je serais bien fâchée d'aimer les épinards, car si je les aimais, j'en mangerais, et je ne les peux souffrir. A Nohant, l'autre jour, étant

grise, je disais au « Gaulois¹ » qui parlait d'assassiner Louis-Philippe : « Cela est affreux; je suis bien contente de te connaître bon, car si je ne te connaissais pas bon, je te croirais méchant et si je ne t'aimais pas, je te haïrais. » Voilà qui est logique, soyez-le si vous pouvez vous autres. Moi, je souffre et je pleure. Si je pouvais faire autrement, je ne souffrirais pas, je ne pleurerais pas. Croyez-vous que les principes soient la meilleure sauvegarde d'une femme? Demandez à l'amour si les cœurs qu'il garde sont mal gardés. — Oui, disent-ils, mais, s'il s'en va, adieu la fidélité! — Propos de mari! Eh bien, mon amant, qu'aurais-tu à faire de la fidélité d'une femme qui ne t'aimerait plus?

Mettre Liszt à la porte à présent, quelle bêtise chez Buloz! Pourquoi? A cause de qui? Je me suis figuré pendant une ou deux entrevues qu'il était amoureux de moi, ou disposé à le devenir. Peut-être que si j'avais pu je l'aurais agréé.

Mais par la grande raison des épinards, je me sentais obligée de lui dire — c'est-à-dire de lui faire comprendre — qu'il fallait n'y pas penser, lorsque tout à coup après la jolie réception que je lui ai faite devant vous, chez Buloz, je me suis clairement convaincue, à la troisième visite, que je m'étais sottement infatuée d'une vertu inutile et que M. Liszt ne pensait qu'à Dieu et à la Sainte

1. M. Alphonse Fleury.

Vierge qui ne me ressemble pas absolument. Bon et heureux jeune homme! Certes, s'il est ainsi, je l'estime et l'aime beaucoup, si c'est une affectation, cela m'est fort égal, car je ne le connais pas. Et quel besoin de le renvoyer dans tout cela? Comment m'y prendrais-je, et quelle singulière raison lui donnerais-je? D'ailleurs, j'ai une idée fixe, une seule et dernière espérance, bien modeste, pauvre George, pour toi qui fus si ambitieuse d'être aimée et que voici bien humble. Magdeleine sans cheveux, mais non pas sans larmes, sans croix et sans tête de mort! Ce crâne que vous méditez tristement, ô pauvre pécheresse, ne vous donnait certes pas une aussi rude et profonde leçon que celui qui est là sur ma table. Vous aimiez Jésus et il vous disait : « Il te sera pardonné parce que tu as aimé! » Moi, j'aime, et on ne me pardonne pas. Ah, que je changerais bien ma chambre tapissée et ma robe de chambre pour votre désert et vos haillons, s'il m'était permis d'emporter la parole d'espoir et de pardon que votre Christ laisse tomber en vous souriant! Le mien ne dit pas seulement : « Laissez approcher cette femme, laissez-la me laver les pieds!... »

Je vous disais, Buloz, que j'avais une idée fixe. Je veux ravoir son amitié, et un peu de son estime. Mais, pour cela, il me faut du temps, six mois peut-être au moins, peut-être encore plus. N'importe, fût-ce toute la vie! Mais c'est la seule

chose qui me soutienne, le seul espoir qui ait réussi à entrer dans cette pauvre tête. C'est pour cela que je ne peux pas me décider à partir, car, quand je serai loin, — il me l'a dit, — que saura-t-il de moi? Il pourra supposer que je fais des folies et qu'il les ignore. En restant ici, je me ferai bien rendre justice, et, pour cela, je ne veux pas m'isoler, me cacher, me cloîtrer, ce serait, à ses yeux, un coup de tête, une idée romanesque, dont la durée lui semblerait douteuse. Il penserait qu'au premier pas que je ferais dehors, j'aurais une tentation et j'y succomberais. D'ailleurs, qui sait s'il n'en serait pas ainsi? La claustration, l'ascétisme, la mortification, exaltent les sens, et pourquoi exalterais-je les miens par une solitude dangereuse, lorsque au milieu des hommes ils me laissent fort tranquille? Ce serait par trop bête. S'il venait m'y trouver dans ma cellule, s'il venait m'y donner seulement un baiser tous les jours, oh, comme j'y courrais! Mais il n'y viendrait pas, ou il y viendrait avec cette méfiance continuelle du lendemain. Il faut que je mette entre nous un temps et des faits qui pourront s'appeler *hier* et qui lui prouveront que je peux aimer, souffrir et subir. Je veux m'entourer d'hommes purs et distingués. Loin de moi les forts, je veux voir des artistes. Liszt, Delacroix, Berlioz, Meyerbeer. Je ne sais qui encore. Je serai homme avec eux et on jaspera d'abord; on le niera, on en rira. Alfred entendra ces mau-

vaises plaisanteries, et il jugera mal; il se détachera de moi. Il prendra une maîtresse alors, si ce n'est fait déjà. Mais la vérité triomphe, ô mon Dieu! qui le sait mieux que moi! Ce qui est mensonge se révèle, hélas; mais qu'on fasse de bonnes actions, et cela se révèle par le même principe de fatalité qui m'a perdue. Ces hommes-là mêmes qui m'entoureront, me défendront et me justifieront. S'ils ne sont pas des forts et des gredins. Et s'ils le sont, ils seront connus pour tels et leur parole ne fera pas foi. C'est à moi d'ailleurs de les bien choisir et de les bien examiner. Je rétablirai ma cuisine aussitôt que j'aurai de l'argent. Je donnerai à dîner comme je faisais tous les jours à deux ou trois personnes. Je travaillerai, je sortirai, je tâcherai de me distraire, de me fortifier contre le désespoir qui est le plus funeste conseiller qu'il y ait et quand j'aurai mené cette vie honnête et sage assez longtemps pour prouver que je peux la mener, j'irai, ô mon amour, te demander une poignée de main. Je n'irai pas te tourmenter de jalousies et de persécutions inutiles. Je sais bien que quand on n'aime plus, on n'aime plus. Mais ton amitié, il me la faut, pour supporter l'amour que j'ai dans le cœur et pour empêcher qu'il me tue. Oh, si je l'avais aujourd'hui, hélas! Que je suis pressée de l'avoir! Qu'elle me ferait du bien! Si j'avais quelques lignes de toi de temps en temps, un mot, la permission de t'envoyer de temps en

temps une petite image de quatre sous achetée sur le quai, des cigarettes faites par moi, un oiseau, un joujou, quelque chose pour tromper ma douleur et mon ennui, pour me figurer que tu penses un peu à moi en recevant ces niaiseries! Oh, ce n'est pas du calcul, de la prudence, la crainte du monde! Sacredieu, ce n'est pas cela! Je dis mon histoire à tout le monde. On la sait, on en parle, on rit de moi, cela m'est à peu près égal. C'est une contrariété bien petite auprès de la douleur qui est en moi! Que mes ennemis se réjouissent; je souffre, je ne pense guère à eux et, quand j'y pense, je les plains à trouver là leur joie. Je ne demande pas que tu viennes chez moi, que tu fasses des démarches pour prouver que je ne suis pas une malheureuse chassée à coups de pied. Tu m'as offert encore le dernier soir où je t'ai vu, de me rendre ces services-là. Ai-je accepté, dis-moi? Rends-moi enfin justice, quand je la mérite. Mais, hélas, mon Dieu, tu dors, car il est onze heures du matin et tu ne m'entends guère! Oui, je voudrais ton amitié. Mais je n'ai pas encore le droit de te faire croire à quelque chose de bon de ma part. J'irais maintenant te la demander que ce serait des orages à n'en plus finir et cela te fait du mal. Pour moi, mon Dieu, j'aimerais mieux des coups que rien. Rien. C'est ce qu'il y a de plus affreux au monde, mais c'est mon expiation. Ah! Qu'on ne m'en demande pas d'autre! Un cilice, le jeûne et

des coups de fouet, voilà tout ce que les pénitents ont su inventer. Ils n'ont pas imposé à des gens qui aimaient de demeurer à trois pas de l'objet de leur amour, et de se tenir tranquilles et de rire et de manger! Et d'ailleurs il faudra du temps avant que j'aie la fermeté et le courage de n'être pas jalouse. Oh, mon Dieu, vous me faites sentir des tortures dont je n'avais que l'idée! Mais ceci sera éternellement refoulé au plus profond de mon cœur. J'ai senti, l'autre jour, en dînant avec lui chez Pinson, combien la jalousie peut rendre vil, injuste et sot, si l'on s'y abandonne. J'aurais voulu rabaisser la femme dont il disait du bien au-dessous des plus viles créatures. Et pourquoi? Cela est aussi laid que stupide. Non, non, Seigneur Dieu, ne me laissez pas m'abrutir et me perdre.

La passion est un don sévère, mais divin. Les souffrances de l'amour doivent ennoblir et non dégrader. C'est ici, mon orgueil, que vous êtes une sainte et digne chose. Que cette femme l'aide et le console; qu'elle lui apprenne à croire. Hélas, moi, je ne lui ai appris qu'à nier. *Mea culpa*. Alfred, je vais faire un livre. Tu verras que mon âme n'est pas corrompue, car ce livre sera une terrible accusation contre moi. Saints du Ciel, vous avez péché, vous avez souffert!

IV

L'heure de ma mort est en train de sonner. Chaque jour qui s'écoule frappe un coup, et dans quatre jours, le dernier coup ébranlera encore l'air vital autour de moi. Alors s'ouvrira une tombe où ma jeunesse et mes amours descendront pour jamais. Et que serai-je ensuite? Triste spectre, sur quelle rive vas-tu errer et gémir? Grèves immenses, hiver sans fin!

Il faut plus de courage pour franchir le seuil de la vie des passions et pour entrer dans le calme du désespoir, que pour avaler la ciguë. O mes enfants, vous ne saurez jamais combien je vous aime.

Pourquoi m'avez-vous réveillée, ô mon Dieu, quand je m'étendais avec résignation sur cette

couche glacée? Pourquoi avez-vous fait repasser devant moi ce fantôme de mes nuits brûlantes, ange de mort, amour funeste, ô mon destin, sous la figure d'un enfant blond et délicat? Oh que je t'aime encore, assassin! Que tes baisers me brûlent donc vite, et que je meure consumée! Tu jetteras mes cendres au vent. Elles feront pousser des fleurs qui te réjouiront!

Quel est ce feu qui dévore mes entrailles? Il semble qu'un volcan gronde au dedans de moi, et que je vais éclater comme un cratère. O Dieu, prends donc pitié de cet être qui souffre tant! Pourquoi les autres meurent-ils? Pourquoi ne puis-je succomber sous le fardeau de mes peines? On dit que la douleur s'épuise et qu'à force de saigner, le cœur se dessèche et devient insensible. Quand sera-ce, mon Dieu, que je ne le sentirai plus frémir et se déchirer?

O mes yeux bleus, vous ne me regarderez plus! Belle tête, je ne te verrai plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce langueur! Mon petit corps souple et chaud, vous ne vous étendrez plus sur moi, comme Élisée sur l'enfant mort pour le ranimer! Vous ne me toucherez plus la main, comme Jésus à la fille de Jaïre, en disant : « Petite fille, lève-toi! » Adieu mes cheveux blonds, adieu mes blanches épaules; adieu tout ce qui était à moi. J'embrasserai maintenant, dans mes nuits ardentes, le tronc des sapins et les rochers dans les

forêts en criant votre nom, et, quand j'aurai rêvé le plaisir, je tomberai évanouie sur la terre humide!

Pourquoi cette idée fixée dans le cerveau? Pourquoi après toutes les révoltes de la raison, tous les conseils de la vérité, toutes les agitations de l'égoïsme souffrant, pourquoi, après tous les discours humains, ce profil divin vient-il se dessiner entre mon œil et la muraille?

Pourquoi ceux qui me parlent s'enveloppent-ils d'un nuage tout à coup, et pourquoi vois-je sur leurs épaules une tête qui n'est pas la leur? Pourquoi suis-je obligée d'étouffer dans ma poitrine des sanglots, des cris de joie ou de frayeur? Et quels rêves passent donc autour de mon chevet pendant la fièvre? L'Être qu'on aime renferme-t-il un démon qui nous domine et nous torture tout le temps que dure l'amour?

Quelle fièvre avez-vous fait passer dans la moelle de mes os, esprits de la vengeance céleste? Quel mal avais-je fait aux anges du ciel pour qu'ils descendissent sur moi et pour qu'ils missent en moi, pour châtement, un amour de lionne? Pourquoi mon sang s'est-il changé en feu, et pourquoi ai-je connu, au moment de mourir, des embrasements plus fougueux que ceux des hommes? Quelle furie t'anime donc contre moi, toi qui me pousses du pied dans le cercueil, tandis que ta bouche s'abreuve de mon corps et de ma chair? Tu veux donc que je me tue? Tu dis que tu me le

défends et cependant que deviendrai-je loin de toi, si cette flamme continue à me ronger? Si je ne puis passer une nuit sans crier après toi et me tordre dans mon lit, que ferai-je quand je t'aurai perdu pour toujours? Pâlirai-je comme une religieuse dévorée par le désir? Deviendrai-je folle et réveillerai-je les hôtes des maisons par mes hurlements? Oh, tu veux que je me tue?

Et pourquoi ne le ferais-je pas? Je ressens tant de douleur à l'idée d'abandonner mes enfants, que le déchirement de mon cœur en consommant ce sacrifice, m'absoudrait devant Dieu de la faute pour laquelle il m'a châtiée. Ma fille souffrira-t-elle de ma mort? Bien peu. Mon fils... Oh toi, pauvre enfant, tu pleureras bien fort, et ton âme sera blessée pour toujours. Un enfant sans mère est si malheureux! Et pourtant je vais partir pour longtemps et il faudra bien que tu te passes de moi. Mais ces pleurs, ces sanglots de mon enfant, quand on viendra lui dire : « Ta mère est morte, » pourquoi m'en inquiéter? Je ne les verrai pas, je ne le saurai pas. Mais ils me tombent d'avance sur le cœur; je les sens déjà, comme si ces larmes me roulaient toutes chaudes sur le visage. Pauvre petit! Je me souviens des larmes de mon enfance; elles n'étaient pas moins amères que celles d'aujourd'hui. Et quand un étranger sera venu t'annoncer doucement que tu n'as plus de mère, tu t'en retourneras seul, dans ces

grands corridors froids, retrouver un pédagogue qui te punira si tu pleures. Non, je ne me tuerai pas à moins que le délire ne s'en mêle encore, comme tant de fois où j'en ai été bien près. Mais l'ange d'Abraham étendait son épée pour sauver l'enfant... Protège-moi donc, Dieu des orphelins! Détourne de moi ces affreuses tentations! Réveille-moi à ces heures d'oubli où il me semble que mes enfants n'existent plus, où je ne sais plus rien que mon amour, et mon désespoir, heures féroces où je voudrais arracher mon cœur et le dévorer. L'autre nuit, je rêvais que je l'enterrais sous un pavé. Pauvre cœur, vous allez être enseveli tout vivant, et combien vous souffrirez jusqu'à ce que la pierre du sépulcre vous ait anéanti à force de peser sur vous. O mon fils! mon fils! Je veux que tu lises ceci un jour et que tu saches combien je t'ai aimé. O mes larmes, larmes de mon cœur, signez cette page, et que les siennes retrouvent un jour vos traces auprès de son nom!

SAMEDI

J'ai rencontré ce matin Jules Sandeau chez Gustave Papet. Il m'a abordée sans embarras, avec beaucoup de franchise, d'affection et de respect. Nous sommes entrés en explication tout de suite. Pour l'engager à se confesser, je me suis

confessée la première, et j'ai commencé par lui dire qu'entendant dire des méchancetés qu'on lui attribue sur mon compte, j'en avais été blessée, irritée, et que j'avais exprimé ma colère à quelques personnes seulement, qui ne le répéteraient jamais, ou qui étaient en position de le défendre, notamment Papet. J'ai ajouté que je croyais bien ces accusations exagérées, mais que, probablement, il y en avait de méritées. Je n'ai pas voulu lui dire lesquelles. Elles sont malheureusement trop convaincantes. Il n'a rien voulu avouer et s'est défendu obstinément d'avoir dit jamais un mot contre moi. En disant cela il a été emphatique et peu sincère. Ensuite, il se défend d'avoir jamais fait cause commune avec Planche, ou avec Frémy, Pyat, etc., contre moi. Il ne les voit pas. Il est très blessé des articles qu'ils écrivent. Tout cela est vrai. Il m'en a donné des preuves et nous avons parlé d'autre chose. Je me suis chauffé les pieds en fumant une cigarette, pendant que Gustave Papet faisait des calembours comme à l'ordinaire. Jules a été très circonspect, tout en étant très franc de manières et très naturel dans ce qui est vrai de lui. Je lui ai donné une poignée de main et je lui ai dit que nous ne pouvions pas nous revoir, à cause des propos qui en résulteraient, mais que quand nous nous rencontrerions, je le priais de ne pas m'éviter et de venir me dire bonjour amicalement. Il m'a demandé la permission

d'aller voir Solange à sa pension, ce que je lui ai accordé de bon cœur.

Je suis bien aise de cette rencontre. Il est affreux de s'en vouloir quand on s'est aimé. Bien ou mal, on s'est aimé. Ah, Dieu, qu'est-ce donc que l'amour pour changer ainsi de nature, et pour entrer dans l'âme, sous une forme si divine, avec un objet nouveau? Peut-être n'y a-t-il qu'un vrai, qu'un fort amour dans tout cela. Lequel est-ce dans ma vie? Aurélien ¹? C'est le plus beau dans mon cœur. Mais un amour sans union des corps est mystique et incomplet. Ah, le premier, oui, c'est le plus beau et le plus pur, et le dernier, c'est le plus involontaire, le plus inguérissable. C'est celui-là qui me tue:

Ah, faudra-t-il donc mourir si jeune! Mon Dieu, est-ce que vous ne viendrez pas à mon secours? Ah, si je pouvais aimer Jésus comme les religieuses l'aiment!

1. M. Aurélien de Sèze.

INTRODUCTION

Pendant une période de tracas, de chagrins de cœur, de rupture, de travail, de spleen, George Sand, transformée ici en « docteur Piffoël », regarde l'existence et les gens sous un jour amer ou passionné.

Dans un beau tumulte orageux ou sous l'empire d'une critique implacable contre elle-même, avec ses élans de foi et de générosité habituels, tantôt croyante, tantôt sceptique, elle se livre ou s'observe. On reconnaît dans ses cris superbes, plainte d'un cœur déchiré, les peines foncières qui expliquent sa vie : « Hélas, mon Dieu, j'ai pourtant porté des jugs de fer et tant qu'on me les a imposés au nom de la tendresse et au moyen d'une affectueuse persuasion, j'ai plié aveuglé-

ment sous la main amie. Mais, quand on s'est lassé de me persuader et qu'on a voulu me commander, quand on a réclamé ma soumission, non plus au nom de l'amour et de l'amitié, mais en vertu d'un droit ou d'un pouvoir, j'ai retrouvé cette force que personne ne connaît en moi, que moi. Moi qui sais seul combien j'aime, combien je regrette, combien je souffre. »

On retrouve dans ces paroles écrites par elle, la force indomptable de sa race qui fit des Kœnigs-marck, ses ancêtres, des chefs de guerre et des héros passionnés, qui fit de leur fils un maréchal de Saxe, qui, mourant, gagnait les batailles. La bravoure de la lignée, son âme enthousiaste, sa sensibilité généreuse, son intelligence libre, vinrent s'épanouir en la femme incomparable que fut George Sand.

Au moment où George Sand écrivait les lignes qu'on va lire, elle avait souffert longuement avant d'introduire, contre son mari, une demande de séparation judiciaire (1835).

Au sortir de ce procès (août 1836) elle va retrouver madame d'Agoult et Liszt en Suisse avec ses enfants. Puis, revenue en octobre à Nohant, elle s'installe à Paris, 21, rue Laffitte, à l'hôtel de France, tout près de ses amis. Il semble que la paix doive rentrer dans l'âme de George :

elle goûte l'affection de deux êtres supérieurs qui la comprennent et qui l'aiment. Pourtant, son sentiment pour Éverard (Michel de Bourges, son avocat) lui déchire le cœur.

Le journal intitulé : « Les entretiens journaliers avec le très docte et très habile docteur Piffoël, professeur de botanique et de psychologie », exprime l'état d'âme de cette femme géniale à cette date. Depuis le mois de mai 1837 et pendant tout l'été suivant, George Sand habite à Nohant où elle reçoit plusieurs amis. Entre autres Liszt et madame d'Agoult. Mais, entre temps, George part précipitamment pour aller soigner à Paris sa mère mourante. Aussitôt après, elle va se reposer quelques jours à Fontainebleau avec son fils Maurice, alors âgé de quatorze ans; puis elle court à Guillery où son mari, Casimir Dudevant, avait conduit leur fille Solange, qu'il avait enlevée en l'absence de George Sand. Des procès de famille s'ensuivent, mais dans l'hiver 1837-1838, George Sand revient à Nohant où elle se consacre à ses enfants.

ENTRETIENS JOURNALIERS

AVEC LE TRÈS DOCTE ET TRÈS HABILE

DOCTEUR PIFFOËL

PROFESSEUR DE BOTANIQUE ET DE PSYCHOLOGIE

1837

PRÉFACE

Oui, mon cher et gracieux docteur, faire un journal, c'est renoncer à l'avenir. C'est vivre dans le présent, c'est avouer à l'*implacable*, qu'on n'attend plus rien de lui, qu'on s'accommode de chaque jour et qu'il n'y a plus de relation entre ce jour-là et les autres. C'est boire son océan goutte à goutte, par crainte de le traverser à la nage. C'est compter les feuilles de l'arbre dont le tronc ne reverdira plus.

On ne fait un journal que quand les passions sont éteintes, ou qu'elles sont arrivées à l'état de pétrification qui permet de les explorer comme des montagnes d'où l'avalanche ne se détachera plus. Ce travail constate un état de solidité effrayante et que je ne souhaite à personne,

sinon à ceux qui étaient en pleine éruption et qui n'auraient pu rien garder de leurs feux s'ils ne s'étaient arrêtés tout d'un coup au milieu de leurs vomissements¹.

1. Le nom de « Piffoël » vient d'un surnom donné à George Sand par elle-même et par Liszt et Marie d'Agoult à cause de son nez aquilin — qu'elle trouvait « grand comme un pif ». Les enfants de Piffoël s'appelaient les Piffoëli (V. Lettre de Balzac à George Sand).

1^{er} juin.

Réveil lourd. Piffoël a dormi dans une pâle atmosphère où nageaient d'insaisissables voluptés. Le temps n'est ni à la gaieté, ni à la tristesse. Il est au mécontentement. Un vent inégal et fantasque secoue les arbres. Le soleil est voilé. Il fait chaud si on met la robe de chambre, il fait froid si on l'ôte. Jour terne où je ne ferai rien de bon. Cerveau fâché et fatigué! Je viens d'avalier du thé pour en finir plus vite avec cette disposition apathique en la portant à son paroxysme. Je n'ai pas reçu de lettre d'Éverard. Il boude! Heureux homme, qui estime quelque chose digne de sa rancune!

EN ME COUCHANT

J'ai fait à Duteil¹ la théorie du mécontentement depuis minuit jusqu'à une heure. Je me suis mis

1. Ami berrichon de George Sand.

en colère contre lui parce qu'il a voulu me soutenir qu'il était heureux presque à toutes les heures du jour. N'est-ce pas bien révoltant en effet de se voir traité de fou par ceux qui ne souffrent pas?

EN ME COUCHANT

2 juin.

Piffoël a fait cinq lieues à pied. Du moment que la vie est supportable, il n'y a pas à l'examiner. On gâterait un jour de calme en y regardant de près. Ne serions-nous jamais gouvernés par un sentiment qui est comme l'œil à travers lequel toutes nos idées nous apparaissent et qui seul apprécie toutes choses, tandis que la raison rectifie très faiblement les erreurs de cette vision?

MIDI

3 juin.

Jour magnifique. Soleil splendide, règne de la couleur. Trois grands tilleuls dont je vois de mon lit les cimes touffues, sont le miroir où je consulte le temps en m'éveillant. Leur vaste rideau de feuillage et un peu de ciel, c'est tout ce que je vois de là, mais cela suffit à me faire savoir le degré de l'atmosphère avant que

la fenêtre soit ouverte. J'y ai observé des effets de vent qui sont encore inexplicables pour moi et qui me feraient croire à l'existence des Esprits de l'air, comme à celle d'êtres fort capricieux. Je vois aussi, dans la teinte de leur belle verdure, l'intimité des rayons du jour à travers une atmosphère plus ou moins pure. Aujourd'hui la lumière est si vive que malgré le vent printanier on ne voit que le noir des ombres et l'or des rayons sur la feuillée.

Tu vis. La question n'est pas de savoir si c'est pour ton plaisir ou pour ton malheur, pour ton bien ou pour ta perte. Qui la résoudrait? Tu vis, tu respirez. Le ciel est beau.

La chambre d'Arabella¹ est au rez-de-chaussée sous la mienne. Là est le beau piano de Franz², au-dessous de la fenêtre d'où le rideau de verdure des tilleuls m'apparaît, la fenêtre d'où partent ces sons que l'Univers voudrait entendre, et qui ne font ici de jaloux que les rossignols.

Artiste puissant, sublime dans les grandes choses, toujours supérieur dans les petites. Triste pourtant et rongé d'une plaie secrète. Homme heureux, aimé d'une femme belle, généreuse, intelligente et chaste. Que te faut-il, misérable ingrat! Ah, si j'étais aimé, moi!

1. Madame d'Agoult.

2. Liszt qui était venu faire un séjour à Nohant.

Si tu étais aimé, Piffoël, tu serais ambitieux, et tu n'es pas ambitieux parce que tu n'es pas aimé.

Tu es très sage, Piffoël, extrêmement sage. Tu es très philosophe. Tu jettes un coup d'œil très lucide sur ta vie, tu pèses d'une main très ferme tous ces misérables hochets dont tu ne sais pas être avide. Je t'en fais bien mon compliment, cher Piffoël.

Je t'en félicite en vérité!

Mélancolique animal.

Quand Franz joue du piano, je suis soulagé. Toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent. Il fait surtout vibrer la corde généreuse. Il attaque aussi la note colère, presque à l'unisson de mon énergie, mais il n'attaque pas la note haineuse. Moi, la haine me dévore. La haine de quoi? Mon Dieu, ne trouverai-je jamais personne qui vaille la peine d'être haï? Faites-moi cette grâce, je ne vous demanderai plus de me faire trouver celui qui mériterait d'être aimé.

Pourquoi y aurait-il tant de charmes dans la haine assouvie? C'est qu'il y aurait le mérite de la générosité, et qu'on pourrait se sentir grand, ne fût-ce qu'une heure dans la vie. On croirait en toi, alors, toi jaloux qui gardes toute ta grandeur pour ta jouissance inconnue.

J'aime ces phrases entrecoupées qu'il jette sur le piano, et qui restent un pied en l'air dan-

sant dans l'espace comme des follets boiteux. Les feuilles des tilleuls se chargent d'achever la mélodie, tout bas, avec un chuchotement mystérieux, comme si elles se confiaient l'une à l'autre le secret de la nature.

C'est peut-être un travail de composition, qu'il essaye par fragments sur le piano? A côté de lui est sa pipe, son papier réglé et ses plumes; chaque fois qu'il a tracé sa pensée sur le papier, il la confie à la voix de son instrument, et cette voix la révèle à la nature attentive et recueillie.

J'aimerais mieux croire qu'il se promène dans la chambre sans composer, livré à des pensées de tumulte et d'incertitude. Il me semble qu'en passant devant son piano il doit jeter ces phrases capricieuses à son insu, et obéissant à un instinct de sentiment plutôt qu'à un travail d'intelligence. Alors les mélodies rapides et impétueuses me font l'effet d'un craquement d'un navire battu par la tempête et je sens mes entrailles se déchirer au souvenir de ce que j'ai souffert quand je vivais dans l'orage.

Blanche Arabella, je parlais de toi hier avec Alphonse¹ dans l'allée aromatique² sous la clarté des brillantes étoiles, au vent frais de minuit. Qu'y a-t-il de plus beau sur la terre,

1. Alphonse Fleury (ami berrichon de George Sand).

2. La grande allée du milieu qui va de la maison à la haie de clôture du côté du champ de l'oncle (à Nohant).

lui disais-je, qu'une femme très forte un peu brisée? Le lys blanc dont la tige flexible s'incline au souffle de la brise, est plus beau que le lys jaune dont la corolle orgueilleuse boit sans pâlir les ardents rayons du jour.

Piffoël, pourquoi diable ne veux-tu pas baisser la tête quand l'orage passe? Pourquoi tes larmes sont-elles si âcres, et pourquoi faudra-t-il que tu te brises sans avoir plié? Tu veux comme l'héliotrope te tourner vers ton maître et le saluer volontairement dans sa gloire, mais si ton maître se voile et t'envoie la foudre, tu te dessèches et te romps, car tu ne veux pas fléchir.

Piffoël, mon excellent ami, tu devrais prendre des lavements.

4 juin.

J'ai dormi dans l'herbe au Coudray¹ pendant quelques minutes et, en m'éveillant à demi, les yeux gonflés par la chaleur du soleil ou obscurcis peut-être par la chaude vapeur qu'exhalent les foins à midi, j'ai été livré pendant quelque temps à une illusion agréable. Ces hautes herbes, se trouvant à la hauteur de mon visage penché près de la terre, enfermaient ma vue dans un étroit

1. Maison de campagne de Charles Duvernoy (ami berrichon de George Sand).

horizon et dessinaient leurs formes élégantes sur le bleu transparent de l'air.

Dans ce moment le sens de la dimension s'obscurcit dans mon cerveau et ces charmantes graminées que secouait faiblement une chaude brise, m'apparurent comme autant d'arbres superbes que courbait le souffle d'un puissant orage. Leurs tailles sveltes, leurs diverses figures représentaient pour moi les différents arbres dont les graminées offrent la ressemblance en miniature. L'une était le palmier élancé, l'autre le sapin à la chevelure éplorée. Un brin de folle avoine me parut secouer sur ma tête des fruits gigantesques prêts à m'écraser et, dans un lointain de quelques pieds, je crus voir la profondeur d'une forêt incommensurable. Les rangs pressés des sumacs et des vernis empourprés, les aloès épineux, les cactus, les cèdres du Liban, le bananier aux palmes voluptueuses, l'oranger en fleurs, le catalpa luxuriant, le chêne robuste, et le pâle olivier, prirent la place de ces fines aigrettes, de ces délicats filaments, de ces fleurettes imperceptibles, de ces houppes soyeuses, de ces souples follicules dont les prés abondent. L'herbe courte remplissait les intervalles des tiges comme un taillis épais et la futaie bouleversée par la tempête entre-choquait ses rameaux pesants, ses larges épines et ses cimes orgueilleuses avec un bruit épouvantable. Au milieu de ce tumulte, un rugis-

sement sourd se fit entendre et, saisi de terreur à l'approche du lion, je me relevai brusquement et je fis bien, car un gros frelon menaçait mon nez. Mais la forêt vierge, l'immense savane et les grands arbres exotiques disparurent. Je ne trouvai autour de moi que trèfle, luzerne, gazon, fourrage de toute espèce. C'est ainsi que se termina mon voyage solitaire dans les déserts du Nouveau Monde.

5 juin.

Temps magnifique, beaucoup d'air, bruit majestueux et mouvement plein de grâce sur les feuilles des tilleuls. On dirait des allures fières et gracieuses d'Arabella.

Réveil stupide. Mon sommeil a été profond et calme, mais le mal de gorge s'obstine.

Et ce maudit piano qui ne se réveille pas! Que faire de moi-même ce matin?

Dieu soit loué! mon ami m'a entendu. Voici les premières mélodies de l'Andante de la Symphonie pastorale de Beethoven.

Vraie musique d'été.

Hoffmann a laissé dans ses paperasses inédites ses titres des chapitres de la fin de Kreyssler. Il y en a deux qui m'ont toujours singulièrement frappé — *Son du Nord* — *Son du Midi*. Je m'attache à pénétrer le sens de cette distinction de

poésie musicale. Je la cherche dans la nature, dans ses mélodies primitives que je combine ensuite avec des effets connus en musique, et je suis sur la voie de trouver une définition claire et satisfaisante de ces dénominations mystérieuses.

La pensée géniale de Kreyssler à cet égard est intelligible au premier venu, mais il s'agit d'en faire une application sûre, de ne pas se perdre dans des aperçus purement poétiques et dans une interprétation vague comme l'est souvent le style d'Hoffmann lui-même, mais comme à coup sûr ne l'était pas sa pensée. Jamais esprit d'homme n'a pénétré plus franchement et plus nettement dans le monde des rêves, nul n'a marché avec plus de logique, de sens et de raison à travers les fantaisies de l'induction poétique. Nul n'a moins cédé à son imagination. L'imagination était pourtant son élément vital, son monde réel, le champ de sa pensée. Si la phrénologie ne se trompe pas, il devait avoir pour faculté dominante la *merveilleosité*. Mais quoi qu'on en ait dit et quelque sottise exagération qu'on ait publiée sur ses mœurs, l'excellente biographie de W. Loève-Weimars (faite d'après la révélation de son caractère et de ses pensées intimes consignées dans ses lettres et dans ses journaux), la nature même de ses écrits et l'enchaînement de ses actions personnelles prouvent que son esprit était parfaitement sain.

La diversité singulière de ses brillantes facultés

faisait de lui, non un misérable artiste tourmenté d'insatiables désirs de succès, mais un écrivain de premier ordre doué de la plus riche organisation et des plus remarquables talents. Avec des ressources si variées et des facultés dont, à la lettre, il ne sut souvent que faire, le champ en apparence illimité du fantastique devait nécessairement l'appeler. Mais à peine s'y fut-il lancé comme écrivain qu'il en vit les bornes et qu'il en connut les voies droites et régulières. Il s'y promena donc avec tout le calme d'un esprit souverainement logique, et c'est au sang-froid qu'il conserve au milieu de ses visions qu'il faut attribuer le grand charme de ses compositions fantastiques. On y sent toujours (pour continuer à parler la langue ingénieuse de la métaphysique de Sporzheim) l'homme de causalité et d'éventualité, gouvernant et dirigeant l'homme de merveilleosité et d'idéalité. Si quelques fois sa définition semble vague au premier abord, il ne faut s'en prendre qu'à l'état de barbarie où en sont encore les plus belles langues humaines, à leur insuffisance pour traduire des intuitions d'un ordre élevé. Au fond ce qu'il sent n'est jamais aperçu à travers le délire de la fièvre, mais peut être examiné au jour de la raison. Sans nul doute il y a une grande science de l'âme, une grande profondeur de pensée sous ces rians fantômes et sous ces emblématiques divagations. Il n'a rien conçu au hasard, il n'a

créé des êtres surnaturels qu'en outrant la réalité d'êtres très bien observés, il n'a fait intervenir le diable dans ses extases que comme un principe philosophique. En y songeant avec plus d'attention que le vulgaire ne croit devoir en accorder à des compositions de cette nature, on retrouve dans la réalité la plus naïve, dans l'observation la plus purement physique, le principe de tous ses développements poétiques. Il en serait de même, sans aucun doute, pour les compositions musicales des grands maîtres. Toutes ont un sens traduisible à la pensée, car toutes ont été inspirées par des sentiments. C'est en vain que certains connaisseurs se feignant ou se croyant au point de vue de la spécialité affectent de railler l'interprétation morale et intellectuelle des combinaisons harmoniques et d'attribuer les puissants effets de ces combinaisons à des rapports purement imaginaires entre les sons et les images. Il y en a de si réels, de si palpables, pour ainsi dire, qu'il n'est pas impossible de les saisir, de les noter pour l'oreille de l'artiste et même de les traduire en langue vulgaire, de les faire comprendre au public. Mais ceci demanderait toute une vie de musicien et de poète. Un peu plus explicite, un peu plus riche en paroles, Hoffmann faisait ce grand progrès et popularisait *l'exqu Coast* des impressions poétiques dans la peinture et la musique.

6 juin.

Temps superbe. Affreux mal de gorge et noire mélancolie depuis trente-six heures.

Quand, après la désolation de l'hiver, le printemps apporte la joie à tous les êtres animés, l'homme est celui de tous qui savoure cette joie le plus vivement et le plus délicatement, mais il est celui de tous qui se blase le plus vite et le plus complètement sur les délices qui lui viennent de la nature extérieure. Il attribue follement ses perturbations secrètes à celles de l'atmosphère, il excuse ainsi l'inégalité de son humeur, la susceptibilité misérable de ses fibres nerveuses. Mais quand le soleil brille dans un ciel de saphir, quand un vent joyeux chante parmi les feuilles et berce mollement les branches, quand tout s'enivre de parfums, d'air pur, de lumière et d'amour, pourquoi cette créature rechignée poursuit-elle son inconsolable gémissement? Pourquoi sa puissance de bonheur ne va-t-elle pas seulement jusqu'au huitième beau jour de l'année?

Il faut partir demain. Méchante destinée, où sont tes promesses d'espoir? Tu n'oserais plus me tenter, tu n'oserais plus me pousser en me disant : va et tu seras heureux. Tu es muet car tu sais que je te méprise. Où que j'aille, j'irai sans toi. J'irai seul. Triste et inflexible envers moi-même, à cause de moi-même.

AU LEVER DU JOUR. MA CHAMBRE

11 juin.

*Mure amiche*¹, recevez-moi bien. Comme ce papier blanc et bleu est plein de gaieté²! Que d'oiseaux dans le jardin! Quel suave chèvrefeuille dans ce verre!

Piffoël, Piffoël, quel calme effroyable dans ton âme! Le flambeau serait-il éteint?

« Je te salue, Piffoël plein de grâces. La sagesse est avec toi. Tu fus élu entre toutes les dupes; le fruit de ta souffrance a mûri. Sainte fatigue, mère du repos, descends sur nous pauvres rêveurs, maintenant et à l'heure de *notre mort*. *Ainsi soit-il.* »

Songe, Piffoël, que te voici arrivé sur une des cimes de la montagne. Il faut prendre ta volée vers les nuages, ou rouler dans les sentiers pierreux déjà trop connus. Redescendre ou monter! Ce serait un beau point de vue si tu étais fort. Mais les plumes de l'aile tombent aux vieux corbeaux. Attends et regarde au fond de la vallée, car le ciel s'est fermé et tu n'as plus à apprendre de lui que les secrets de la mort.

1. Murs amis.

2. Ce papier est encore dans la chambre de George Sand ou a été remplacé par elle par un autre papier blanc et bleu.

SOLEIL BRÛLANT. TILLEULS ÉTINCELANTS,
IMMOBILES*13 juin.*

Faut-il se dévouer en tout, à toute heure, sans réserve, gaîment, fortement, saintement? Faut-il abjurer toute vanité, s'exposer aux lazzis du public, à sa haine, à son injuste mépris, à l'abandon de la famille et des amis, à l'indigence, à la fatigue, à la persécution? Faut-il sacrifier même l'amour de l'art et s'abstenir de vivre par la pensée? Faut-il accepter des défauts révoltants, des vices, même les couvrir de mystère vis-à-vis de son propre jugement? Faut-il faire plus, faut-il les aimer et se les inoculer, à soi, esprit calme et désintéressé? Faut-il, baigné de sueur, courir dans la nuit glacée pour satisfaire un caprice, pour épargner un instant de contrariété? Faut-il être pour l'objet qu'on aime, aussi aveugle, aussi dévoué, aussi infatigable qu'une mère tendre l'est pour son premier-né? Non, Piffoël, il n'est pas besoin de tout cela, et tout cela ne sert à rien sans un peu d'adulation.

Tu t'imagines, Piffoël, qu'on peut dire à l'objet de son amour :

« Tu es un être semblable à moi, je t'ai choisi entre tous ceux de mon espèce parce que je t'ai cru le plus grand et le meilleur. Aujourd'hui,

je ne sais plus ce que tu es. Il me semble que, comme les autres hommes, tu as des taches, car souvent tu me fais souffrir, et la perfection n'est pas dans l'homme. Mais j'aime tes taches, j'aime mes souffrances. J'aime mieux tes défauts que les qualités des autres. Je t'accepte, je t'ai et tu m'as aussi, car je n'ai rien conservé de moi-même et ma vie, et ma pensée, et mes croyances, et mes actions, j'ai tout soumis à toi. J'ai tout subordonné à ton plaisir, car je t'ai choisi avec la pensée que tu devais être tout pour moi, et je me suis tellement inoculé cette pensée que je n'ai plus de pensée qui me soit propre. Tu peux m'égarer, tu peux me perdre, tu peux me conduire à la mort et à l'infamie. Le monde n'existe plus pour moi. La morale et la philosophie n'ont plus de sens. Il n'y a de raison que ton instinct, il n'y a de vérité que mon amour. Il n'y a d'avenir et de but que dans le tien. Bonheur, malheur, qu'importe? J'accepte tous les maux, je subirais toutes les tortures. Je me glorifierais de toutes les abjections, pourvu que je puisse adoucir pour toi l'amertume de la vie et déposer la mienne dans ton sein. » Non. Non. Piffoël! Docteur en psychologie, tu n'es qu'un sot. Ce n'est pas là le langage que l'homme veut entendre. Il méprise parfaitement le dévouement, car il croit que le dévouement lui est naturellement acquis, par le seul fait d'être sorti du ventre de

madame sa mère. Il méprise l'ascendant qu'il exerce sur son semblable, parce qu'il s'attribue une puissance d'intelligence et de volonté, qui rend impossible toute indépendance d'esprit et de conscience autour de lui. Il méprise son semblable à proportion de la bonté, du sacrifice, de l'abnégation et de la miséricorde qu'il trouve en lui. Dominer, posséder, absorber, ne sont que les conditions auxquelles il consent à être... à être adoré comme un Dieu, c'est-à-dire trompé, bafoué, adulé...

L'homme se sait nécessaire à la femme.

Il a trop d'imbécile confiance et, soit cupidité, soit galanterie, soit vanité, la plupart des femmes sont trop intéressées dans leur amour pour qu'il ne s'arroge pas un pouvoir despotique sur elles, dans l'amour, comme dans la haine.

La femme n'a qu'un moyen d'alléger son joug et de conserver son tyran, quand son tyran lui est nécessaire : c'est de le flatter bassement. Sa soumission, sa fidélité, son dévouement, ses soins, n'ont aucun prix aux yeux de l'homme ; sans tout cela, selon lui, il ne daignerait pas se charger d'elle. Il faut qu'elle se prosterne et lui dise : « Tu es grand, sublime, incomparable. Tu es plus parfait que Dieu ! Ta face rayonne, ton pied distille l'ambrosie, tu n'as pas un vice et tu as toutes les vertus. Aucun mortel ne peut t'être comparé, je ne dis pas par moi qui suis éblouie de l'éclat de tes regards, mais par ce peuple stupide qui

devrait se prosterner quand tu passes et t'élire roi de l'Univers. Quand tu me frappes, je suis glorieuse, quand tu me repousses du pied, mon sort est préférable à celui de tous les êtres, t'appartenir est une telle gloire que le genre humain tout entier voudrait se mettre à ma place, s'il savait quel honneur y est attaché. » Et pourtant ces aberrations sont quelquefois dans l'amour le plus pur et le plus vrai. Mais si elles ne sont suivies de réactions violentes, n'y crois pas, homme imbécile, car celle qui t'adore sans cesse, te méprise en secret, et celle-là seule qui t'accepte imparfait, et te subit injuste, t'aime avec désintéressement. Mais, fat imprudent, tu ne veux pas qu'on te pardonne, tu veux qu'on croie ou qu'on prétexte n'avoir rien à te pardonner. Tu veux qu'on baise la main qui frappe et la bouche qui ment. Cherche donc l'objet de ton amour dans la fange, et empêche tout un rêve d'en sortir, tant que tu seras toi-même une idole de boue, car si la femme s'ennoblissait, tu serais forcé, pour demeurer son supérieur, de t'ennoblir et de te purifier aussi et c'est ce que tu ne sais, ne peux, ni ne veux faire.

Mon cher Piffoël, apprends donc la science de la vie et quand tu te mêleras de faire du roman, tâche de connaître un peu mieux le cœur humain. Ne prends jamais pour ton idéal de femme une âme forte, désintéressée, courageuse, candide.

Le public la sifflera et la saluera du nom odieux de *Lélia* l'impuissante.

Impuissante! Oui, mordieu, impuissante à la servilité, impuissante à l'adulation, impuissante à la bassesse, impuissante à la peur de toi. Bête stupide, qui n'aurais pas le courage de tuer sans des lois qui punissent le meurtre par le meurtre et qui n'as de force et de vengeance que dans la calomnie et la diffamation! Mais quand tu trouves une femelle qui sait se passer de toi, ta vaine puissance tourne à la fureur et ta fureur est punie par un sourire, par un adieu, par un éternel oubli.

12 juin.

Ce soir-là, pendant que Franz jouait les mélodies les plus fantastiques de Schubert, la princesse¹ se promenait dans l'ombre autour de la terrasse, elle était vêtue d'une robe pâle. Un grand voile blanc enveloppait sa tête et presque toute sa taille élancée. Elle marchait d'un pas mesuré qui semblait ne pas toucher le sable et décrivait un grand cercle coupé en deux par le rayon d'une lampe autour de laquelle toutes les phalènes du jardin venaient danser des sarabandes délirantes. La lune se couchait derrière les grands tilleuls et dessinait dans l'air bleuâtre le spectre noir des

1. Madame d'Agoult.

sapins immobiles. Un calme profond régnait parmi les plantes, la brise était tombée mourant épuisée sur les longues herbes aux premiers accords de l'instrument sublime. Le Rossignol luttait encore, mais d'une voix timide et pâmée. Il s'était approché dans les ténèbres du feuillage et plaçait son point d'orgue extatique, comme un excellent musicien qu'il est, dans le ton et dans la mesure.

Nous étions tous assis sur le perron¹, l'oreille attentive aux phrases tantôt charmantes, tantôt lugubres d'Erlkœnig; engourdis comme toute la nature dans une morne béatitude, nous ne pouvions détourner nos regards du cercle magnétique tracé devant nous par la muette sibylle au voile blanc. Elle se ralentit peu à peu lorsque l'artiste passa par une série de modulations étrangement tristes à la tendre mélodie.

Alors sa démarche prit le milieu entre l'*andante* et le *maestoso* et tous ses mouvements avaient tant de grâce et d'harmonie qu'on eût dit que les sons sortaient d'elle comme une lyre vivante. Lorsqu'elle traversait lentement le rayon de la lampe, son voile blanc dessinait sur le fond noir du tableau des contours fins et déliés, tandis que le reste flottait vague et vaporeux dans le mystère de la nuit. Puis elle approchait de nous comme si elle

1. L'escalier qui descend de la salle à manger de Nohant sur la terrasse.

eût voulu se poser sur le lilas blanc. Mais, insaisissable comme les ombres, elle s'effaçait lentement. Elle ne semblait pas s'enfoncer sous les voûtes obscures du feuillage, l'obscurité semblait la prendre et l'entraîner dans ses profondeurs en épaississant autour d'elle des rideaux de ténèbres. Au bout de la terrasse elle était à peine visible, puis elle se perdait tout à fait dans les sapins et reparaisait tout à coup dans le rayon de la lampe comme une création spontanée de la flamme. Puis elle s'effaçait encore et flottait indécise et bleuâtre sur la clairière. Enfin, elle vint s'asseoir sur une branche flexible qui ne plia pas plus que si elle eût porté un fantôme. Alors la musique cessa, comme si un lien mystérieux eût attaché la vie des sons à la vie de cette belle femme pâle qui semblait prête à s'envoler vers les régions de l'intarissable harmonie.

Elle se leva, glissa par un inexplicable mouvement d'ascension vers le haut du perron et disparut dans la salle ténébreuse. Un instant après, nous vîmes une vraie châtelaine du moyen âge traverser la salle voisine à la clarté des flambeaux. La chevelure blonde rayonnait comme une auréole d'or et son voile blanc, jeté sur ses épaules, voltigeait comme un nuage dans le mouvement rapide et léger de sa démarche impérieuse. Les doigts errant sur le piano firent silence, les flambeaux s'éteignirent et la vision rentra dans la nuit.

Jusqu'au 20. Rien. Deux beaux orages, temps moins chaud. Clair de lune admirable, courses du soir à cheval avec ma sœur¹, irrésistible désir de laisser couler ma vie sans rien constater, comme une onde paresseuse, inconsciente de son mouvement.

Mon ami Piffoël, *inconsciente* n'est pas français. — Mon bon ami, qu'est-ce que cela peut me faire, je vous prie?

20 juin.

La meilleure éducation, la seule efficiente, disait, l'autre soir, Rollinat, c'est l'*insufflation*. Je dis qu'en ce cas l'éducation privée est détestable dans les familles tarées, livrées à de mauvaises mœurs et imbues de mauvais principes. Le détestable régime du collège vaut mieux.

Mais dans les familles honnêtes et tranquilles, ce serait un devoir de garder les enfants et de ne pas leur faire apprendre la vie dans un collège où l'égalité ne règne qu'à coups de poing, où la

1. Sans doute madame d'Agoult à laquelle elle donne ce nom.

discipline est abrutissante, où l'autorité est brutale, puérile et bornée — sans parler des vices qui règnent dans toutes les institutions de ce genre. Mais il semble aujourd'hui que l'éducation morale ne soit plus nécessaire à l'homme, il semble que toute la vie humaine doive se réfugier dans l'intelligence et abandonner le cœur. Chez les enfants d'intelligence, tout ce qui se développe au collège, c'est l'orgueil et l'amour de soi. Chez les enfants inintelligents, ce sont les instincts bas et grossiers. Chez tous, même chez les natures naturellement généreuses que cette détestable éducation ne peut corrompre entièrement, c'est la vanité qui domine tout le reste.

Cherchez un seul homme dans toute cette génération qui soit la preuve du contraire.

La meilleure éducation possible serait une somme bien entendue de connaissances; un développement très prudent de l'intelligence; un grand développement du cœur, une grande excitation des sentiments, ou tout au moins chez les natures froides, des idées de justice, de fierté, de reconnaissance, de sincérité, de dévouement; enseignement qu'il faudrait rendre persuasif, éloquent au besoin, si ce n'est par la parole, du moins par l'exemple. L'homme le plus simple, la mère la moins lettrée, pourrait le donner à son enfant. — Par-dessus tout cela, il faudrait une habitude de sévérité, non permanente, hors de propos, non

guindée, non proluxe, non armée de fouet et de fêrule, mais toujours éveillée sur les petites fautes, toujours remontrante et probante. Il faudrait surtout bien connaître le naturel d'un enfant, le lui faire connaître à lui-même et si bien qu'il fût forcé d'en convenir du moins à ses propres yeux; appeler son attention sur ses défauts, lui signaler ses chutes, ses victoires, encourager ses progrès dans le bien. Si l'enfant est avide de science, le contenir, lui montrer que l'intelligence n'est rien sans la bonté, sans la vertu, sans l'amour. Si l'enfant est paresseux et inhabile, mais doux et tendre, lui faire comprendre qu'il doit s'instruire et se cultiver par amour pour ceux qui l'élèvent, et faire du développement de son intelligence un sacrifice, un acte de dévouement.

Faire sur tout cela dominer une critique impartiale mais attentive et sévère, railler impitoyablement toute apparence de sottise, de prétention, de vanité puérile, d'affectation, de mauvaise honte, habituer les enfants à s'expliquer hardiment sur ce qu'ils comprennent bien. Rabattre leur orgueil aussitôt qu'ils parlent de ce qu'ils ne comprennent pas ou comprennent mal. Ridiculiser sans pitié leurs appétits de domination. Ridiculiser également leurs lâches découragements, prétexte de leur paresse. Leur faire savoir qu'on les chérit, mais leur faire de bonne heure comprendre qu'il y a dans l'amour des parents et

des vieux amis des espèces bien différentes. L'affection d'instinct, d'habitude, de commisération qui est à toute épreuve et qu'ils retrouveront toujours quelles que soient leurs fautes, parce qu'ils ont affaire à des âmes généreuses, dévouées, fidèles. L'affection d'estime, de confiance, de choix, qui fait qu'on les emploiera selon leur mérite, et qu'on les traitera comme les chargés ou les soutiens de famille, selon leur faiblesse ou leur force, leur dévouement ou leur égoïsme. Cette émulation est la seule belle. Celle des collèges, qui tend à enlever à autrui un vain honneur public en paradant une ovation risible, est le plus méchant sentiment qu'on puisse faire éclore dans l'homme. L'enfant qui triomphe de la défaite de ses camarades, et qui se fait une joie d'être couronné en public pour une ligne de plus dans la hauteur de son crâne, ne sera jamais qu'un poète jaloux, un artiste envieux et sournois, un député infatué de niaise popularité, un employé bouffi de son importance, un faux légitimiste, un faux doctrinaire, un citoyen sans esprit de fraternité, dévoué à la Patrie en raison des récompenses qu'il en obtiendra, un orateur plus désireux de bien dire que de prouver le bon principe, un agriculteur plus occupé d'aligner des arbres et d'étaler un bétail d'apparat que d'améliorer ses terres et naturaliser les races vraiment propres au terroir, en tout, un homme sans conscience, sans bonté,

sans vraie dignité, utile à soi seul tout au plus, inutile partout, nuisible aux autres, malheureux, si la vanité n'est pas satisfaite par un succès proportionné à ses appétits, méchant, despote, injuste, si elle l'est.

21 juin.

Il faut attribuer à ce débordement de vanité dont le système d'émulation et les mutations sociales ont infesté le siècle, la tristesse sombre dans laquelle tant de jeunes gens végètent accablés. Certains critiques nous signalent naïvement l'auteur de *Werther* et de *Faust*, celui de *René*, celui de *Lara* et de *Manfred* comme les désespérés empoisonneurs du siècle. Mais ceci est une mauvaise plaisanterie, comme celle qui attribue à Voltaire et à Rousseau notre grande révolution de France. Moi, *homme de lettres*, j'ai le droit de nier positivement ces miraculeux effets des productions littéraires. Il faut être imbécile de crédulité comme M. Walsch, ou bouffi de vanité comme nos littérateurs modernes, pour prendre ainsi un effet pour une cause, et pour s'émerveiller de la puissance de certains poètes sur leur siècle, tandis qu'il est simple que le siècle fasse sentir sa puissance sur leurs cerveaux poétiques, et les force, comme autrefois le Dieu, la

Pythonisse, de constater par des cris de douleur ou de colère, l'effervescence ou l'abattement de leurs contemporains. Il est certain que ce cri de révolte ou de détresse, dès qu'il est formulé, acquiert une grande force en tant qu'expression et qu'il devient comme le chant de guerre qui conduit les nations au combat, ou comme le chant de mort qui met les croyances d'un siècle au tombeau. Mais quelle serait la valeur et la force de ces formules si tous les hommes à qui elles s'adressent n'avaient pas l'esprit tout disposé par la force des choses et par l'effet du temps, à se les approprier et à agir selon ses menaces ou les plaintes du poète, selon les besoins du siècle, résumés, exprimés, et vulgarisés par lui. Il est l'alambic où viennent infuser toutes les pensées et tous les sentiments d'une génération, le trépied où la Pythonisse viendra rendre ses oracles, mais qui ne saurait, non plus que la peau du serpent, servir à autre chose qu'à provoquer ses convulsions et à réveiller son angoisse prophétique.

Que les esprits lourds et paresseux reculent devant les nécessités de leur siècle, et, ne comprenant ni ses maux ni ses besoins, ni sa grandeur, ni ses misères, s'efforcent brutalement de le tenir garrotté dans les liens du passé, cela n'est pas étrange. Alors toutes ces déclarations ignares, toutes ces indignations ampoulées partent de bouches impures et d'âmes obstinées aux

erreurs et aux bassesses des générations précédentes.

On dit que le siècle est en progrès. Si je comprends ce mot, c'est-à-dire qu'il est en travail, et qu'il accouchera d'un progrès, car le progrès, je ne le vois pas encore et il me faut la vue de tout le mal qui règne pour croire à tout le bien qui peut en sortir. Mais puisque ce travail de gestation devait se faire d'après la suprême logique du destin, il est révoltant, il est dégoûtant de voir tous ces cerveaux étroits, toutes ces âmes arides qui se cramponnent aux privilèges de l'*inégalité* comme à des lois octroyées par le Ciel, comme à des droits sacrés. C'est-à-dire que tout ce qui porte ombrage au repos, aux goûts, aux habitudes, aux sympathies, aux manies de ces gens-là, doit s'appeler désordre, monstruosité, anarchie, forfait, délire? C'est-à-dire qu'ils ont appris de leurs pères le dernier mot de la sagesse, et que nous devons, prosternés, étouffer dans nos âmes toutes les révélations de la vérité, toutes les leçons de l'expérience, toute la sève de vie qui bouillonne éparse dans l'Univers pour nous laisser imposer les mains par ces drôles sacerdotaux? Cela est pitoyable et l'avenir en rira cruellement.

Il rira de nous aussi! il rira de nos vains efforts, de l'épouvantable anxiété avec laquelle les mieux intentionnés d'entre nous cherchent bien loin

ce qui est bien près peut-être. Il rira de notre inexpérience, de nos doutes, de nos terreurs, de nos espérances. De quoi ne rira-t-il pas? Mais il aura peut-être, s'il est meilleur que le présent, une tendresse pleine de pitié pour ceux qui l'auront un peu deviné. Il rira bien surtout de nos encroûtés. Il trouvera bien plaisant de voir au milieu de ce siècle une génération défaillante qui prêche pour le maintien de ses vices et une génération virile qui réclame le libre exercice des siens. D'un côté, il verra les hommes de l'ancien pouvoir, les défenseurs de la vieille monarchie réclamant la sueur du peuple au nom de Saint Chrême et régnaient par le vol — mais par le vol tranquille, consacré, silencieux. — De l'autre côté, les voleurs avec effraction, les brigands, les meurtriers, les hommes de Philippe, les nouveaux riches, les puissants du jour.

Un troisième chœur vient chanter autour de l'arène. Ce sont les enfants du siècle, ceux qui, entre ces deux manières de voler, voudraient bien trouver la plus facile et la plus sûre.

O honte! Cette méthode nouvelle sera-t-elle la découverte que nous léguerons à nos descendants?

Je ne suis pas de ces âmes patientes qui accueillent l'injustice avec un visage serein.

(*Brutus, Shakespeare.*)

22 juin.

J'ai remarqué que la plupart des hommes s'enhardit et s'aigrit lorsque, dans une lutte morale avec elle, on emploie la douceur et le dévouement. Elle s'adoucit et se ravise dès qu'on emploie la violence ou la dureté. Espèce méprisable! Cette règle est quasi invariable dans l'amour.

Chose étrange et déplorable! elle est applicable aussi à l'amitié dans beaucoup de cas. Chose horrible, désespérante, elle est inévitable, elle est nécessaire au maintien des sociétés, aux gouvernements les plus démocratiques, comme aux plus absolus. Là où l'homme n'est pas contenu et réprimé, il abuse. Il méprise qui le craint, il insulte qui l'aime, il craint qui le méprise, il aime qui l'insulte. Alexandre a reçu les honneurs divins, Jésus a subi le supplice des malfaiteurs. Ainsi bonté est-elle devenue le synonyme de faiblesse et cruauté celui de force. Et de fait les choses ont changé ainsi. La force et la douceur d'aujourd'hui ne sont pas la force et la douceur des temps passés. Napoléon est plus humain qu'Alexandre. Sylvio Pellico n'a rien de la divinité de Jésus. Je trouve le conquérant plus touchant à Sainte-Hélène que le béat au Carcere duro.

Cependant, je me suis fait toute ma vie un *niveau* au moyen duquel j'ai jugé sans me tromper à la longue, les caractères les plus compliqués. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré d'exception à cette règle : « Cédant à la bonté, donc bon. Cédant à la dureté, donc lâche. »

A l'instant même, je viens de réprimander une personne que je crois bonne au fond, mais me voilà certain qu'elle manque de véritable dignité. Quand je lui disais des paroles sévères et mortifiantes, elle montrait du repentir, de la tendresse, des bonnes résolutions; quand, me laissant attendrir par cette douceur, je m'exprimais moi-même avec douceur et bonté, elle redevenait aigre, opiniâtre, presque insolente.

Hélas! Mon Dieu! j'ai pourtant porté des jougs de fer et tant qu'on me les a imposés au nom de la tendresse et au moyen d'une affectueuse persuasion, j'ai plié aveuglément sous la main amie. Mais quand on s'est lassé de me persuader et qu'on a voulu me commander, quand on a réclamé ma soumission, non plus au nom de l'amour et de l'amitié, mais en vertu d'un droit, ou d'un pouvoir, j'ai retrouvé cette force que personne ne connaît en moi que moi! Moi qui sais seul combien j'aime, combien je regrette, combien je souffre.

Piffoël, Piffoël, tu n'en dis rien, toi qui toujours ris, grondes, ou travailles. Toi qui prétends n'être

pas malheureux, avoir émoussé tous les aiguillons de la douleur et trouver à l'absinthe le goût du miel, toi qui assures n'avoir pas le temps de pleurer, toi qui ne crois ni à ta peine, ni à celle d'autrui.

Toi, optimiste *en robe pourpre*, à qui si peu d'hommes ont surpris un instant de faiblesse, tu connais pourtant bien ce cœur faible qui se fond en sanglots quelquefois quand il se trouve seul avec toi, au lever ou au coucher de la lune.

Tu es un grand maître, oh! que je t'ai connu sublime de tendresse! paternel, persuasif, inspirant de fanatiques dévouements. Pourquoi, vieillard, ton cœur s'est-il endurci? Pourquoi de tes enfants as-tu voulu faire des esclaves? Pourquoi le titre de Maître t'a-t-il semblé plus doux que celui de Père? Et à présent te voilà seul, car les êtres intelligents ne se soumettent qu'à la bonté. Tu règnes, tout tremble autour de toi. Il n'y a pas dans ton domaine un cheveu qui ose se dresser contre toi, et tout frémit au souffle de ta colère, comme les feuilles au vent d'orage. Infortuné! combien tu souffres, quand tu t'aperçois que tes sujets sont des brutes ou des lâches. Quand tu vois qu'on te craint et qu'on ne t'aime pas. Quand tu fais cette affreuse découverte qu'il n'y a pas d'amour, là où il n'y a pas de force, pas de dévouement où il n'y a pas de résistance, pas de plaisir à commander, quand il n'y a pas eu de peine à soumettre!

Esclave de tes esclaves! tu ne peux les quitter; car si tu retires ta main de fer de dessus leurs têtes, tu es perdu, ils ne sont pas enchaînés par l'affection. Quitte-les, ils te quitteront; cesse de les faire trembler, ils diront du mal de toi; cesse de leur être nécessaire, ils te laisseront vieillir seul, mourir seul.

Quel homme avait pourtant mieux compris la puissance de la bonté! Mais toute puissance enivre l'homme et ne sait s'arrêter nulle part. Il faut qu'il gravisse toujours, espérant toujours trouver une terre promise, qui produise des fleurs et des fruits sans être soignée et cultivée; et il ne trouve que le désert, terre stérile qui n'a pas besoin de culture, parce que la culture ne la fertiliserait pas, que l'on possède sans rivaux, parce qu'elle ne mérite pas d'être disputée.

Depuis huit jours, j'ai eu plusieurs tentations de suicide, et les devoirs de la famille m'ont paru insupportables. Enfants, enfants, vous êtes des tyrans, vous nous forcez à vivre.

Mais je viens de voir lever la lune. Pourquoi fuis-tu la solitude, Piffoël? Tu n'as commis aucune faute et tu vois bien qu'un instant de solitude te guérit. Tu vois bien que ton cœur est bon et que ta conscience t'en rend témoignage. Pourquoi tant souffrir? Parce que ceux qui te font souffrir souffrent plus que toi! Pauvre docteur, toi seul sais combien tu es bête, et ceux dont tu

pleures la souffrance ne pleurent que la leur propre.

Où, tout bien considéré, je crois que je n'ai encore rencontré rien d'aussi bêtement bon que moi. J'ai bien le droit de le dire, ayant un caractère si brutal, si emporté, si violent, si grondeur.

Certes, Docteur, tu ne cherches pas à en imposer aux autres, tu ne te fardes pas et si tu es fier de la bonté qui réside au fond de tes entrailles, on ne peut te reprocher d'en être vain; tu n'en fais pas parade et il faut te bien connaître pour s'en douter...

Beaux astres, c'est moi qui suis ce petit point de ce petit monde, moi, pauvre atome plein d'amour pour vous, plein de foi en vous. A chaque heure de la nuit je salue votre gloire, votre premier rayon lorsque, sortant des vapeurs de votre horizon, vous apparaissez à l'orient dans vos robes d'or. C'est moi qui suis votre course rapide lorsque vous vous abaissez sur l'autre hémisphère et fuyez mélancoliquement, brillants comme des yeux pleins de larmes vers d'autres ténèbres, où peut-être n'avez-vous pas un seul adorateur aussi fervent que moi!

25 juin.

Pauvre petite misérable fauvette, grosse comme une mouche, pesante comme une plume, tombée

de ton nid hier soir avant que tes ailes soient poussées, et déjà installée sur mon doigt, dans mes cheveux, béquetant ma main et venant à moi quand je t'appelle. Qui te donne cette confiance dans ma force, et quel amour comptes-tu donc trouver en moi pour supporter et secourir ta faiblesse? Ce pli de ma manche où tu te réfugies n'est pas ton nid, cette main qui t'offre la nourriture n'est pas le bec de ta mère. Tu ne peux te tromper si grossièrement. Tu n'as pas déjà perdu le souvenir de ta famille. Tu entends encore ta mère éplorée qui t'appelle et te cherche sur toutes les branches des arbres voisins, si elle osait elle volerait jusque sur cette fenêtre, si tu pouvais tu irais la rejoindre, car, je le vois, tu reconnais ses cris, par ton bel œil noir qui semble prêt à répandre des larmes; ta petite tête encore chauve se tourne de tous côtés avec inquiétude et de ton sein s'échappent de faibles plaintes. Pauvre enfant, créature si frêle que la nature semble s'être jouée d'elle en lui donnant l'être. Il y a pourtant, dans cet atome emplumé, une parcelle d'intelligence et d'amour. Il y a de la divinité en toi, fauvette de huit jours! Tu regrettes ta mère, et tes frères, et ton père, et ton nid, et ton arbre; et une pâture plus agréable et plus propre à ton organisation délicate que celle que je puis te donner. Tu regrettes, car tu es triste, tu te souviens, car tu réponds à la voix du dehors qui

t'appelle et tu regardes la fenêtre avec inquiétude. Tu aimes, puisque tu regrettes, puisque tu désires, et pourtant tu te soumetts et ta faiblesse intelligente se réfugie dans ma bonté, accepte mes soins et sait les solliciter par un air de confiance et d'abandon qui désarmerait le cœur le plus dur. Tu n'es pas belle, pourtant, ta robe cendrée n'a ni éclat ni vanité, tes plumes inégales, les pennes de ta queue encore roulées dans leur étui de pellicule, ton duvet hérissé, te donnent une si pauvre apparence que le premier mouvement que tu inspires est une chiquenaude.

Mais la nature a voulu départir l'intelligence à ceux-ci, la bonté à ceux-là. Tandis que mon vanneau promène sans but et sans volonté d'un air stupide sa robe d'émeraudes, et son aigrette élégante, toi, avorton, quasi sans forme et sans couleurs, tu interprètes mes moindres mouvements et tu sais donner à ton extérieur toute l'expression nécessaire pour que je devine tes moindres désirs.

N'est-ce pas une chose sainte, une loi de nature, que cet amour de la faiblesse pour la force, mais surtout, que cet amour de la force pour la faiblesse? C'est ainsi que la femelle de l'homme chérit ses petits, c'est ainsi que l'homme devrait chérir sa femelle. Mais il a imaginé de consacrer par des lois de servitude l'inévitable dépendance de la femme, et alors, adieu la douceur et la liberté de

l'amour. Quelle femme réclamerait la vie de l'esprit, si on lui accordait celle du cœur? Il est si doux d'être aimé! mais on les maltraite, on leur reproche l'idiotisme où on les laisse, on méprise leur ignorance, on raille leur savoir. En amour, on les traite comme des courtisanes, en amitié conjugale, comme des servantes. On ne les aime pas, on s'en sert, on les exploite, et on espère les assujettir à la loi de fidélité? Si je te maltraitais, ma fauvette, tu serais bientôt sur le plus haut des arbres du jardin, car dans les huit jours tu auras de longues ailes et l'amour seul *le retiendra* près de moi.

26 juin.

Voici le Docteur amoureux pour tout de bon. Il était bien temps! le voilà pris. Il n'a pas pu écrire trois lignes aujourd'hui; l'objet de son amour n'a fait que gambader sur sa plume, sautiller sur son papier et faire quelque chose de pire sur son nez auguste.

Il s'est bien levé de son lit sept fois ce matin pour lui attraper des mouches et les lui faire avaler. Enfin, il est stupide comme un vieillard amoureux. Pauvre Piffoël, où diable as-tu été placer tes affections? Ton idole ne pèse pas un septième d'once, elle a huit jours, il ne faut qu'une antenne d'insecte un peu trop forte pour lui

donner une indigestion et la faire descendre au tombeau; ses plumes sont si rares et si courtes que si tu ne la tenais tous les jours dans ton sein, elle serait morte de froid en plein été.

Le diable m'emporte, Piffoël, cela signifie quelque chose. Il y avait longtemps que tu ne t'étais attaché aux bêtes comme cette année. Est-ce que tu aurais encore une fois déserté le culte de l'intelligence? Est-ce que celui de la force te serait devenu si odieux, si insoutenable que tu serais retourné à la sollicitude pour les petits? Pourquoi cette bête menue te semble-t-elle si adorable? C'est qu'elle vient à ta voix se blottir dans le creux de ta main. C'est qu'elle te connaît, c'est qu'elle t'aime; c'est qu'elle te sait bon et nécessaire. C'est que deux jours ont suffi pour qu'elle s'abandonnât à toi sans méfiance, c'est qu'elle n'aime et ne connaît que toi sur la terre aujourd'hui. De qui, Piffoël, pourrais-tu en dire autant?

29 juin.

Accablement. Qu'as-tu, Piffoël?

30 juin..... 1^{er} juillet.

JUILLET 1837

3, 4, 5 juillet.

Misère, désespoir, larmes amères, je ne savais pas que je l'aimais ainsi, cette pauvre femme¹!

6 juillet.

Mieux, ta vieille femme guérit.

Ton cœur est troublé. Piffoël, quel ennui te ronge? Quelle peur de vivre te fait donc souhaiter la maladie et la mort? C'est le spleen, le vrai spleen, la chose la plus humiliante. O mon Dieu, la belle machine humaine! Souffrir de l'âme parce

1. Sa mère, madame Maurice Dupin, qui tombe malade et qu'elle va bientôt aller soigner à Paris.

que le corps est lésé. Tout remettre en question, porter sur toutes choses de nombreux jugements, ne plus voir que le mal et la douleur sur la terre, parce qu'on est constipé! Vante-toi, orgueilleux vermisseau et méprisé hanneton qui ne vole plus quand on lui arrache ses ailes!

Ce fragment retrouvé au fond d'un tiroir a peu de sens et aucune valeur. Je le conserve ici comme un souvenir amer d'une des plus douloureuses phases de ma vie. J'étais à deux doigts de la folie, mais je n'avais plus la pensée du suicide.

1836.

Arrivé à un certain degré de la maladie, ne plus raisonner ses causes, les accepter comme fatales et lutter contre ses effets.

Tâcher d'observer l'emploi du temps et les occupations de l'âme, de manière à connaître les causes accidentelles et journalières des crises, afin de détourner ces causes, ou de les subir avec la prévoyance qui combat la force du mal.

Dans l'état lucide, s'habituer à prévoir que le délire reviendra, afin de pouvoir conserver dans le délire la conscience de prochain rassérénement.

S'accoutumer à n'être pas dupe de son mal.

Entretenir avec grand soin la santé physique, manger peu et souvent, ne pas négliger les toniques

si le corps y est habitué, ne pas en adopter l'usage si on ne l'a pas. Ne pas se laisser pleurer, les larmes débilitent et la prostration qu'elles amènent est suivie de réactions violentes et de mauvaises résolutions.

Surtout, surtout, ne jamais donner accès à la colère et à la vengeance. Ce sont de fausses dépenses de la force. Quelquefois, malgré la bonté naturelle, on s'imagine qu'en se livrant à la fureur, on épuiserait l'énergie de la souffrance, mais la fureur alimente la fureur, comme les larmes alimentent les larmes. Les sources du bien et du mal sont intarissables. Erreur et folie de croire qu'on dort. Ménager les unes et laisser déborder les autres. Ne proscrivons cependant pas certaines larmes, celles de l'attendrissement et de la bonté. Lorsque après des pensées de haine et des désirs de vengeance, nous sentons que la douceur et la miséricorde l'emportent en nous, une émotion qui n'est pas sans charmes est comme la récompense de cette victoire. Dieu nous l'envoie, acceptons-la et n'en craignons pas l'excès.

Hélas, nous n'avons ni souvent, ni longtemps le droit de nous réjouir en nous-même.

Ne comptons pas trop sur nos forces et pourtant n'en doutons jamais!

Prier souvent, mais humblement, avec l'espoir et non la certitude d'être exaucé, car demander

ce dont on a besoin n'est pas un acte plus méritoire que de désirer boire quand on a soif. Qui n'a souhaité vivement d'être délivré de son mal? Qui n'a crié dans la détresse : Seigneur, Seigneur! exaucez-moi? Est-ce assez pour être entendu? A ce compte nous ne souffririons jamais! Nul homme n'aurait le droit de douter, nul n'aurait de mérite à croire.

Dieu n'est pas une essence à part nous. Il n'est pas plus un foyer de lumière élevé au-dessus des cieux, comme le soleil au-dessus de la lune, qu'il n'est le pain consacré dans le calice d'or. Il est le soleil, et le pain, et les cieux et l'or du calice, et les éléments et la terre, et le cœur de l'homme. Il est en nous et hors de nous, nous sommes en lui et jamais hors de lui. Esprit universel, partout il se révèle à travers les voiles épais de la matière, et notre âme est un sanctuaire qu'il remplit de son essence, qu'il anime de son souffle et qu'il embrase quelquefois de son amour. Cherchons-le donc en nous-même, car plus nous l'y chercherons, plus nous apprendrons à l'y trouver, plus le voile deviendra transparent et plus le rayon mystérieux fera sentir sa chaleur, mais nous le cherchons si mal et si rarement que nous oublions le trésor caché et que nous perdons la connaissance de Dieu et de nous-même.

Aussi, fais-toi bon, fais-toi sage, fais-toi patient, si tu veux sentir quelquefois tressaillir dans les

profondeurs de ton âme cet amour et cette joie mystérieuse qui attestent la présence de Dieu en nous et qui sont comme une étreinte de l'esprit de vie à cette belle et savante machine qu'on appelle l'esprit de l'homme, vase divin où Dieu verse ses divins parfums.

Pardonne, pardonne à l'auteur de tes maux, sinon un moment viendra où Dieu s'irritera contre toi dans ton propre sein et où tu ne pourras te pardonner à toi-même.

Ne méprise jamais le faible, car demain peut-être tu te sentiras plus faible que lui au milieu de ta force.

La sagesse n'est pas un édifice où l'on peut dormir lorsqu'on l'a construit; il faut s'y tenir éveillé, car un souffle peut le faire crouler et il ne se passe pas de jour qu'une pierre ne s'en détache et ne menace le tout.

Sache attendre, car tu ne sais pas l'avenir et il est certain que tu ne le soumettras pas.

AUTOMNE 1837

Récapitule un peu ce qui s'est passé depuis trois mois que tu ne te regardes plus vivre. T'en souviens-tu seulement? N'as-tu pas déjà oublié les faits? Ta mère morte, ton fils sauvé, ta fille enlevée et reconquise¹ — et le reste! — Tu as revu Franchard et avec qui²? Tu as revu le *Marboré*? et avec quoi? Tu rentres ici, qu'y viens-tu faire, quel sort t'y attend, qui vas-tu aimer? de quoi vas-tu souffrir? Qui haïras-tu le mois prochain, ou l'année prochaine, ou demain? Te voilà aussi tranquille que si ta vie était celle d'un autre et tu vas dormir dans ton lit, ni plus ni

1. George Sand retourne précipitamment à Guillery où son mari, Casimir Dudevant, a emmené Solange, leur fille, que le jugement du procès en séparation avait donnée à sa mère.

2. Avec son fils Maurice.

moins que Buloz dans le sien. Ta figure est expressive comme celle d'Enrico¹ et ton âme n'est pas plus agitée que cette nuit paisible et silencieuse éclairée par la lune et blanche d'un brouillard argenté. Quelle belle âme tu as, ô mon grand Piffoëll! Tu boirais le sang de tes enfants, dans le crâne de ton meilleur ami, et tu n'aurais pas seulement la colique. Le soleil te tomberait sur le nez sans te causer le plus léger éternuement et si Orion se mettait à danser la sarabande sur la cime des sapins, tu te mettrais à rire, ni plus ni moins que d'un bon mot d'Arnal. Tu es donc d'un noble sang-froid et on pourrait te faire manger du granit comme du beurre sans que tu vinsses à t'ébrêcher *une seule dent*.

Que veux-tu, mon honorable ami? Il m'est impossible de m'arrêter. La morale de cette farce qu'il te plaît d'appeler ma vie est la même que celle de la légende du Juif errant. Il m'est défendu de mourir. Il m'est défendu de me reposer. Je sais que ma force est inépuisable, c'est pourquoi tu me vois calme. Je sais que mon repos est impossible, c'est pourquoi tu me vois indifférent au genre de travail qui se présente.

Je sais que je ne mourrai pas à volonté, c'est pourquoi je ne compte plus les mauvais jours et n'en attends pas de meilleurs.

1. Professeur italien?

JUIN 1839

— Mais, s'il vous plaît, pourquoi n'avez-vous pas continué votre journal? (Je suppose que c'est monsieur *Trois étoiles* ou madame *une telle*, ou mesdemoiselles X. Y. Z. qui m'adresse cette question.)

Réponse :

— *Mon cher, madame, ou ma belle*, pour bien des raisons; mais pour ne vous dire que la plus importante, c'est que j'avais égaré mon cahier.

— Comment! Un cahier si rare, si précieux, si important?

— Sans doute, un cahier aussi bien relié que bien rédigé, un cahier dont le contenu est aussi précieux que le contenant, l'esprit aussi remarquable que la couverture.

— Vous plaisantez? c'est un petit chef-d'œuvre.

— A qui le dites-vous?

— Que ne l'eussé-je trouvé! Je ne vous l'aurais pas rendu!

— Que diable en auriez-vous fait?

— Des autographes pour mon album et celui de mes amis (ou amies).

— Qu'est-ce que c'est que ça, des autographes?

— Ce sont des fragments d'écriture manuscrite de différents auteurs, artistes, gens de lettres, hommes politiques, philosophes ou assassins marquants.

— Très bien, j'en ai aussi, mais à quoi cela vous sert-il?

— Cela sert à montrer qu'on en a.

— Ah! très bien, très bien!

— Mais vous, à quoi cela vous sert-il?

— Cela me sert à juger le caractère des personnes d'après leur écriture.

— Et vous réussissez?

— D'autant mieux que je sais d'avance ce que l'écriture me confirme.

— Vous plaisantez?

— Jamais!

— Que diriez-vous de la vôtre propre?

— Qu'elle n'est pas propre!

— C'est un mauvais calembour. Voyons, sérieusement.

— Voilà une écriture bien fatiguée!

— Par conséquent?

— Par conséquent, c'est celle d'une personne fatiguée.

— Voilà tout?

— N'est-ce pas beaucoup?

— Mais fatiguée de quoi?

— Ne peut-on pas être fatigué de beaucoup de choses? fatigué de se lever tous les matins et de se coucher tous les soirs? d'avoir chaud tout l'été et froid l'hiver? de recevoir toujours des questions et jamais aucune qui vaille la peine qu'on y réponde?...

SOLANGE. — Tiens, vois donc, ma mignonne, qu'est-ce que c'est, ce livre-là? Je l'ai trouvé dans les épluchures au grenier.

— Ah mon Dieu! mes pensées d'il y a deux ans aux épluchures?

SOLANGE. — Ah ben, mignonne, donne-moi-le pour faire des bonshommes.

— Des bonshommes, malheureuse enfant? des bonshommes sur mes pensées de l'année 1837?

SOLANGE. — Ah! c'est donc fait comme ça des pensées?

QUELQU'UN (d'un air judicieux) :

— *Ni plus ni moins!*

SOLANGE. — Ah ben, mignonne, donne-moi-le, pour écrire mes pensées. J'ai des pensées moi, je veux les écrire.

— Ce n'est pas vrai, tu n'en as pas.

SOLANGE. — Si fait.

— Dis-en donc une.

SOLANGE. — Je t'aime.

— Et puis encore?

SOLANGE. — J'aime pas l'histoire grecque.

— Et encore.

SOLANGE. — J'ai faim.

— Encore.

SOLANGE. — Veux-tu que j'aille jouer au jardin?

— Va! voilà assez de pensées pour un jour.

PIFFOËL, seul.

(Il est dans sa chambre, dans la même robe de chambre qu'en l'année 1837, couché sur le même sofa, vis-à-vis la même table et sa plume continue à n'être pas taillée.)

MONOLOGUE

Puisque mon cahier est retrouvé, je vais reprendre mon journal. A la vue de ce dernier, il me vient un tas de pensées.

Le spectre de Buloz se dessine dans un rayon de soleil qui pénètre par la jalousie. Piffoël est en proie à la plus affreuse agitation.

PIFFOËL. — Dieu, quelle horrible vision! Retire-toi, fantôme épouvantable

LE SPECTRE. — Quatre mille...

PIFFOËL. — Ah! je connais ton motif, toujours la même sentence. Voix du sépulcre, retourne au royaume du silence. Ne peux-tu pas me laisser respirer un instant?

LE SPECTRE. — Quatre mille cinq...

PIFFOËL. — N'achève pas! je sais le reste. Tu veux donc boire jusqu'à la dernière goutte de mon encre, insatiable haine?

LE SPECTRE. — Quatre mille cinq cents...

PIFFOËL. — Quatre mille cinq cents malédictions! quatre mille cinq cents paires de soufflets.

LE SPECTRE. — Quatre mille cinq cents francs.

PIFFOËL. — Plutôt quatre mille cinq cents messes pour le repos de ton âme!... Mais as-tu une âme? Qu'est-ce que l'âme d'un éditeur?

PARIS (*rue Pigalle, 16*).

Décembre 1839.

Il s'est passé ces jours-ci un fait assez étrange au temps où nous sommes. Dans une réunion de Polonais émigrés, un certain poète assez médiocre, dit-on, et quelque peu jaloux, a récité une pièce de vers, adressée à Mickiewicz, dans laquelle, au milieu des éloges qu'il lui prodiguait, il se plaignait avec un dépit sincère, mais qui n'était pas de mauvais goût, de la supériorité de ce grand poète. C'était, comme on le voit, un reproche et un hommage à la fois. Mais le sombre Mickiewicz, insensible à l'un, comme à l'autre, se lève et lui improvise, en vers une réponse, ou plutôt un discours, dont l'effet a été prodigieux. Personne ne peut dire exactement ce qui s'est

passé; de tous ceux qui étaient là, chacun en a gardé un souvenir différent. Les uns disent qu'il a parlé cinq minutes, les autres une heure. Il est certain qu'il leur a si bien parlé, et qu'il leur a dit de si belles choses, qu'ils sont tous tombés dans une sorte de délire. On n'entendait que cris et sanglots, plusieurs ont eu des attaques de nerfs, d'autres n'ont pu dormir de la nuit. Le comte Plater, en rentrant chez lui, était dans un état d'exaltation si étrange que sa femme l'a cru fou et s'est fort épouvantée. Mais, cependant qu'il lui racontait comme il pouvait, non pas l'improvisation de Mickiewicz (personne n'a pu en redire un mot), mais l'effet de sa parole sur ses auditeurs, la comtesse Plater est tombée dans le même état que son mari et s'est mise à pleurer, à prier et à divaguer. Les voilà tous convaincus qu'il y a dans ce grand homme quelque chose de sur-humain, qu'il est inspiré à la manière des prophètes, et leur superstition est si grande qu'un de ces matins ils pourraient bien en faire un Dieu.

J'ai réussi à savoir quel était le thème sur lequel Mickiewicz a improvisé, c'était celui-ci : vous vous plaignez de ne point être un grand poète, c'est votre faute. Nul ne peut être poète s'il n'a en lui l'amour et la foi. Sur cette idée qui est assez belle, Mickiewicz a pu et dû parler admirablement. Il ne se souvient pas lui-même d'un seul mot de son improvisation, et ses amis

disent qu'il est plus effrayé que flatté de l'effet qu'il a produit sur eux. Il leur avoue aussi qu'il s'est passé en lui quelque chose de mystérieux, d'imprévu; que de fait, calme qu'il était en commençant à parler, il s'est senti tout à coup élevé par l'enthousiasme au-dessus de lui-même et l'un d'eux, qui l'a vu le lendemain, l'a trouvé dans une sorte d'abattement comme il arrive après une forte crise.

En écoutant ceci et en recueillant de tous côtés les mêmes témoignages, il me semblait entendre le récit d'une scène des temps passés, car il n'arrive plus rien de semblable aujourd'hui et, quoi qu'en disent Liszt et madame d'Agoult, il n'y a plus que le dilettantisme des arts qui manifeste de pareils transports. Je ne crois pas aux improvisations de nos charlatans philosophes et littéraires. Poètes et professeurs sont tous des comédiens. En les applaudissant, le public n'est pas leur dupe, et, quant à nos orateurs politiques, ils ont si peu d'élévation et de poésie dans l'âme, que leurs discours ne sont jamais que des déclamations plus ou moins bien débitées.

Ce qui s'est passé pour Mickiewicz rentre dans la série de ces faits qu'on appelait autrefois miracles, et qu'on pourrait appeler aujourd'hui *extases*. Leroux donne, de toute cette partie merveilleuse de l'histoire philosophique et religieuse du genre humain, la meilleure et peut-être la

seule explication pieuse et poétique que la raison puisse accepter. Il définit l'*extase* et la classe dans les hautes facultés de l'esprit humain. C'est une grande théorie et il l'écrira. En attendant voici ce qu'il m'en semble à moi, d'après ce qu'il en a indiqué dans ses écrits jusqu'à présent et ce que j'ai cru pressentir dans nos conversations.

L'*extase* est une puissance interdite qui se manifeste chez les hommes livrés aux idées abstraites et qui marque peut-être la borne où l'âme peut toucher dans les régions les plus sublimes, mais au delà de laquelle un pas de plus la jetterait dans la confusion et la démence. Entre la raison et la folie il y a un état de l'esprit qui n'a jamais été ni bien observé ni bien qualifié, et où les croyances religieuses de tous les temps et de tous les peuples ont supposé l'homme en contact direct avec l'esprit de Dieu. Cela s'est appelé esprit divinatoire ou prophétique, oracle, révélation, vision, descente de l'Esprit saint, conjuration, illuminisme, convulsionnisme et je crois du moins que ces faits rentrent dans le même fait, celui de l'*extase*, et Leroux pense que le magnétisme est la manifestation que notre siècle athée et matérialiste a donnée à la faculté extatique. Ce miracle éternel qui est dans les traditions de l'humanité ne pouvait se perdre avec la religion. Il lui a survécu, mais au lieu de s'opérer de Dieu à l'homme, dans l'ordre métaphysique, il

s'est passé d'homme à homme par l'opération des fluides nerveux; explication beaucoup plus merveilleuse et moins acceptable en philosophie que toutes celles du passé.

L'extase est contagieuse, cela est bien prouvé par l'histoire dans l'ordre psychologique et par l'observation dans l'ordre physiologique. Depuis la sublime descente du Paraclet sur les apôtres, jusqu'aux phénomènes d'épilepsie du tombeau de Saint-Médard, depuis le fakir de l'Orient jusqu'aux passionnistes du siècle dernier, depuis le divin Jésus et le poétique Apollonius de Tyane, jusqu'aux misérables sujets des expériences du somnambulisme, depuis les pythonisses de l'antiquité jusqu'aux religieuses de Loudun, depuis Moïse jusqu'à Swedenborg, on peut suivre les différentes phases de l'extase, et voir comme elle se communique spontanément même à des individus qui n'y semblaient pas prédisposés. Mais ici se présente une difficulté. D'où vient que cet état de ravissement, qui s'est manifesté chez les esprits les plus sublimes et qui fait partie intégrante de l'organisation de tous les grands hommes, philosophes, poètes, se manifeste, d'une autre manière, il est vrai, mais avec autant d'intensité, chez les hommes les plus ineptes et sous l'influence du plus grossier matérialisme? L'extase est donc une maladie? A coup sûr, chez le vulgaire, ce n'est pas autre chose, mais de même

que la fièvre ou l'ivresse produisent chez les natures viles l'abrutissement ou la fureur et chez les esprits supérieurs, l'enthousiasme religieux, l'inspiration poétique, de même l'extase développe dans chaque individu les qualités qui lui sont propres et produit les miracles de la grâce, les prodiges de la superstition, ou les phénomènes de l'animalité surexcitée, suivant les êtres qui en subissent les atteintes. Dans tous les cas, c'est une faculté à la fois naturelle et divine, susceptible de produire les plus nobles effets, dès qu'une grande cause métaphysique et morale les provoque. Mickiewicz est le seul grand extatique que je connaisse, j'en ai connu beaucoup de petits et quant à lui, je ne voudrais pas dire tout haut qu'il est atteint, selon moi, de ce *haut mal* intellectuel qui le met en parenté avec tant d'illustres ascétiques, avec Socrate, avec Jésus, avec saint Jean, Dante et Jeanne d'Arc, on ne comprendrait pas l'idée que j'y attache et on en prendrait une très fautive. Ses amis en seraient révoltés.

Cependant, à qui ne se fait pas une juste idée de l'extase, certains passages de *Dziady* doivent faire regarder Mickiewicz comme fou et à qui l'a entendu professer avec logique et clarté au Collège de France, la lecture de ces passages de *Dziady* le fera passer pour charlatan. Il n'est ni l'un ni l'autre. Il est un fort grand homme, plein de cœur, de génie et d'enthousiasme, parfaitement

maître de lui-même dans la vie ordinaire et raisonnant à son point de vue avec beaucoup de supériorité, mais porté à l'exaltation par la nature même de ses croyances, par la violence de ses instincts un peu sauvages, le sentiment du malheur de sa patrie et cet élan prodigieux d'une âme poétique qui ne connaît pas d'entraves à ses forces et se précipite parfois à cette limite du fini et de l'infini, où commence l'extase. Jamais le drame terrible qui se passe alors dans l'âme du poète n'a été décrit par aucun d'eux avec la puissance et la vérité qui font de *Konrad* une œuvre capitale; personne après l'avoir lu ne peut nier que Mickiewicz soit extatique.

7 janvier.

Heine a des mots diablement plaisants. Il disait ce soir en parlant d'Alfred de Musset : « *C'est un jeune homme de beaucoup de passé.* » Heine dit des choses très-mordantes et ses saillies emportent le morceau. On le croit foncièrement méchant, mais rien n'est plus faux; son cœur est aussi bon que sa langue est mauvaise. Il est tendre, affectueux, dévoué, romanesque en amour, faible même, et capable de subir la domination illimitée d'une femme, avec cela il est cynique, railleur, positif, matérialiste en paroles, à effrayer,

à scandaliser quiconque ne sait pas sa vie intérieure et le secret de son ménage. Il est comme ses poésies, un mélange de sentimentalité des plus élevées et de moquerie la plus bouffonne. C'est un humoriste comme Sterne et comme mon malgache. Je n'aime pas les gens moqueurs et pourtant j'ai toujours aimé ces deux hommes-là. Je ne les ai jamais craints et jamais je n'ai eu à m'en plaindre; c'est que, s'ils ont la langue et la main promptes à la satire pour les méchants travers qu'ils rencontrent, ils ont cet autre côté poétique et généreux qui rend leur âme sensible à l'amitié et à la droiture. Il y a des gens fort bêtes dont je crois que le véritable esprit n'est jamais méchant qu'avec les méchants.

Vraiment j'ai bien plus peur de cette maigre et pointue mijaurée que ... a prise pour femme, que des plus terribles satiriques. C'est qu'elle est bornée, envieuse, malveillante, c'est que son esprit est aussi petit que son nez et son cœur aussi étriqué que ... C'est qu'elle ne comprend rien, et ne peut rien comprendre. Tout lui paraît crime, animosité, danger, tout porte atteinte à sa personnalité; alors, pour se défendre et se venger, elle essaye de diffamer, mais comme elle voit tout faux et comprend tout de travers, sa médisance se transforme en calomnie, à son insu peut-être.

De telles femmes (il y en a beaucoup) il faut se préserver comme de la peste et ne jamais leur

permettre de jeter un coup d'œil dans votre intérieur. On n'y gagne rien, car elles rêvent et composent des romans d'iniquité contre vous, mais du moins on n'a pas à se reprocher de leur avoir fourni des armes, et tout est faux dans leurs discours, jusqu'à l'apparence. Madame Y... en est une autre avec plus d'esprit de perfidie, et de véritable méchanceté. Toutes trois sont dévorées par l'envie et rongées par le désespoir de ne pas être aimées.

De la Touche répondait à ... qui lui confiait modestement qu'on l'avait surnommée la muse de la Patrie : « *La muse ment* (l'amusement) ».

Madame Dorval à qui madame Dagoult venait de faire mille gracieusetés, se retourne vers moi et me dit : « *Comment appelles-tu ce coquillage?* »

Quant à la Didier, Delacroix lui a donné un si drôle de surnom, que je n'oserais l'écrire. Je crois bien que si elle le savait, elle en mourrait de rage. Trois pauvres femmes!

Madame ... m'a été longtemps antipathique, mais j'ai toujours estimé en elle de grands côtés de caractère. Elle m'a blessée par des petitesesses et les a grandement réparées. Elle est petite, maigre, mal mise et mal faite, jolie pourtant. Elle n'a de grâce que dans les fossettes des joues, et son sourire rachète toute sa personne. La Touche disait d'elle que c'était un joli petit pédant couleur de rose. Chopin dit que c'est un écolier en jupons. Elle avait de superbes cheveux blonds

cendrés il y a six ans. En Italie ils sont devenus bruns, ce qui ne lui va pas plus mal. Elle ne les teint pas, car elle n'a pas l'apparence de coquetterie. Elle n'en a même pas assez, car elle manque absolument de charme et sauf Buloz, qui l'a aimée mal et longtemps, je n'ai jamais vu un homme à qui elle plût. Il me semble que si j'étais homme, elle me plairait pourtant, car j'adore les femmes sans affectation et elle est admirablement naturelle. C'est un être très singulier, doué de grandes vertus à coup sûr et rempli de contrastes et d'inconséquence. Perfide sans méchanceté, pédante sans vanité, érudite sans vrai savoir, sérieuse sans profondeur et restant superficielle en voulant toujours aller au fond de tout. Elle a rempli ses devoirs de mère, comme bien peu de femmes eussent été capables de le faire et il ne semble pourtant pas qu'elle ait dans le cœur la plus légère tendresse pour quoi que ce soit. Sa vie est pleine de romans et elle ne vous parle que de ses amours et de ses passions. Elle vous conte ses douleurs du ton le plus tranquille et le plus résolu. Elle vous confie ses faiblesses de la façon la plus cynique. Elle pose en système et met en pratique un amour principal dans la vie et des infidélités à discrétion pour tuer le temps et soulager les nerfs. Vraiment elle n'est pas belle à entendre sur ce chapitre, quoiqu'elle y porte un esprit dégagé et une franchise très originale, mais avec tout

cela elle me fait l'effet de n'avoir ni sens, ni enthousiasme, ni tendresse. Et puis elle parle d'histoire, philosophie, religion, politique, avec une abondance froide et une érudition frivole, et tout d'un coup elle vous quitte pour aller donner à téter à son enfant. Un enfant qui, dit-elle, est laid, gros, fort et méchant, *comme la passion brutale qui l'a procréé.*

Madame ... écrivait d'Italie, l'an dernier, à M... en post-scriptum d'une longue lettre consacrée à demander des robes et des chapeaux : « A propos! j'oubliais de vous dire que je suis accouchée à Rome le mois dernier d'un garçon que j'y ai laissé. Madame ... en a fait autant de son côté. »

Il y a pourtant cette différence que madame ... emporte ses enfants, les nourrit, les élève et leur donne son nom, son temps et sa vie. Tandis que l'autre les abandonne, les oublie, les fait élever dans un taudis, tout en vivant dans le velours et l'hermine, ni plus ni moins qu'une femme entretenue, et ne s'occupe de sa progéniture, non plus que d'une portée de chats.

17 janvier 1840.

Que se passe-t-il donc dans l'esprit de ceux qui repoussent la vérité? Enseigne-le-moi, mon Dieu! afin que j'apprenne à les connaître. Mais par quel

endroit peut-on saisir le cœur que défend le mur d'airain, le bouclier de glace du préjugé? Est-il donc des hommes pour qui sortir du sentier de l'erreur est un effort impossible? Est-il un âge après lequel l'esprit ne se corrige et ne se modifie plus? Que les natures lâches et viles, que les âmes basses et corrompues haïssent instinctivement le vrai et le juste, c'est dans l'ordre; mais lorsqu'on voit des cœurs purs et nobles et des esprits qui semblent justes à beaucoup d'égards se fermer devant une démonstration claire et attachante fondée sur une science qu'ils ne peuvent point nier, inspirée par un sentiment dont ils reconnaissent la justice et la grandeur, que doit-on penser de la nature humaine? *Je ne puis croire*, semble le dernier mot de ce temps-ci. Faut-il qu'il en soit ainsi dans les desseins de la Providence? Veut-elle donc détruire jusqu'à la racine de la religion et de la morale du passé qu'il ne puisse point se trouver de milieu entre ceux qui leur restent aveuglément attachés et ceux qui les veulent briser sans en rien garder? Ou bien les germes de la vérité sont-ils exclusivement jetés dans les âmes populaires, et faut-il que la race qu'on appelle *éclairée*, périsse avec ses erreurs et ses résistances? Faut-il encore une fois envoyer les morts enterrer leurs morts?

18 janvier 1840.

Pauline¹ part après-demain pour Londres. Je ne dirai pas que j'en ai regret. Elle va où l'emportent sa vocation, son dessein, son génie. Mais je ne voudrais pas qu'on me dise que je ne la reverrai plus. C'est la seule femme depuis dix ans que j'aie aimée aussi tendrement. C'est la seule femme depuis Alicia la religieuse que j'aie aimée avec un enthousiasme sans mélange et je crois bien que, dans toute ma vie, elle sera la seule que je puisse et doive chérir et admirer avec raison, avec certitude. Pourtant, c'est une enfant de dix-neuf ans, et je ne crois pas que l'abîme que l'âge met entre nous pourra être comblé un jour. Je ne le crois pas. Elle me paraît douée d'une raison forte qui l'empêchera, même dans l'âge des passions, de comprendre celles des autres. Et puis quoi? L'art, rien que l'art dans sa vie, du moins j'en augure ainsi. — Mais qu'en sait-on pourtant? C'est un être si complet, si bien organisé, si expansif, si généreux, si tendre et si naïf! Admirable nature, quel enfant tu fais sortir tout d'un coup du sein de la divine humanité! Il me semble que j'aime Pauline du même amour sacré que j'ai pour mon

1. Pauline Garcia (madame Viardot).

filis et pour ma fille, et à cette tendresse indulgente, illimitée, presque aveugle, je joins l'enthousiasme qu'inspire le génie. Répond-elle à une affection aussi grande? Ce serait bien impossible et je n'en souffre nullement. Ma sainte passion pour cette noble créature ne ressemble en rien à l'étrange engouement que la fille de ... aurait pris pour moi si j'avais voulu souffrir de telles malades amours! Celle-là est une belle intelligence, un beau caractère, mais elle est folle, ma Pauline est sainte, et moi aussi je suis sainte, *quoi qu'on dise!* Et ce qu'on dit, je ne m'en soucie pas. Et de rien d'injuste à mon endroit, je ne me soucie aujourd'hui en aucune façon. Et de tout ce qui est juste, naturel et *dans l'ordre*, je ne suis blessée, ni chagrinée, ni révoltée. Cette enfant ne peut pas m'aimer beaucoup, beaucoup, parce qu'elle ne peut pas me connaître. Elle ne peut aimer beaucoup, en ce moment, aucun autre être que son mari et celui-là elle ne peut l'aimer que d'une certaine façon tendre, chaste, généreuse, grande sans orage, sans enivrement, sans souffrance, sans passion en un mot. Puisse-tu, grande artiste, ne connaître que cet amour qui est certainement le seul bon, mais qui n'est pas toujours le seul possible. Tant que tu n'en connaîtras pas d'autre, je ne te serai bonne à rien et tu ne sauras pas combien je t'aime et combien je te comprends et combien je t'estime. Mais je prie Dieu que ce jour n'arrive point et

que jamais tu n'aies à te jeter dans mon sein. Ce jour-là, tu souffriras ce qu'une aussi excellente nature ne devrait pas souffrir. Mon Dieu, préservez-la de me nommer un jour sa meilleure amie, car ce jour-là l'orage sera dans son âme. Elle aura un ennemi à sa droite et un ennemi à sa gauche et une multitude d'ennemis autour d'elle, son mari, son amant, le monde! Et il n'y aura peut-être que moi pour compatir à sa douleur et pour la vénérer autant dans son martyre que dans son repos. Et peut-être serai-je morte avant ce temps d'épreuves. Mon Dieu, envoyez-lui quelqu'un qui l'aime et qui la connaisse et qui la comprenne comme moi. L'homme et la femme, la nature et la loi, l'amour et le mariage!

Parmi les mille grandes et excellentes raisons qu'on peut alléguer contre la doctrine d'individualisme absolu si fort à la mode en ces tristes jours, il y a une toute petite raison fondée sur un fait d'observation que je veux consigner ici.

Avez-vous rencontré une personne qui vous parût entièrement nouvelle et inconnue? Quant à moi cela ne m'est jamais arrivé. Tout au contraire, au premier abord d'un individu que je n'ai jamais vu, je crois le reconnaître, je cherche où j'ai pu le rencontrer, et je me demande ce qu'il y a de changé en lui à ce point de m'empêcher de trouver son nom. Je ne puis me défendre de chercher dans quel lieu et dans quelle occasion je l'ai vu déjà. Et quand je me suis assuré autant que possible que cela n'a jamais eu lieu, je cherche à quel autre individu de ma connaissance il doit ressembler pour m'avoir causé cette impression. Je le trouve parfois très vite, car il n'est pas d'homme qui n'ait une sorte de ménechme et à coup sûr plusieurs dans le monde. Car ce ménechme a le sien qui a le sien aussi, mais la plupart du temps, ils ne se connaissent point entre eux. Voilà pourquoi il m'arrive aussi de ne pas trouver facilement à qui ressemble cet inconnu

qu'un instinct puissant me force à vouloir reconnaître. Cette ressemblance vague, éloignée, mystérieuse, me tourmente quand même je ne me soucie ni du *ressemblant* ni du *ressemblé*, il faut que je la trouve enfin. Mais elle est si imparfaite que je me demande encore comment j'ai pu la chercher et la pressentir. Alors par la même liaison d'idées, je cherche et retrouve l'intermédiaire qui établit ce rapport, si positif, et pourtant si éloigné. Alors ma mémoire me présente un individu à moi connu, qui tient des deux autres, *du ressemblé et du ressemblant*, comme je me suis permis de dire tout à l'heure. Cet intermédiaire n'est pas toujours direct. Il est souvent rattaché à ses deux extrêmes par d'autres intermédiaires qui tiennent de lui et de l'un ou de l'autre de ces extérieurs, si bien qu'une chaîne de types plus ou moins divers, mais montrant bien un type principal, se rétablit dans mon souvenir et m'explique comment l'étranger ne m'a point paru étranger. Cette ressemblance porte tantôt sur les traits, tantôt sur l'attitude, tantôt sur la voix, tantôt sur les habitudes du corps et de l'expression, tantôt sur toutes ces choses réunies, tantôt sur quelques-unes mais jamais sur moins *de deux* : autrement la ressemblance serait trop lointaine pour me frapper; car je déclare que ceci n'est point chez moi une affaire d'imagination, mais affaire d'expérience et opération puérile peut-être

de l'esprit, mais involontaire, impérieuse et faite en conscience, car je n'y résiste plus, car je souffre trop quand je veux m'y soustraire et accepter l'individu qui se présente à mes regards comme un individu détaché de la chaîne de ceux qui remplissent mon passé; jusqu'à ce que je l'aie rattaché à cette chaîne, cet être-là m'est suspect, gênant, antipathique, c'est pour moi non le secret (car la chose reste mystérieuse et bizarre à mes propres yeux, tant elle est peu systématique!) mais c'est la pierre de touche de mes sympathies, spontanées et durables ou de mes antipathies subites et invincibles. O Dieu, quel effroi, quelle répugnance m'inspire l'individu dont je ne puis retrouver l'analogie qu'après de longs efforts de mémoire! Ma mémoire est si heureusement organisée qu'elle ensevelit dans de lourdes ténèbres le nom et la figure des méchants dont les actes ont offensé mon cœur ou ma raison; à la moindre occasion elle les plante là et se détache d'eux avec une admirable légèreté. Je vous remercie, chère mère Nature, de m'avoir fait ce présent d'une profonde apathie pour les ressentiments particuliers. Les impressions spontanées me molestent bien plus que les souvenirs. Voilà pourquoi je crains tant les personnes dont je ne puis dire bien vite: Oh! toi! je te sais, je te tiens, tu es de la famille. Combien de fois dans un salon, dans une boutique, dans la rue, j'ai rencontré de ces figures qui m'ont

donné le frisson et la douleur au foie, sans s'en douter le moins du monde! Ce sont pour moi des méchants esprits échappés d'un monde antérieur où peut-être j'ai été leur victime et s'ils allaient me reconnaître et s'acharner encore après moi dans cette vie! Mais quand j'ai retrouvé leur *ressemblant*, je ne suis plus en peine, je ne leur en veux plus. Presque toujours ce ressemblant est un mauvais garnement, puisqu'il est venu tard à mon appel, mais que m'importe ce nouveau venu qui porte sur ses traits l'empreinte de leurs malices? Le voilà démasqué, je ne saurais le craindre, un mur est entre nous pour toujours, car je sais que ma confiance s'était là mal placée, mais je puis être bienveillant et bon pour lui. Je le plains, je connais la plaie de son âme, l'écueil de son avenir, l'abîme de son passé. Être infortuné, tu n'es point heureux parce que tu n'es pas bon!

Mais au contraire quelle vénération m'inspirent certaines figures! Quel charme il y a pour moi dans certains sons de la voix humaine, quelle confiance entière et subite provoquent en moi certains regards, certains sourires qui me rappellent un ami mort ou absent!

Vous me direz peut-être que la ressemblance extérieure n'entraîne pas la ressemblance morale. Oh! oh! ceci est une autre affaire. Ce n'est pas parce qu'un trait dans le visage d'un honnête

homme me rappellera le visage d'un fripon que je croirai à l'analogie complète de caractère, mais à coup sûr ce trait rappelle quelque chose du caractère du fripon, ce ne sera pas sans doute le vice principal, mais ce sera un des défauts accessoires, la vanité, l'amour des richesses, une tendance de nature vers le même vice plus ou moins vaincu par l'éducation et par le contre-poids de meilleurs instincts qui ont manqué au fripon. Tenez-en bien compte, mais ne vous fiez point trop pourtant à cet honnête homme et ne le tentez jamais.

C'est donc pour vous dire qu'il n'y a pas d'individu isolé dans l'humanité. Il y a des types qui sont tous frères les uns des autres, et enfants du souverain type. Ces types se relient les uns aux autres par mille chaînons, et la race humaine tout entière n'est qu'un vaste réseau, où chaque homme n'est qu'une maille. A quoi servirait cette maille séparée du filet où tous les fils se rompraient un à un? Cette consanguinité des membres de la famille universelle est écrite en traits indélébiles sur nos faces et c'est en vain que nous chercherions à la répudier. Elle se rit de nos efforts depuis le berceau de la race humaine jusqu'à nos jours.

INTRODUCTION

Ce grand album qui porte son titre en anglais *Sketches and Hints* est recouvert de cuir de couleur naturelle.

George Sand ne voulait lui confier que des souvenirs ou des pensées choisies.

On y trouvera, avec ses impressions personnelles, des lettres, des échos de conversations et ce qui ajoute le plus haut intérêt à ce recueil *intime*, c'est qu'après les notations au cours de sa vie, George Sand se relit et se juge du sommet de son existence tourmentée qui s'éclaircit, s'élargit et s'apaise.

A. S.

SKETCHES AND HINTS

(Notes et croquis).

VERS FAITS AU COUVENT

Les ombres de la nuit s'abaissent sur la Terre
Et recouvrent de deuil les murs du monastère.
Prête-moi la lueur de ton pâle flambeau,
Lune, mélancolique amante du tombeau.

Que je t'aime le soir, en ta clarté douteuse,
Favorable au penchant de mon âme rêveuse.
Sur ces marbres glacés, j'erre tranquillement,
Là j'attends sans frayeur et sans empressement
Le jour qui doit finir mon court pèlerinage.

Dans cet asile saint, à l'abri de l'orage,
Déjà comme les morts je n'ai plus de désirs.
Mon cœur ne connaît plus ni peine, ni plaisirs,
Comme le ciel est pur, ma paix est sans nuage,
Comme l'air est serein, mon âme est sans orage.
Je dormirai bientôt dans la paix du cercueil
Et de moi, nul ami ne portera le deuil¹.

1. Ces vers reflètent l'état de rêveuse mélancolie qui caractérisait déjà George Sand, avant la phase qui lui valut la dénomination de « Diable » parmi ses compagnes.

L'amour que j'ai pour toi, Kreyssler¹, est comme un rêve
Qu'une nuit accomplit et qu'un matin achève,
 Mais qui se cache au fond du cœur
Et le fait battre encor lorsque la nuit ramène
Le désir impuissant et l'espérance vaine
 De goûter un jour le bonheur.

Ainsi, quand, savourant l'illusion rapide,
Sur sa couche brûlante et de larmes humide,
 La souffrance un instant s'endort ;
Le destin la réveille et dit : L'heure est prochaine
Où pour toi du repos Dieu rivera la chaîne,
 Mais ce repos-là, c'est la mort.

Hélas ! mon beau Kreyssler, dans mon âme flétrie,
Tâche de ramener la chaleur et la vie.
 Mais pourras-tu la ranimer ?
Il est déjà bien tard, déjà le vent efface
Les doux sons que ta voix a laissés dans l'espace...
 Heureux ceux qui peuvent aimer !

Nuit automne 1832.

1. Kreyssler est un héros d'Hoffmann.

27 MARS 1833

Sainte-Beuve me disait l'autre jour qu'il était beau d'avoir un grand secret dans la vie, un secret de cœur révélable et non révélé, c'est-à-dire qui n'eût rien de honteux en soi, et qui restât renfermé dans l'âme comme un parfum précieux que l'on dérobe au contact de l'air. Un grand sentiment de foi religieuse porté en silence à travers le monde, un amour extraordinaire caché comme une ambition imprudente, une forte résolution ou une puissante espérance, c'était là, pensait-il, des mystères poétiques et sacrés qui devaient faire un homme vraiment grand par lui-même au sein d'une vie obscure, ou parmi les souffrances d'une supériorité méconnue.

Après avoir signalé la rareté de ces existences d'élite, de ces grandeurs ignorées et personnellement senties, surtout aux temps où nous vivons, Sainte-Beuve est redescendu à admirer des mystères moins sublimes et plus sociaux. Il a trouvé encore de la poésie et de l'élévation dans la situation précaire de certains hommes qu'un crime ignoré, ou qu'un malheur nié, forcent à se replier sur eux-mêmes, à se priver de consolations, en l'isolant de toute amitié intime et pourtant dangereuse; à cacher enfin une plaie venimeuse du

fond de leur âme et à lutter courageusement contre une conséquence funeste toujours menaçante à leur chevet.

Le prétendu crime de Byron, le grand poète, a souvent occupé les imaginations. Ce crime entouré d'une auréole magique a frappé d'une naïve superstition les poètes croyants, prosternés devant la presque divinité de Childe Harold.

Je disais à propos de cela qu'aucun de nous, qui vivons bourgeoisement sans persécution et sans éclat, n'était exempt d'une tache ou d'une entrave, d'une faute ou d'une infortune cachée. Je disais que l'homme assez pur ou assez heureux pour raconter sincèrement toute sa vie sans rougir de honte ou sans tressaillir de peur, celui-là, disais-je, était bien rare parmi nous. Oh, nous ! nous ne sommes pas de grands hommes et dans notre vie sombre et triste, rien de glorieux, rien d'enivrant ne vient contre-balancer ce poids insurmontable qui charge un côté de notre destinée. Il faut la porter en silence et sans fausse gloire, car la Société réserve des châtimens vulgaires et d'insultantes proscriptions à celui de nous qui oserait la braver au point d'en appeler à son jugement. La franchise, bien loin de nous laver aux yeux des hommes, serait une souillure de plus qu'ils se croiraient en droit de nous infliger.

La confession catholique est un sublime recours de l'homme à Dieu, une sainte et profonde conso-

lation accordée à celui que le remords ou la terreur dévore.

C'est une auguste et solennelle cérémonie que cette secrète réconciliation du coupable avec le Très-Saint. Heureux ceux qui croient au pouvoir du prêtre et qui après avoir pu mettre sur leurs lèvres l'amertume gisante au fond de leurs cœurs, se retirent bénis et consolés, emportant désormais leur blessure cicatrisée par la main du Seigneur!

Mais nous, hommes sans enthousiasme et sans poésie, nous qui pâlissons lentement à l'ombre de nos douleurs intimes et de nos tardifs repentirs, que ferons-nous de ce charbon ardent qui dévore nos consciences? Où appuierons-nous nos fronts brûlants que le pavé des églises et l'eau lustrale du sanctuaire ne peuvent plus rafraîchir? Où porterons-nous l'ennui profond que le découragement et le mépris de toutes choses nous imposent? Quelle pénitence nous absoudra? Quelles larmes pieuses laveront nos plaies?

Ne dites pas que vous déposerez votre fardeau, d'un air dégagé, devant le danger. Ne vous vantez pas de traverser le monde avec un front serein et un esprit désoccupé de votre mal. Ne croyez pas qu'aux dévots seuls appartiennent la contrition cuisante et les superstitieuses terreurs.

Malheureux que nous sommes! n'espérons pas nous soustraire aux tortures que la crainte de Dieu, ou la peur des hommes nous imposeront toujours

en expiation de nos malheurs. Nous aurons beau nous déguiser et nous aduler nous-mêmes; nous aurons beau laver et parfumer nos têtes, nous avons tous, vous le savez bien, une tache de boue au front, une grande appréhension de l'avenir, une grande humiliation dans le passé.

2 heures du matin.

Erreur de jugement! L'humiliation des erreurs passées, c'était le fait de l'orgueil. L'appréhension de l'avenir, c'était encore le fait de l'orgueil. Arrière, orgueil funeste, maladie des jeunes années! On est tout étonné de se trouver la conscience pure, quand on ne fait plus son Dieu de la force, mais de la bonté.

10 juin 1846¹.

5 AVRIL 1833

Il est un âge de la vie intellectuelle où l'on sait enfin discerner le vrai du faux, le possible de l'impossible, l'illusion de la réalité. Mais entre cet âge de la lumière et de jugement, et l'âge de raison et de force où l'on retranche sans pitié

1. Les notes datées de 1846 sont de la main de George Sand, lorsqu'elle relut son album.

de sa vie toutes les choses séduisantes et nuisibles, il y a un intervalle de lutte entre le savoir et le pouvoir qui est le temps le plus pénible et le plus dangereux de l'existence humaine. L'expérience amène la connaissance. La volonté amène le détachement.

Quand on *sait* et qu'on est encore jeune d'esprit, quand on a le cœur refroidi et l'imagination encore active, ardente, quand on se sent encore tressaillir et brûler à l'aspect des anciennes joies, sans pouvoir s'y attacher et s'y prendre, on est vraiment à plaindre. C'est un état maladif plein d'agitation, de délire et d'injustice. Le sang bouillonne encore, l'âme encore riche demande à se répandre. Elle cherche avec anxiété un aliment à sa puissance. Mais au-devant de toutes ses aspirations veillent les pâles fantômes de ses illusions perdues. La mémoire du passé, rigide censeur du présent, lui désenchanté l'avenir et le souffle glacé de l'expérience flétrit les pâles fleurs que lui jette un espoir tremblant.

Cette lutte est si terrible pour les âmes vigoureuses qu'elles s'y brisent ou s'y flétrissent. Désirer sans pouvoir espérer, c'est une torture dont rien dans les désastres de la vie sociale ne peut égaler l'amertume. Il arrive souvent que l'esprit le plus droit, que l'âme la plus équitable ne se peuvent préserver d'y contracter des qualités contraires à leur nature, la dureté, l'ironie, le dédain, l'injustice sous toutes ses formes.

Comment les facultés d'un être mortel et souffrant pourraient-elles résister à l'effet désespérant de si fréquentes déceptions? Quand la vie s'est flétrie et perdue à saisir l'ombre de tous les biens et à sentir la blessure de toutes les jouissances, quand on s'est usé à courir après un espoir qui cent fois vous a trompé impitoyablement et grossièrement, comment pourrait-on discerner au milieu de cette mer d'ingratitude et de mensonges, un cœur ami, un appui fidèle? Tous ceux qui passent vous semblent des traîtres et sa vertu n'a point une étoile au front qui la rende lumineuse au sein des ténèbres.

Quand on s'est fait à ce nouvel état de l'âme si orageux et si sombre, on devient peu à peu capable de discernement. On ne se laisse plus séduire parce qu'on ne craint plus de l'être, on arrive à un grand résultat de la sagesse, on s'abstient, on ne tente plus, on ne désire plus.

Où du moins peut-être les désirs mieux réglés ou plus triés deviennent-ils plus réels et plus persévérants. Peut-être dans le seul fait d'être sans désirs y a-t-il plus de véritable joie que dans la réalisation de tous les désirs.

Pour vous qui luttez contre les orages toujours renaissants des passions mal éteintes; vous qui, loin d'étouffer prudemment les dernières étincelles de vos désirs, les attisez avec une sollicitude puérile, que deviendrez-vous quand viendront les glaces

de l'âge, si auparavant Dieu ne prend pitié de votre faiblesse? S'il ne vous envoie pas la sagesse et la volonté stoïque pour vous affranchir de vos vaines attaches, quelle sera votre vie à l'heure où les ardeurs du sang s'éteindront aussi bien que celles de la pensée? A cette heure froide et inexorable qui sonnera les funérailles de vos sens, quel refuge trouverez-vous dans les profondeurs dévastées de votre âme?

Hélas! vous sera-t-il utile d'avoir tant souffert? Tant de peines ne seront-elles pas perdues?

5 avril 1833.

O mon Dieu, je te remercie! J'ai vaincu! J'ai bien souffert, ô Christ! *homme* sublime, vers qui montera éternellement la plainte des hommes infortunés! O toi, qui es mon frère, quoique tu sois grand et que je sois petit, Jésus! j'ai compris ton âme et j'ai été sauvé par toi, au milieu de ce siècle, le plus athée qui fut jamais. Oui, oui, il m'a été utile d'avoir tant souffert! non, tant de peines que j'ai subies, ne sont pas perdues.

1^{er} mai 1847.

A L...

1832.

Vous savez bien que vous ne devez pas vous flatter; vous savez bien que l'avenir ne vous garde rien de meilleur que le passé; vous savez bien, malheureux homme, qu'il y a un orage sur votre tête et qu'il éclatera inévitablement.

Où avez-vous pris que l'on échappait à sa destinée? Comment espérez-vous prévenir les conséquences morales, physiques et sociales de ce que vous avez fait? Nul ne le sait, dites-vous? Nul ne pourra le dire aux hommes? Eh bien, vous le direz vous-même. Un jour de désespoir ou de pusillanimité viendra où vous ferez lâchement l'aveu de votre infortune. Et dès ce jour, vous serez tout à fait perdu, si vous n'êtes pas devenu religieux, si vous n'avez pas fait de Dieu votre seul espoir, votre seul bien, car les hommes vous feront un crime d'une action innocente aux yeux de Dieu et votre vie extérieure sera gâtée au point que vous serez réduit au suicide, si vous n'avez confiance en une autre vie.

Prenez-y garde, ne mettez pas votre espoir dans les choses présentes. Vous avez cueilli un beau fruit, mais souvenez-vous que pour le chercher

vous êtes descendu dans un abîme où nul n'a pu pénétrer sans y laisser l'empreinte ineffaçable de ses pas. Souvenez-vous aussi que vous l'avez trouvé parmi les ronces et les épines et sur un sol qui ne produit que des fruits amers. Oh, prenez garde! ne vous attachez pas trop fortement à cette conquête. Il faudra peut-être la rendre au génie du mal qui vous inspira de la poursuivre.

Vous dites que pour écouter ce conseil austère il faudrait être plus qu'un homme, que les sentiments les plus puissants, les plus sacrés vous entraînent, que la douleur du passé, la crainte de l'avenir vous rendent plus cher ce trésor péniblement arraché aux orages du désespoir.

Je comprends bien que vous êtes à plaindre! que vous devez souffrir, ô vous que l'on croit heureux!

Mais pourquoi vivez-vous de la sorte, sans règle, sans but, sans précaution? Réussissez-vous à vous étourdir par ces occupations vulgaires, par ces distractions puériles? Ne pensez-vous pas qu'une vie austère, que la solitude et le recueillement vous prépareraient mieux à supporter ce qui doit arriver?

Si vous aviez assassiné un homme dans une île déserte au delà des tropiques, si vous lui aviez donné pour sépulture la mer où les dépouilles ne laissent pas de vestiges, où le sang ne fait pas de taches, où les pieds n'impriment pas de traces, vous seriez encore en danger dans la société;

or c'est au milieu de la société que vous avez creusé pour enterrer, non pas le cadavre d'un homme, mais le repos de votre vie entière!

Je ne vous parle pas de remords, vous n'en avez pas; vous ne devez pas en avoir et puis aucun de nous n'est exempt d'un crime de fait ou d'intention. Nous avons tous été homicides. Sciemment, ou légèrement nous avons tous forfait à l'honneur. Vous n'avez été ni vicieux, ni coupable, mais vous avez été imprudent et malheureux, ce qui est bien pire pour les résultats.

Mais tâchez d'étouffer cette folle pensée de vengeance qui vous berce et vous torture en même temps. Que réparerez-vous en perdant votre ennemi? Voulez-vous le tuer? Avez-vous assez de sang-froid et de force d'âme pour ne pas le manquer? Et puis d'ailleurs ne doublerez-vous pas vos embarras en lui donnant la mort? N'écoutez pas les conseils de ce ressentiment. La haine est aujourd'hui une chose de pure affectation et vous n'auriez pas plutôt assouvi la vôtre, que vous vous étonneriez d'y avoir cru tout un jour.

Oubliez l'injustice des hommes, souvenez-vous du jugement de Dieu (et que Dieu ait pitié de vous dans cette vie).

1832.

Si je laisse cette page c'est que jamais personne ne devinera à qui elle était adressée (1845).

La Folie.
L'Égoïsme.
L'Infamie.
La Médiocrité.
Quoi?

Un jour.
Un an.
Une heure.
Un siècle.
Combien?

Peu.
Beaucoup.
Point.
Trop.
Assez?

FRAGMENTS DE LETTRES

11 SEPTEMBRE 1832

Ce n'est pas la foi, c'est l'amour qui transporte les montagnes.

J'ai été hier à la vigne par le chemin que je prenais autrefois. Tout cela est devenu bien laid. Où sont les jours de jeunesse, de verdure et de poésie qui animaient cette rivière, ce ravin et ces jolis prés? L'horrible sécheresse de cette année a tout dévoré. Plus d'herbe ni de serpolet sur la colline, plus de menthe au bord des eaux. La rivière barrée par les écluses pour conserver aux meuniers l'eau devenue si rare est verte, stagnante, huileuse. Elle dort, sale et puante sous ses nénuphars jaunes et pourris. J'ai suivi les sentiers d'en bas et j'ai bu à la petite source qui est à mi-

côte¹. On a labouré toute la pelouse verticale au milieu de laquelle elle se trouvait. Pour y parvenir maintenant, il faut enfoncer ses pieds dans la terre stérile et poudreuse. Cependant autour de la fontaine des touffes de joncs l'ont préservée de la sécheresse. Elle coule toujours claire avec son petit bruit mélancolique. Elle a toujours son délicieux goût de menthe et d'herbes aromatiques. Elle est là comme une âme restée pure au milieu du désastre des orages et de la dépravation des temps.

Vous savez bien qu'en face de cette fontaine il y avait un petit pont jeté sur la chaussée, puis, au bout de cette même chaussée, un autre pont fait avec une échelle et une planche couchée dessus. C'était le chemin que je prenais pour aller à Montgivray. Vous souvenez-vous comme il tremblait sous les pieds, ce pont fragile? comme l'eau était joyeuse et limpide, comme elle courait sur les cailloux, comme tout cela était frais et sombre? Vous avez bien fait, vous autres, de transporter ailleurs votre nid et vos amours. La nature inclemente vous eût chassés d'ici. Il n'y a plus ni plancher ni pont. A peine y a-t-il une rivière. Le

1. Toute petite source aujourd'hui disparue, qu'on nommait : la font Margot. George Sand, en rentrant de ses bains dans l'Indre la nettoyait de ses mains, y puisait de l'eau dans le creux de sa paume et lui trouvait une saveur délicieuse.

moulin ne va plus. L'herbe et la mousse croissent sur les roues. Les arbres n'ont plus de feuilles.

Vous savez qu'au bout du fossé, un beau massif d'arbres masquait le chemin et protégeait vos rendez-vous contre les regards des passants. On a impitoyablement ébranché ces arbres. J'ai cherché celui où vous aviez écrit mon chiffre. Il a disparu.

Je suis revenue par le chemin découvert où se trouve le grand orme. L'ai-je fait souvent, ce chemin-là ! avec les pieds poudreux, des souliers percés par les cailloux, le soleil d'aplomb sur la tête, le cœur joyeux et la démarche légère pourtant ! Que j'étais heureuse, que nous étions jeunes alors ! et que ce pays est maintenant vide, morne et désenchanté ! Tout passe, et c'est folie que de s'attacher aux lieux où l'on a été heureux. Le bonheur s'en va, les lieux changent et le cœur vieillit !

.....

Aux autres l'habitude paresseuse et le tiède pardon, mais, entre nous, s'il y avait une blessure sérieuse, il n'y aurait point de retour possible. Autant l'on a aimé l'être auquel on s'est donné sans réserve, autant il faut le haïr quand le poison de l'ingratitude est entré dans son cœur.

.....

(Un fragment d'une dizaine de lignes a été enlevé; le commencement des lignes est indiqué par des portions de mots.)

Le grand salon est fermé à cause du froid qu'il y fait et c'est dans la chambre jaune qu'on se tient¹. Moi j'y vais passer une heure après le dîner. Je joue avec mes enfants, puis je reviens à mon cabinet et les enfants me suivent car, à la grande jalousie de Boucoiran, ils me préfèrent à lui. Maurice compose des histoires, des dialogues, des proverbes, des saynètes, des iambes. Il a fait au moins cinquante cahiers de ses œuvres avec pages numérotées, tables, renvois, notes, estampes et vignettes à la plume. Il me ruine en papier, encre, poudre, etc., sa sœur saute sur mon lit et s'y roule comme un poulain. Pendant ce temps je travaille.

J'ai passé toute la matinée dans le petit bois. Il faisait un jour de printemps sauf les feuilles et les rossignols. Mais l'hiver a aussi ses grâces, ses tièdes parfums de violettes et ses milliers de mousses vertes et fraîches qui tapissent les tiges des arbres comme un vêtement pour les préserver du froid. Le vieux banc, maintenant tout crevassé par la pluie, nourrit dans ses fentes une riche végétation en miniature. Je vous envoie une de ses plus vigoureuses productions. Elle est bien verte à présent, mais vous la recevrez flétrie².

.....

1. La chambre du rez-de-chaussée.

2. Quelques brins de mousse maintenus par de la cire verte sur le registre.

Je l'ai exploré aujourd'hui dans tous les sens en commençant par mes premiers souvenirs. Vous ai-je fait voir un coin où ma mère s'était fait un jardin? Elle y avait planté des rosiers et rassemblé des pierres moussues, des coquillages et des cailloux de rivière avec lesquels elle avait construit fort adroitement une grotte où je pouvais m'asseoir à l'ombre. J'avais là aussi un banc de gazon, une source d'eau vive, représentée par une terrine pleine d'eau enfoncée dans la terre jusqu'aux bords et entourée de coquilles et de violettes. Je trouvais tout cela prodigieusement beau, j'y passais ma vie. J'y allais déjeuner avec ma jatte de crème, j'y lisais *Peau d'Ane* et *l'Oiseau Bleu*. J'étais brune comme Maurice et fraîche comme Solange. Ma mère dans ce temps-là était une bonne mère, je n'étais qu'une enfant. Tout allait bien pour moi dans la vie, j'avais cinq ans.

Et puis dans un autre coin, à douze ans, j'avais ouvert avec mon couteau un sentier dans le taillis, j'avais coupé des milliers de tiges enlacées de troènes et de chèvrefeuilles. J'avais choisi un vieil arbre bien retiré, bien caché. J'y avais fait un siège de mousse et suspendu des colliers de colimaçons de diverses couleurs. C'est là que je me réfugiais à mes heures de récréation pour lire en paix des livres déjà sérieux. C'est là aussi que j'ai lu mes premiers poètes et que j'ai passé des heures

de délices avec *l'Illiade* et *Jérusalem délivrée*. Le plus souvent j'y rêvais les bras croisés, ne sachant à quoi, végétant, me sentant pousser avec les herbes que je foulais¹. Maurice a toutes mes habitudes, tout le caractère que j'avais alors. En voyant sa vie commencer, je crois relire la mienne.

10 MARS 1833

Madame²,

Je ne veux pas tarder à vous dire combien la soirée d'hier et ce que j'y ai entendu m'a déjà fait penser depuis et combien Lélia m'a continué et poussé plus loin encore dans mon admiration sérieuse et mon amitié sentie pour vous. Comme livre, comme œuvre, je ne vous en parlerai que quand vous m'aurez bien voulu lire le commencement. Mais il est aisé de voir ce que ce sera; le gros public, qui demande au cabinet de lecture un roman quelconque rebutera sur celui-là; mais il vous classera haut pour tous ceux qui ne voient dans le roman qu'une forme plus vive des éternelles et humaines pensées. Ce sera votre livre

1. George Sand se fit plus tard un petit jardin planté de buis, sous bois, veiné de rochers où elle se plaisait à faire revivre ce passé pour sa petite-fille Jeanne Clésinger.

2. Lettre adressée à George Sand et transcrite par elle sur son cahier.

de philosophie, votre vue générale sur le monde et la vie; tous vos romans suivants en seront éclairés d'en haut et y gagneront une autorité grave qui ne leur serait venue que plus lentement! Mais sans songer ici à Lélia comme composition et production littéraire et à ne la juger qu'en elle-même dans l'idée qu'elle donne de qui l'a pu concevoir et ainsi exprimer, je ne vous dirai jamais assez combien j'ai été saisi de tant de fermeté, de suite et d'abondance à travers des régions si générales, si profondes, si habitées à chaque pas, par l'effroi et le vertige. Être femme, avoir moins de trente ans et qu'il n'y paraisse en rien au dehors quand on a sondé ces abîmes; porter cette science qui à nous, nous dévasterait les tempes et nous blanchirait les cheveux — la porter avec légèreté, aisance, sobriété de discours — voilà ce que j'admire avant tout. C'est Lélia en vous-même, dans la substance de votre âme, dans ce que vous avez longuement senti et raisonné, dans ce que vous en exprimez si puissamment quand vous voulez la peindre et aussi dans ce que vous savez en dérober aux yeux sous le simple extérieur et l'habitude ordinaire. Allez, Madame, vous êtes une nature bien rare et forte. Quelque corrosive qu'ait été la liqueur dans le calice, le métal du calice est vierge et n'a pas été altéré. Que Lélia continue ou non de désespérer, pour vous la vie est consolante encore et votre force devenue régulière a de

belles années, devant elle, de triomphe et de satisfaction sérieuse. — Vous voyez, Madame, qu'en commentant Lélia de la sorte, j'use bien entièrement de cette qualité d'ami que vous m'avez permis de prendre; je dois vous dire qu'hier, tout en vous entendant, je me sentais un peu fier de ce titre auprès de vous; j'étais aussi légèrement inquiet de tant de défauts à nu sous un coup d'œil aussi pénétrant que le vôtre et aussi ferme; mais ce qui me rassurait, c'est que ce coup d'œil n'apercevrait jamais en moi que vive reconnaissance et zèle d'un respect digne de vous.

Ce dimanche matin.

SAINTE-BEUVE.

Laissez-moi l'aimer. Je sais qui elle est et ce qu'elle vaut. Ses défauts, je les connais, ses vices... Ah! voilà votre grand mot à vous! Vous avez peur du vice. Mais vous en êtes pétri et vous ne le savez pas ou vous n'en convenez pas. Le vice! vous faites attention à cela, vous autres? Vous ne savez donc pas qu'il est partout, à chaque pas de votre vie, autour de vous, au dedans de vous? Votre père est avare, votre mère est menteuse, vos frères sont de mauvaise foi. Votre confesseur a volé au jeu, votre sœur s'est vendue, votre meilleur ami vous a renié dix fois, vous ne saviez

pas cela? Comment donc vivez-vous, tous tant que vous êtes? Que faites-vous de vos yeux, de vos oreilles et de votre mémoire? Vous m'appelez cynique de cœur, parce que je vois et parce que je me souviens, parce que je rougirais de devoir à l'aveuglement ou à l'hypocrisie cette fausse bonté qui vous fait à la fois dupes et fripons.

Vous dites qu'elle m'a trahi. Je le sais bien, mais vous, mes bons amis, quel est celui d'entre vous qui ne m'a pas trahi? Elle ne m'a encore trahi qu'une fois et vous, vous m'avez trahi tous les jours de votre vie. Elle a répété un mot que je lui avais dit. Vous m'avez tous fait répéter des mots que je n'avais pas dits.

(1833.)

(Maladie de foie.) Mais *Elle!* elle est toujours la même, et je l'aime toujours. C'est une âme admirablement belle, généreuse et tendre, une intelligence d'élite, avec une vie pleine d'égarements et de misères. Je t'en aime et t'en respecte d'autant plus, ô Marie Dorvall

(1847¹.)

6 AVRIL 1833

Voici la vision que j'ai eue pendant la grande Symphonie de Beethoven.

1. Ici, George Sand note une pensée que lui suggère la lecture de son Journal.

D'abord j'ai vu une plaine immense, absolument vide et sans accident, c'était une bruyère, je crois, un sol aride sans troupeaux et sans hommes. J'étais couché par terre et brisé de fatigue. J'essayai d'abord, mais en vain, de me lever, mais peu à peu je me mis sur mes genoux, puis je me trouvai debout et la face levée vers le ciel.

Le ciel était sombre au-dessus de ma tête. Il y avait de la brume partout; seulement j'apercevais au loin des lueurs jaunes qui passaient de temps en temps et qui, chaque fois, devenaient plus vives et plus larges. Peu à peu elles envahirent tout le cercle de l'horizon et le ciel devint d'abord d'un jaune orangé, puis d'un rouge de cuivre; à mesure qu'il passait à ce ton étincelant la plaine devenait plus noire et les lignes du sol à l'horizon plus tranchées sur le ciel ardent, ainsi qu'on voit au coucher du soleil, mais il n'y avait pas de soleil dans ce monde-là.

Alors il me sembla que le ciel descendait peu à peu et se rapprochait de la terre comme une voûte palpable. Il me sembla que j'allais y toucher avec les mains et j'étendis les mains.

En même temps la terre sembla reculer. Je me trouvais perdue dans le vide et par je ne sais quel prodige, balancée entre la terre et les cieux.

La terre noircissait toujours et le ciel s'illuminait toujours de lueurs chaudes et brillantes. Je m'en approchais sensiblement et j'allais frapper du front

à ce dôme lumineux. J'eus peur. Il se fit une grande commotion dans l'air, comme si l'éclat des trompettes eût déchiré l'élément qui me portait. Je tombai, mais je ne sais où. Je ne me vis plus. Je ne me sentis plus.

Quand je repris mon vol, le ciel était loin, la terre était entièrement plongée dans les ombres du soir. L'haleine d'un vent doux et tiède s'éleva et je m'élevai ainsi longtemps; je rasai les plaines essayant de retrouver la route du ciel, mais à chaque instant le vent tombait et me laissait retomber. Enfin il prit plus de force et à travers les espaces de l'horizon j'aperçus de longues lignes d'or qui perçaient les nuées sombres. Je pris mon vol de ce côté.

Mais, à mesure que je fuyais plus rapide vers les lueurs trompeuses, les horizons reculaient leur vaste enceinte. Les lueurs s'éteignaient quand je croyais les atteindre et reparaissaient bien loin perdues dans un vague sans bornes; la terre ne finissait pas, le ciel recommençait toujours et la force m'abandonnait. Ce voyage m'a semblé durer un siècle.

Enfin le vent harmonieux qui remplissait les airs grandit tout à coup et comme un aigle qui déploie ses ailes je montai rapidement dans le vide. Alors les couleurs s'effacèrent. Il n'y eut plus rien au-dessus ni au-dessous de moi que l'éther.

Seulement j'apercevais les feux effacés des

mondes lointains et les pâles reflets de la terre montaient au son d'une mélodie vague et faible que le vent coupait à chaque phrase et dispersait dans l'immensité. Puis tout retomba dans le silence. J'étais seule, j'étais portée sans mouvement sur le calme des nuées.

Mais il sortit des profondeurs de l'air je ne sais quel bruit d'ailes agitées qui s'approchent rapidement. Je vis venir des divers points de l'espace des phalanges d'ombres ailées qui d'abord ne semblaient pas autre chose que des volées d'oiseaux voyageurs. Ensuite elles changèrent d'aspect et je les vis distinctement. Mais je ne saurais les décrire car aussitôt que je ne les vis plus, je perdis le souvenir de leur forme.

Je sais seulement qu'elles arrivaient par grandes troupes comme les caravaniers du désert et qu'il y avait de ces troupes toutes blanches et d'autres toutes noires. Il en vint en si grand nombre et à chaque instant il en surgissait tant d'autres, que l'air en fut obscurci et qu'il me fut impossible d'y maintenir mon essor. Il me fallut voltiger au hasard et dans une grande confusion au milieu d'elles toutes qui, perdues et troublées comme moi, remplissaient la nuée de mille voix plaintives ou sauvages.

Ce fut une longue inquiétude. Un pêle-mêle d'inquiétudes et de craintes. On eût dit une troupe de goélands dispersés par la tempête. Chacune de ces

âmes cherchait la route du ciel, mais aucune ne la demandait. On se heurtait dans le vide, on perdait ses compagnes, celles qui étaient blanches comme des colombes volaient côte à côte avec celles qui étaient noires comme des corbeaux.

Le vent devenait furieux et à chaque instant des phalanges entières disparaissaient emportées comme des feuilles de peupliers au souffle d'une matinée d'automne. Ces âmes errantes et moi nous ne pouvions plus nous élever et chaque instant nous repoussait vers la région des mondes visibles. Nous luttions en vain contre la fureur céleste, nous demandions en vain que la lumière nous fût rendue et que l'espoir nous attirât en haut. L'espoir s'affaiblissait avec nos forces, et celles de nous qu'une rafale semblait transporter jusqu'au trône de Dieu étaient bientôt rejetées plus bas que les autres.

Une grande voix s'éleva dans l'orage et je l'entendis par-dessus toutes les autres. « Allons, mes âmes, disait cette voix terrible, combattez courageusement. Ma tempête est rude, mais vous êtes d'une trempe solide. C'est ma main qui vous tira du creuset. Combattez, soutenez l'ouragan, la paix de mon repos et les gloires de mon ciel seront pour les forts. Les mondes qui roulent là-bas au-dessous de moi seront l'asile des faibles. »

A peine eut-il dit que la tempête redoubla

de furie et en même temps les âmes redoublèrent de courage et d'effort. Il passait de ces coups de vent si terribles qu'en un instant je me trouvais seule dans l'immensité. Les compagnes de mon épreuve disparaissaient dans des régions indiscernables, revenaient tout à coup et en foule remplir celle où j'étais, poussée par un vent contraire. Tour à tour j'étais effrayée de mon isolement et du nombre inappréciable de ces volontés flottantes qui encombraient avec moi les voies de l'éternité.

Je remarquai enfin que les âmes dont la robe et les ailes étaient blanches s'élevaient plus haut que les autres et je me souvins que les anges étaient blancs. Il me vint alors la pensée de me regarder et mon effroi fut grand quand je m'aperçus que j'étais noire comme si la fumée de l'enfer m'eût bronzée. Je fus saisi d'une amère tristesse en voyant les autres atteindre au séjour des joies éternelles. Le découragement me prit. Je pliai mes ailes et me laissai rouler d'espace en espace sans me demander où j'allais et si la pitié de Dieu daignerait me tirer du néant où je me plongeai.

Une seconde fois je tombai anéantie dans le fond de je ne sais quels abîmes sans nom où les ténèbres me reçurent et m'enveloppèrent comme un linceul.

Un faible rayon vint trembler sur les profondeurs bleues de l'abîme, je m'éveillai comme

d'un songe, je regardai autour de moi, je vis les précipices affreux qui s'ouvraient sous mes pieds. Le roc étroit où j'étais assise se projetait sur le gouffre au fond duquel mugissaient des flots rouges, fumants, qui semblaient être du sang enflammé. Au-dessus de moi, le ciel éteint dans les voiles de la nuit m'apparaissait à peine au travers des saillies angulaires des rochers.

Cependant à force de lever les yeux vers le pâle firmament, j'y vis trembler une étoile bleuâtre, si faible d'abord que je la perdais à chaque instant de vue et croyais l'avoir rêvée. Mais peu à peu elle devint large, blanche et radieuse. Son auréole lumineuse s'agrandissait et semblait verser sur moi un flot de clarté céleste. Le courage me revint et je repris mon vol, mais de la gueule béante de l'abîme soufflait le même vent impétueux qui me refoulait sans cesse vers les entrailles de la terre. A chaque nouvel effort je retombais épuisée sur les rochers aigus; mes ailes noires et poudreuses s'accrochaient comme des ailes de chauves-souris aux parois hérissées de l'abîme. La voix lugubre de cet ouragan souterrain me glaçait d'épouvante et de tristesse. Elle s'engouffrait en mugissant et, comprimée dans cette prison sonore, elle éclatait en cris infernaux qui semblaient ébranler les montagnes entassées.

Cette voix terrible prit cependant un caractère solennel et grave qui me rassura. Je m'imaginai

que c'était une voix descendue des Cieux vers moi et qu'elle me promettait le salut. Je recommençai la lutte. Des flammes montaient à moi du fond des ténèbres, la fumée rouge des volcans me suffoquait et les flancs du rocher ruisselaient de lave ardente.

Tout à coup une trompette sonna. C'était la trompette de l'archange, signal du Jugement dernier. Ma prison éclata comme un cristal fragile et tomba en lambeaux autour de moi. Je me retrouvai encore une fois seule et libre dans la plaine des cieux. Mais cette fois je montai rapidement et sans efforts vers le Seigneur. Des nuées moelleuses, blanches comme le duvet des cygnes et dorées comme la mer au soleil levant s'étendaient sous moi et je m'élevai vers un air plus subtil et plus pur. Une molle langueur s'était emparée de mes sens. Je flottais comme une hirondelle que le vent soutient, comme une plume que le vent balance; des larmes délicieuses coulaient sur moi et emportaient la teinte noire dont j'étais enveloppée. Peu à peu je devins blanche comme la fleur d'un lys. Je vis autour de moi des âmes heureuses qui joignaient les mains et bénissaient Dieu. Le ciel s'entr'ouvrit et j'entendis la voix d'En Haut qui disait : « Venez, mes forts, entrez dans le repos », mais je ne vis rien, car la symphonie finissait.

AVRIL 1833

LÉLIA. — *Argument idéal.*

- I. — Lélia : Le doute.
- II. — Trenmor : L'expiation. Stoïcisme.
- III. — Sténio : La poésie. Crédulité.
- IV. — Magnus : La superstition, le désir comprimé.
- V. — Pulchérie : Les sens, opposés à *Psyché*.

Argument épique.

- I. — Antagonisme de la poésie et du doute : Sténio et Lélia.
 - II. — Expiation. Médiateur : Trenmor, Sténio.
 - III. — Déception des sens. Enseignement projeté : Pulchérie, Sténio.
 - IV. — Révélation de Lélia. Amour inapplicable. Misanthropie.
 - V. — La poésie, dans le doute : Sténio, Lélia, Dieu.
- I. — Sténio et Lélia : Le duel.
 - II. — Trenmor et Sténio : La médiation.
 - III. — Pulchérie et Sténio : L'enseignement.
 - IV. — Lélia : La révélation.
 - V. — Sténio, Lélia : La victoire.

FÉVRIER-AVRIL 1833¹

I

Je distingue dans Lélia quatre questions, séparées en deux groupes, à savoir, d'une part,

1. Datée par Maurice Sand.

la question psychologique ou la donnée morale, plus la question sociale, ou les circonstances biographiques qui expliquent la donnée morale et, d'autre part, la question poétique, ou la création des personnages, plus la question littéraire, ou le style, qui révèle, traduit et achève la poésie.

II

Le sujet de *Lélia* n'est autre que la passion tout entière avec la passion naissante, le duel du scepticisme avec la crédulité, de l'âme vieillie avec l'âme jeune. — *Lélia* signifie la déception, la souffrance, le cœur défiant et desséché, le désespoir. — *Sténio* signifie l'espérance, la confiance dans l'avenir, l'amour.

III

Pour donner à ces deux idées personnifiées, la vraisemblance nécessaire, il faut dire comment *Lélia* a vécu, pourquoi, au lieu de se briser, elle est demeurée debout, pourquoi, au lieu d'absorber sa destinée dans celle de l'homme qui l'a trompée, elle s'est mise à vivre d'une destinée personnelle, indépendante, isolée; une fois qu'on saura comment elle est venue au rôle que la société ne lui destine pas, on pourra la plaindre encore, mais on n'en sera

plus effrayé. — Sténio, pour être clair, a besoin aussi d'une contre-biographie : pourquoi est-il attiré vers Lélia, fière et sceptique, au lieu d'aimer une femme plus jeune, plus confiante, plus naïve, qui obéisse au lieu de commander?

IV

Trenmor, c'est-à-dire le vice réhabilité par le châtement et la résignation, le stoïcisme né de la souffrance peut servir d'enseignement à Lélia et à Sténio et hâter la mutuelle intelligence du cœur déflant et du cœur naïf. — Magnus, quel que soit d'ailleurs son rôle épique, doit signifier l'athéisme, né du mépris que Lélia lui a témoigné; en perdant l'amour qu'il avait espéré, il a cessé de croire en Dieu. — Le prince italien doit, comme Magnus, montrer une face nouvelle du caractère de Lélia; peut-être combien le bonheur est impossible sans amour et sans espérance. — Le médecin sceptique n'est qu'une répercussion, un retentissement de l'incrédulité de Lélia avec les éléments dont le développement peut varier au gré de la fantaisie. Il y a deux combinaisons possibles :

Ou bien l'idée Lélia descendra vers l'idée Sténio, et redeviendra crédule par le bonheur.

Ou bien l'idée Sténio perdra confiance, se convertira au scepticisme, et la pitié, en présence de

la douleur qu'il voit, la soumission filiale au génie supérieur dont il ne peut méconnaître l'autorité, absorbera sa destinée dans celle de Lélia.

Pour réaliser l'une de ces deux combinaisons, et j'aimerais mieux la seconde, il serait utile de mêler, à doses convenables, l'analyse et le récit, mais, dans tous les cas, le récit devra seulement encadrer l'analyse.

Il serait bon que les acteurs, au lieu de paraître successivement à leur tour, fussent quelquefois en présence et aux prises. Quelques détails sur les lieux ne feraient pas de mal.

V

Le style de Lélia est clair et beau dans l'expression des sentiments, c'est-à-dire quand il traduit des impressions, des souvenirs, quand il va du cœur aux lèvres; il est parfois obscur et confus quand il veut descendre dans la profondeur de la pensée, décomposer les idées, en prévoir les conséquences : il n'a pas l'air habitué aux secrets du cerveau. — Il lui arrive de donner à la vérité la plus vraie l'apparence d'un paradoxe. — Pour remédier à cet inconvénient, il suffirait, dans les pages écrites, de déplacer quelques phrases, de changer une douzaine de mots et de séparer distinctement, par des signes visibles, tels que des

chiffres romains, les voyages de la pensée. — Pour l'avenir, il conviendrait de traduire plutôt des souvenirs que des impressions ou des idées actuelles; lorsqu'il s'agirait d'exprimer des pensées abstraites, de convertir en dialogues, en raisonnements, la douleur et le désespoir, il serait bon de prévoir et d'ordonner, presque géographiquement, la succession, l'enchaînement et l'engendrement de ces pensées. — Mais il ne vaut rien de penser en écrivant; la pensée et la parole s'en trouvent mal. Il faut faire séparément le travail du cerveau et celui de l'exécution littéraire.

Et puis le style gagnerait encore en précision si, au lieu de retracer tous les détails de la souffrance, il omettait volontairement les moins importants, ou ceux qui se nuisent, se combattent.

VI

Ainsi, la donnée morale une fois admise, comme fatale, il est possible d'intervenir, par la volonté dans l'explication, ou la question sociale dans l'invention, c'est-à-dire dans l'exagération ou l'amointrissement des faits qui ont concouru à produire la donnée, et enfin dans le style en réservant la parole pour le dernier travail, quand on n'a plus rien à savoir, rien à expliquer, rien à créer.

VII

Quoiqu'il vaille mieux, *poétiquement*, absorber Sténio dans Lélia que Lélia dans Sténio, je pense que, *réellement*, le parti contraire est préférable. Il est plus sage de redevenir crédule par le bonheur que de persister dans le scepticisme en évitant les joies qui le détruisent; au delà de ce parti, très peu poétique, mais très sérieusement utile, il n'y a que deux dénouements, également tristes : le suicide, si la raison ne triomphe pas en supprimant les passions, en balayant jusqu'aux cendres des anciens souvenirs; ou bien, si elle triomphe, une vie dévouée tout entière à la réflexion désintéressée et peut-être à la volonté persévérante, ambitieuse, égoïste, cruelle.

Le cœur s'use à demeurer désert aussi bien qu'à changer.

1833, avril, 9.

G. 1833 février 23, formerly.

Il n'est pas dit qu'on pourra jouir impunément des fruits amers de l'expérience. Il faut s'en nourrir en secret et ne pas dire aux hommes tout ce qu'on sait d'eux, car ils vous lapideraient pour se venger de ne pouvoir plus vous tromper.

Et pourtant ceux-là qui vous accuseraient de méconnaître la confiance et de résister à l'amitié, ceux-là qui feignent de croire en vous afin de vous ôter le droit de douter d'eux, ceux-là, dis-je, sont souvent plus méprisants et plus sceptiques que vous. Ils parlent d'affection et de persévérance, eux, qui ne sont plus capables que d'égoïsme, les hypocrites!

Soyez prudent cependant, acceptez leurs protestations, feignez d'y prendre confiance, ou bien ils vous flétrissent de leurs calomnies en vous montrant au doigt comme un lépreux. Les hommes ne veulent pas qu'on les dévoile et qu'on les fasse rire du masque qu'ils portent.

Si vous n'êtes plus capable d'aimer, mentez, ou serrez si bien autour de vous les plis du voile, qu'aucun regard ne puisse lire au travers.

Faites pour votre cœur comme les vieillards

libertins font pour leur corps. Cachez sous le fard ou le mensonge, dissimulez à force de vanterie et de fanfaronnade, la décrépitude qui vous rend incrédule et la satiété qui vous rend impuissant : n'avouez jamais surtout la vieillesse de votre intelligence; ne dites à personne l'âge de vos pensées.

(Maladie de foie)¹.

Effeuiliez une marguerite. C'est le plus infail-
liblé procédé que je connaisse.

O. 22-20-20. Besoin, Espoir.

B. 25-21-25. Puissance, Douleur.

H. 27-25-35. Désir, Doute.

P. 20-27-20-40. Aliénation, Énergie.

30-50. Volonté.

1833.

Impossible aujourd'hui de me rappeler ce que signifiaient ces rébus².

1846.

1. Cette remarque de la main de George Sand vers 1845.

2. Annotation de George Sand.

OBERMANN

Division générale.

LE SUJET, LE POÈME, LE STYLE

I

1° Des deux faces de la souffrance morale, de la passion contrariée et des facultés incomplètes.

2° Différence de René et d'Obermann, facultés éminentes sans volonté; incapacité avouée pour un rôle quelconque.

3° De la rêverie et de la perpétuité du désir. Que les volontés fortes restreignent le cercle des désirs, que le nombre et la mobilité des désirs excluent la puissance et par conséquent le bonheur.

4° Que ces deux ordres de souffrance sont des

types généraux et représentent les premiers développements de la douleur morale à sa naissance, c'est-à-dire les premières luttes de l'âme humaine contre les hommes et les choses; qu'il existe un troisième genre de souffrance sans analogie prochaine avec les deux premières, l'épuisement et la contrition de la passion déçue, la honte et la rage d'une volonté brisée par le destin. L'espérance et le souvenir, la jeunesse et l'âge mûr.

5° Que la passion contrariée a pu être étudiée dans les premiers siècles de l'histoire humaine et pourquoi. Passion ou exaltation des facultés éminentes. Que la tristesse des facultés qui s'avouent incomplètes a dû être étudiée plus tard.

II

6° De la circonscription poétique de la donnée psychologique. — Négliger les éléments accessoires qui altèrent l'unité et la simplicité de l'idée première, c'est-à-dire de la souffrance morale résultant de l'impuissance avouée par la conscience. Tous les rôles sont trop forts, pas de rôle à prendre, pas de rôle à jouer; oisiveté, nullité, confusion, aigreur, colère, doute, énervement, fatigue, bienveillance sénile, rassérénement, travail puéril et matériel, repos, oubli, ni trace, ni souvenir. —

P. S. Sympathie malade excitée chez des âmes pareilles.

7° Que la raillerie voltairienne et l'ergoterie scolastique sont de trop et jurent avec la poésie descriptive en présence de la nature extérieure, avec la poésie lyrique en présence des troubles de la conscience; que la peinture de l'âme humaine et de ses émotions porte avec soi un caractère religieux et par conséquent exclut les subtilités dialectiques, à plus forte raison les plaisanteries des petits soupers.

8° Justesse des observations relatives à la vie domestique. Analogie avec les dernières pages de *la Nouvelle Héloïse*.

9° Réalité saisissante mais souvent étroite; étude curieuse et patiente, mais peu digérée et peu généralisée.

10° Qu'Obermann n'est pas un livre, mais un recueil de pensées sans coordination progressive, sans lignes extérieurement symétriques. Unité fatale et intime d'Obermann, déroulement complet d'une destinée; phases successives d'une douleur croissante et décroissante.

III

11° Conclusion. — Que le style d'Obermann réfléchit les qualités du poème; que les beautés descriptives et lyriques, la tranquille majesté

de l'Élégie sont parfois troublées par l'intervention de la discussion philosophique ou de l'ironie mondaine; qu'il en résulte une guerre intestine entre les images sensibles, symboles vivants de la pensée, et les idées abstraites, résumés inanimés de l'étude solitaire.

6 juin 1833.

1. Pourquoi 1804 a compris Obermann plus mal et plus obscurément que 1833.

2. Rareté mais profondeur des sympathies excitées par Obermann il y a vingt-neuf ans et jusqu'à nos jours.

3. Caractère noopathologique de notre époque.

4. Que le champ des douleurs observées et poétisées s'agrandit chaque jour. De la volonté sans puissance *du mal Lélia*, de la médiocrité qui se nie, etc.

5. De la littérature réelle qui s'en va et de la littérature idéale qui se prépare.

A F. R...¹

C'est vous dont l'âme est forte et patiente, vous dont la tête est froide, vous dont la mémoire est pleine de la science du mal et du bien, vous,

1. A François Rollinat.

homme obscur, laborieux, résigné, c'est vous qui êtes vertueux et qui brillez dans mes songes comme une étoile fixe parmi les vains météores de la nuit. C'est vous, homme purifié, homme retrempé, homme nouveau, dont je rêvais lorsque j'écrivis *Trenmor*¹.

Par quelle liaison d'idées j'ai été de lui à vous, pourquoi j'ai comblé la distance qui vous séparait, homme réel, de ce personnage imaginaire par des lignes fantasques et des ornements capricieux. Pourquoi enfin j'ai altéré la pureté de mon modèle en le revêtant d'un éclat puéril et d'une vaine beauté du corps, c'est ce que vous devinerez peut-être, car pour moi je ne le sais plus.

Peut-être, en lisant avec un esprit tranquille ce que j'écrivis avec une âme préoccupée de sa propre douleur, retrouverez-vous, dans ce dédale de l'imagination, le fil mystérieux qui se rattache à votre destinée.

Moi qui ai vécu tant de vies, je ne sais plus à quel type de candeur ou de perversité appartient ma ressemblance. Quelques-uns diront que je suis Lélia, mais d'autres pourront se souvenir que je fus jadis Sténio. J'ai eu aussi des jours de dévotion peureuse, de désir passionné, de combat violent, d'austérité timorée où j'ai été Magnus².

1. L'un des personnages de Lélia.

2. Autre personnage de Lélia.

Je puis être Trenmor aussi. Magnus, c'est mon enfance; Sténio, ma jeunesse; Lélia, mon âge mûr; Trenmor sera ma vieillesse peut-être.

Tous ces types ont été en moi. Toutes ces formes de l'esprit et du cœur, je les ai possédées à différents degrés, suivant le cours des ans et les vicissitudes de la vie. Sténio est ma crédulité, mon inexpérience, mon pieux rigorisme, mon attente craintive et ardente de l'avenir, ma faiblesse déplorable dans la lutte terrible qui sépare les deux jeunesses de l'homme. Eh bien, ce calque n'est pas encore épuisé entièrement. Encore maintenant je retrouve de ces puériles grandeurs et de cette candeur funeste, quelques heures de plus en plus rares et passagères.

Magnus, avec ses irréalisables besoins, avec sa destinée de fer et son éternel appétit de l'impossible, représente encore une douleur énergique, combattue, réprimée, que j'ai subie longtemps dans sa force et dont je ressens encore parfois les lointaines atteintes.

Trenmor, c'est ce beau rêve de sérénité philosophique, d'impassible résignation dont je me suis souvent bercée quand ma rude destinée me laissait un instant de relâche pour respirer et songer à des temps calmes, à des jours meilleurs.

A vos côtés, mon ami, j'étais Trenmor, j'étais vous. En contemplant le magnifique spectacle d'une grande âme victorieuse de l'adversité, je

m'identifiais à ce sublime repos de l'intelligence, j'aspirais aux mêmes triomphes, aux mêmes satisfactions pures et sérieuses. Et vous, en écoutant le récit de mes travaux incessants, en voyant cette lutte journalière entre ma raison et mes vains désirs, vous deveniez, pour me comprendre, pour me plaindre, pour partager ma souffrance, un homme semblable à moi. Et vous aussi, Tremmor, vous deveniez Lélia.

Car avant de vaincre vous avez combattu, vous avez traversé les orages de la vie. Vous avez subi les maux dont aujourd'hui votre amitié sainte cherche à me guérir. Vous avez longtemps flotté entre un sublime rêve de votre sérénité présente et d'impuissantes aspirations vers les orages du passé. Vous avez été mal connu comme je le suis aujourd'hui, inquiet, délivré, sanglant, en suspens entre les horreurs du suicide et l'éternelle paix du cloître.

Ainsi, nous avons tous deux reflété sans doute ces quatre diverses faces de la vie. Mais moi, pourtant, dirai-je que j'ai été, que je suis, que je puis être Tremmor? Hélas! qu'elles ont été courtes mes heures de raison et de force! Combien Dieu a été avare envers moi des consolations qu'il répand sur vous! Combien je me suis laissé dévorer par cette soif de l'irréalisable que n'ont pas encore daigné éteindre les saintes rosées du Ciel!

15 juin 1833.

Si vous ne m'avez pas aimé, c'est que je n'étais pas digne de vous; aussi, bien loin d'en avoir gardé du ressentiment, mon amour pour vous s'en augmente. Vous n'êtes pas descendue jusqu'à moi; votre supériorité sur moi vous est restée. C'est moi qui suis vaincu et humilié. Eh bien, j'accepte la honte de ce rôle et du fond de l'abjection où je suis tombé, j'élève toujours vers vous la voix intérieure et secrète de mes plus purs désirs.

STÉNIO.

Lélia, votre âme est froide comme la pierre d'un tombeau. Si vous n'avez pas compris de quels dévouements j'étais capable, c'est que vous n'en fûtes jamais capable vous-même. C'est que votre cœur fut aussi sec, aussi nul, dès vos jeunes années, qu'il l'est aujourd'hui. Si vous craignez d'accepter mes sacrifices, c'est que la reconnaissance est un fardeau pour vous. Égoïste! Égoïste!

STÉNIO.

1836. Je ne suis rien de tout cela, je suis le cyprès qui couvre leurs tombes. Toi, mon ami fidèle, rien n'a jamais été plus grand ni meilleur que toi, François Rollinat.

TRADUCTION

Voici le jour qui se lève, venez, la rosée va tomber, vous auriez froid peut-être. Non! vous ne craignez pas le froid, ni le brouillard pénétrant. Mais venez, c'est votre heure, la fenêtre est ouverte, il y a des fleurs ici, je vous attends.

Si vous ne venez pas bientôt je m'endormirai, c'est l'heure où l'on s'endort. Vous voici donc! Béni sois-tu, fils du ciel, donne-moi ton front à baiser, tes cheveux noirs sur ma poitrine, tes cheveux qui ont une coudée de long.

Qu'un ange est beau le matin avec ses cheveux flottants! Pourquoi les hommes n'ont-ils pas de longs cheveux?

Vous qui n'avez pas de nom, venez vous asseoir à mon chevet. Vous ne parlez aucune langue, vous ne vous révélez par aucun mot. Que je vous aime ainsi, et que je vous comprends bien!

Ange silencieux, mettez votre main fraîche sur mon épaule, elle est chaude d'amour, mais aucun homme n'y a posé sa bouche : votre haleine parfumée, vos cheveux humides peuvent seuls la rafraîchir.

Quelles fleurs avez-vous sur le front et dans les mains? Des fleurs inconnues, des fleurs plus belles qu'aucune femme de la terre. Ces parfums sont

enivrants, mon ange, répandez-les sur moi, effeuillez sur moi votre couronne humide.

Mon ange, c'est assez. Je mourrais. Je veux vivre demain et vous revoir, adieu, le jour grandit, partez vite, mon trésor, que personne ne vous voie, car on vous volerait à moi et je serais obligée de me donner aux hommes.

Adieu, laisse-moi baiser ton cou de neige et ton front où brille une étoile, donne-moi une plume de ton aile pour que je garde une preuve de ton passage, un souvenir de mon ivresse.

Pourquoi les hommes n'ont-ils pas des ailes pour venir le soir, pour s'envoler le matin?

J'aime mieux le duvet du chardon qu'un homme : on souffle sur lui et il se perd dans le vague de l'air, l'autre ne se subtilise et ne s'évapore par aucun procédé.

Ange du matin, partez donc. Je m'endors, baissez-moi au front et faites que mon âme soit belle comme vous.

FRAGMENTS
DE
SOUVENIRS PERSONNELS (1833)

Je me souviens que souvent j'allais passer d'insipides soirées chez des gens plus insipides encore. J'avais quelques lieues à faire pour rentrer chez moi et, toutes les semaines, il m'arrivait de me trouver seul sur la route, de minuit à deux heures du matin. C'étaient à peu près les seules heures de rêverie et de solitude absolue qui pouvaient trouver place dans une vie aussi assujettie que la mienne. Je réfléchissais alors à ma situation, j'examinais ma destinée, j'interrogeais mon caractère et je le comparais à ceux dont j'étais entourée. Il me semblait bien qu'une énorme distance les séparait de moi, mais je me demandais si la même distance ne les isolait pas les uns

des autres. Était-ce une preuve de leur grandeur individuelle que cette physionomie particulière à chacun d'eux? Non, certes, car ils se ressemblaient tous par un point, la médiocrité. Quelle que fût leur faculté spéciale, elle était pauvre et avortée. Cette pensée me jetait dans un profond dégoût de moi-même. Qui me prouvera que je suis au-dessus de ces gens-là, me disais-je? Qu'ai-je fait qu'ils ne puissent faire ou qu'ils ne fassent peut-être mieux que moi s'ils en avaient envie? Ces émotions qui me pénètrent, ces palpitations qui me surprennent, ce vague sentiment des arts et de la poésie, ces effusions religieuses, ce besoin d'enthousiasme, ces larmes dont mon cœur est plein et qui se répandent sur les moindres objets qui me frappent, qu'est-ce que tout cela, sinon comme le dit C... une conséquence naturelle du tempérament bilieux modifié par une disposition accidentellement névralgique. Il me semble bien que je ne vis pas comme les autres. J'ai plus de sensibilité que celui-ci, plus d'énergie que celui-là. J'ai plus étudié certaines choses qu'un tel, j'ai plus vécu en moins d'années que cet autre. Je crois que je suis pieuse et secourable et je ne vois pas qu'ils le soient. Ils me raillent de faire le bien et je sens qu'ils ont tort. Ils me disent que je suis dupe et je sais que j'ai trouvé parfois d'ineffables jouissances dans les actes de ma piété. Et cependant, à quoi tient-il qu'ils ne me surpassent pas

dans ces choses? A un peu d'argent que j'ai de plus qu'eux, à un certain besoin d'activité qui est en moi, à l'inquiétude de mon esprit.

Ils sont pauvres, nonchalants, ou bien ils ont d'autres devoirs, la nécessité de veiller à leurs affaires, les soins de leur famille, des infirmités, que sais-je? Des empêchements fortuits et dont ils ne croient devoir aucun compte à leur conscience les retiennent en deçà de certaines limites de prudence et d'intérêts personnels que j'ai su franchir parce que je l'ai pu. D'ailleurs, ce n'est pas à moi-même que je dois cette faculté de me consacrer aux autres, c'est à l'éducation que j'ai reçue, c'est aux principes qu'on m'a donnés. Élevé comme ces gens-là j'eusse été semblable à eux. Et puis qui sait encore? Ils font peut-être plus de bien que moi. Avec leur froide raison, leurs sèches paroles et leurs figures ingrates, ils ont peut-être trouvé le secret de remédier très efficacement à l'infortune d'autrui. Le moindre d'entre eux a peut-être plus de discernement que moi. Il ne se laisse point tromper parce qu'il ne se laisse pas attendrir et moi qui me fatigue et me dépouille tout le jour, peut-être ceux que je suis forcée de refuser le soir sont-ils les seuls que j'aurais dû secourir. Moi, je ne suis pas grand par ma vertu, ma bonté n'est que de la faiblesse, mon dévouement, de la crédulité. Je n'ai ni force, ni pénétration. Comment serais-je

doué d'une organisation supérieure? en quoi donc?

Je me sentais attristé et j'élevais mes regards vers le ciel. Je cherchais Dieu dans le rayon d'une étoile et je me souviens que dans les sombres nuits d'automne je voyais des monceaux de nuages lourds courir sur ma tête et me voiler le firmament. Hélas, me disais-je, c'est ainsi que tu m'échappes toujours, ô toi que je poursuis. Dieu que je sers au hasard, mystère que j'ai embrassé comme une puissance réelle, rayons insaisissables dont j'ai fait le flambeau de ma vie, où es-tu? Me vois-tu et m'entends-tu? Je n'ai rien fait qui ait persuadé les hommes et je ne me suis pas persuadé moi-même de la bonté de ma vocation. Au moins, te suis-je agréable et dans ces ténèbres où je marche seul, ton œil veille-t-il sur moi? Suis-je ton disciple et ton enfant, ou bien suis-je l'esclave de quelque penchant matériel, sans valeur et sans beauté? Suis-je une âme d'élite chargée par toi d'accomplir quelque sainte et douce mission sur la terre, ou bien, suis-je le jouet de quelque fantaisie romanesque éclosée dans mon pauvre cerveau comme un germe que le vent promène dans l'espace et qu'il laisse tomber dans le premier endroit venu?

Que m'importerait le regard du monde, si j'avais le tien? Mais rien, pas un mot, pas un encouragement! Pour qui s'use ma vie? Pour-

quoi renoncer aux amusements et à l'oisiveté des riches pour souffrir le froid, la faim et la fatigue? Pourquoi errer la nuit le long des fondrières sur un cheval fumant? Pourquoi m'arracher à la bienfaisante chaleur du sommeil pour me tremper dans le brouillard glacé du matin? Pourquoi lutter contre le dégoût, l'ennui, les défaillances de l'estomac et l'assoupissement du cerveau, au chevet des inconnus ou des ingrats? Pourquoi vivre dans le sang et dans l'ordure, les mains dans la sanie et les pieds dans la boue? Ils disent que l'orgueil de mon âme me console. Quelles sont donc les jouissances de mon orgueil, ô mon Dieu? Les hommes ne me haïssent-ils pas de ce que j'agis autrement qu'eux? Suis-je dupe des bénédictions de ces bandits malades qui m'assassineraient pour un louis d'or s'ils en avaient la force? Pourrais-je rencontrer sans danger, ici et à cette heure, le galérien à qui j'ai porté à manger ce matin sur la paille de sa prison? Ne sais-je pas tout cela? Ceux à qui je fais l'aumône le jour me volent pendant la nuit, ceux que je guéris et que je console me diffament et m'insultent. Ceux qui ne me connaissent pas écoutent le mal qu'on dit de moi et me jugent sans m'examiner. Je suis l'ennemi naturel de tous ceux qui ne me ressemblent pas. Et qu'ai-je donc pour me consoler de mon isolement, pour me dédommager de mes souffrances? Où est l'ami qui

ferait pour moi ce que je fais pour le premier passant qui frappe à la porte? Non, non, les hommes ne sont pas mes frères, je peux les secourir et les plaindre, je ne peux pas les aimer. Je pourrais m'aimer moi-même, si tu me parlais, ô mon Dieu, si tu me disais que je suis bon et que j'accomplis une tâche que tu m'as imposée. Hélas, si tu me disais seulement cela, tu pourrais me faire marcher toute ma vie dans un rude chemin sans m'accorder d'autre récompense. Je mourrais content et je n'aurais pas l'ambition folle de demander le ciel et l'éternité si ta voix me disait à ma dernière heure : va, mon fils, et dors en paix. Mais aussi, nous sommes trop abandonnés, ici-bas. Rien, rien, pas la face d'un ange, pas un rêve du ciel pendant mes tristes nuits, pas une voix, pas une ombre dans ces ténèbres où je m'égaré.

Alors, accablé de désespoir, et me sentant presque fou, je lançais mon cheval au hasard dans la nuit obscure. En sentant l'éperon s'enfoncer brusquement dans son flanc, il bondissait et se mettait à courir saisi de frayeur, les oreilles et les naseaux serrés. Alors, je traversais comme une flèche ces grandes rafales qui courent sur les plaines et qu'on entend venir comme un torrent du bout de l'horizon. Quand elles passent sur un homme qui ne s'y attend pas, elles le renversent ou le forcent au moins à reculer. J'embrassais

le cou de mon cheval pour les affronter et lui, en les fendant de son poitrail, il frémissait comme s'il eût été frappé par un fouet, au milieu des tourbillons de feuilles sèches qui criaient en me tombant au visage.

Au milieu de ces bourrasques d'un vent lourd et tiède, il me semblait voir passer de grandes nuées blanches qui me voilaient un instant les yeux et me causaient des vertiges; les jeunes peupliers qui bordaient le chemin se courbaient en sifflant jusque sur ma tête et, lorsque je traversais un pont, le vent qui s'engouffrait sous les arches grondait sous mes pieds comme le tonnerre. J'aimais ces bruits de la tempête et cette course rapide et ce délire qui me transportaient en idée à la fin du monde. Alors, je criais comme un fou au milieu de l'orage : Me voici, me voici, c'est à mon tour d'être jugé.

Il y avait un endroit du chemin sinistre pour ma famille. C'était à un détour après le treizième peuplier; mon père à peine plus âgé que je ne l'étais alors, revenant chez lui par une sombre nuit, y avait été renversé sur place. Quelquefois je m'y arrêtais pour évoquer sa mémoire et chercher au clair de la lune les traces imaginaires de son sang sur les cailloux. Le plus souvent, lorsque j'en approchais, je lançais mon cheval de toute sa vitesse et je lui lâchais les rênes en l'aiguilonnant à ce détour où le chemin se creusait et

rendait ma course dangereuse. Vous dirai-je ma folie? J'espérais forcer l'âme de mon père à sortir des voiles du monde invisible. J'affrontais un danger moins grand dans la réalité que dans l'acception superstitieuse et je pensais qu'une mystérieuse sympathie devait au moins ramener autour de moi, en ce lieu, ce qui pouvait rester de mon père s'il en restait quelque chose. Hélas, j'appelais en vain les faibles émanations que l'air aurait pu conserver de cette âme aussi ardente, aussi orageuse, aussi souffrante que la mienne. Jamais l'air ne s'illumine d'un pâle reflet en cet endroit. C'est en vain que je retiens ma respiration et que, palpitant d'espoir et de terreur, j'attendais qu'il me criât : « Prends garde. » Ce mot était toujours dans mes oreilles quand je traversais l'ombre grêle du peuplier. Il me semblait que de son feuillage ou du sein de ses racines arrosées du même sang qui coulait dans mes veines allait sortir cette voix qu'on dit avoir été si semblable à la mienne. Je l'attendais, je l'appelais, mais je n'entendais jamais que le retentissement des pieds de mon cheval ou le bruit de la rivière qui faisait une petite chute non loin de là.

Trop exalté pour me contenter de ce que m'offrait la vie réelle, trop hardi ou trop éclairé pour tomber sous le charme des croyances superstitieuses, je me débattais douloureusement. J'agissais conformément aux rêves de mon cerveau,

aux élans de mon cœur. Je me retrouvais face à face avec la froide raison et mes réflexions étaient amères. Pour récompense de mon héroïsme domestique de tous les jours, je retombais sur moi-même le scalpel à la main et je fouillais mes entrailles pour y trouver le secret de ma destinée et celui de mon organisation. Quand je m'étais fait bien souffrir, je m'arrêtais succombant sous la fatigue de l'esprit et reprenant le chemin des hôpitaux et des chaumières, je cherchais mon soulagement dans la fatigue du corps.

J'étais malheureux et j'étais vertueux aussi. Mais sans doute il y avait en moi une pensée qui me rongait et dont j'aurais dû savoir m'affranchir. Était-ce de l'ambition? Non, ce ne l'était pas. Aujourd'hui que mon ambition devrait être satisfaite, je sais bien qu'il y a encore du vide dans mon âme et que j'avais aspiré à quelque chose de mieux qu'aux applaudissements du monde. Ce qui me rongait autrefois, ce qui me rongera toujours, c'est le besoin de sympathie.

Fatigué de m'agiter sans trouver d'accord possible entre les hommes et moi, désespéré de travailler sans établir de commerce entre mon âme et le ciel, j'élevais souvent le cri de ma détesse intérieure vers ce monde que je ne connaissais pas et que je croyais renfermer tant de gloires et de grandeurs. Je savais combien les hommes sont méchants, je ne savais pas

combien ils sont médiocres. J'avais vu dans les prisons et sous les guenilles de la misère pulluler au soleil la lie de l'espèce humaine. Je savais combien les seigneurs de la terre sont égoïstes, avarés et insensibles. Mais j'espérais en une autre classe d'intelligences. Je croyais au monde des arts, de la politesse et de l'éloquence. J'étais aussi naïf qu'un enfant sur ces choses-là. Les phrases du moindre cuistre m'arrachaient les larmes. Je rêvais un monde dans le moindre barbouillage de peinture et quand j'avais trouvé dans mes douleurs une apostrophe scolastique à déclamer aux murs de ma chambre, je m'exaltais dans le sentiment poétique de souffrances malheureusement trop réelles.

J'étais convaincu qu'au delà des limites de ma vie de labeur et de renoncement, il existait une vie de choix, une société affable, élégante, éclairée, où les êtres doués de quelque mérite pouvaient être accueillis et trouver à échanger leurs sentiments et leurs idées. Je ne savais pas que le génie, soit qu'il vive enfermé dans une cellule ou qu'il se répande au dehors, marche toujours solitaire, comprimé, souffrant, méconnu. Je ne savais pas que rien de beau ni de noble ne se groupe autour des sommités intellectuelles et qu'il n'existe pas de hiérarchie morale acceptée par les hommes de talent.

Tous veulent être chefs. Que ceux qui se font esclaves sont des crétins et des mendiants dont

les maîtres, tant qu'ils sont en présence les uns des autres, se saluent et s'observent et se haïssent.

Mon imagination se réfugiait pourtant dans ce monde, le pire de tous, et si l'on m'eût dit que je pourrais y avoir un jour une entrée, je me serais certainement mis, quoi qu'il pût m'en coûter, à apprendre l'orthographe. Mais je ne songeais qu'avec effroi à l'immense supériorité que le moindre rédacteur de feuilleton avait sur moi. Je prenais pour des poètes tous les gens qui faisaient des vers et j'aurais fait dix lieues pour voir passer M. de Balzac.

Ces grandeurs m'effrayaient tellement que jamais l'idée ne me vint de faire un pas vers elles. Je me bornais à dire : « Heureux ceux qui ont le droit de faire autre chose que des actes de miséricorde, heureux ceux qui ont une plume à la main pour enseigner ou consoler. Ils font plus de bien dans une heure d'inspiration que moi dans ma vie de travail. Une idée énoncée, une page d'éloquence vont faire faire un pas à l'univers; si j'ai sauvé la vie et l'honneur à une centaine d'individus je mourrai ayant fait tout ce que je pouvais faire. »

Eh bien, me disais-je, c'est toujours cela; et je continuais.

Ce temps n'est certes pas le plus brillant de ma vie. J'y ai souffert *peut-être plus qu'aucun autre*. Je ne sais pourquoi c'est celui que je me rappelle avec le plus de complaisance. J'aime à y

retrouver cette jeunesse de l'esprit et du cœur que l'injustice des hommes et du sort n'avait pas encore pu flétrir. Je me comparais dans la sincérité de mon cœur à des brutes que je voyais végéter autour de moi, et il m'arrivait dans les doutes de mon ignorance et dans le vertige de mes rêveries de les croire supérieures à moi par beaucoup d'endroits. Aujourd'hui, je sais que le monde est pavé de ces brutes et qu'on ne peut faire un pas sans en faire crier une. Je sais au juste ce qu'elles valent et je suis plus à plaindre qu'au temps où je les examinais à la loupe, les prenant pour quelque chose, et où je les reposais à terre en disant : « Peut-être sont-ce là des hommes pour moi, je ne les vois pas et c'est ma faute. » A présent, je pense que ce n'était pas la peine d'ouvrir les yeux pour les voir.

Les grands hommes, oh, ceux qu'on appelle ainsi, me semblaient donc des géants. *Pauvre infirmier*. Je voyais tant de ruines humaines que le moindre bipède marchant sur ses pieds me semblait être un individu très heureux et très sain; j'avais l'esprit tellement frappé de tout ce que je voyais d'abject et de déplorable que je serais devenu fou. Je me serais cru lépreux ou voleur moi-même si le hasard ne m'eût tiré de cette situation.

Il est vrai que j'avais malgré tout des instants d'ivresse enthousiaste; quelquefois je passais auprès d'un jardin de villageois et, de derrière

la haie vive qui le bordait, je contemplais la famille assise au soleil couchant; je voyais de beaux enfants sauter sur les genoux du vieux laboureur encore vert. La mère nourrissait un petit, le mari rentrait avec sa gerbe ou ses outils de travail sur l'épaule. Ces gens-là vivaient, mangeaient, riaient quelquefois et s'allaient coucher sous un toit que la pluie ne perçait plus. J'avais fait arranger cette maison, j'avais garanti ces enfants de la petite vérole; j'avais prolongé la vie du grand-père avec du vin vieux; j'avais sauvé son fils qui, faute d'une saignée, allait mourir sur un sillon, à la moisson dernière. J'allais plus loin et je voyais un jeune homme allumer le feu et porter au lit sa mère paralytique. J'avais sauvé celui-ci de la conscription. Un autre rentrait tout seul et se renfermait d'un air sombre dans sa cabane isolée. Celui-là n'avait assassiné personne sur le chemin et tant que je vivrais, il n'assassinerait pas! Je haïssais les remerciements de ces gens-là, mais quand j'avais fait le tour d'un village sans être observé, je m'enfonçais dans le porche sombre et désert d'une église rustique. Je voyais de loin quelques vieilles femmes agenouillées sur le seuil du cimetière réciter une prière pour les morts tout en filant leur quenouille. La lune se levait dans le ciel encore rouge derrière les arbustes des vergers et les toits moussus du village. Je pleurais alors parce que mon cœur

était plein. Était-ce de l'orgueil? Peut-être. Mais Dieu seul me voyait et c'était bien le moins que pour tant de travaux accomplis, je cherche pour récompense un instant d'attendrissement et de solitude.



24 juin 1833.

Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue
 Cette scène terrible où Noun à demi nue
 Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raimond?
 Qui donc te la dictait, cette page brûlante
 Où l'amour cherche en vain d'une main palpitante
 Le fantôme adoré de son illusion?

En as-tu dans le cœur la triste expérience?
 Ce qu'éprouve Raimond te le rappelais-tu?
 Et tous ces sentiments d'une vague souffrance,
 Ces plaisirs, ces bonheurs, si pleins d'un vide immense,
 As-tu rêvé cela, George, ou l'as-tu connu?

N'est-ce pas le Réel dans toute sa tristesse
 Que cette pauvre Noun, les yeux baignés de pleurs,
 Versant à son ami le vin de sa maîtresse,

1. Ces vers sont de la main d'Alfred de Musset, écrits directement sur le grand album, pages 93-94.

Croyant que le bonheur c'est une nuit d'ivresse,
Et que la volupté c'est le parfum des fleurs?

Et cet être divin, cette femme angélique
Que dans l'air embaumé Raimond voit voltiger,
Cette pâle Indiana, dont la forme magique
Erre sur les miroirs comme un spectre léger,
O George! n'est-ce pas la pâle fiancée
Dont l'ange du désir est l'immortel amant?
N'est-ce pas l'idéal, cette amour insensée
Qui sur tous les amours plane éternellement?

Ah! malheur à celui qui lui livre son âme!
Qui couvre de baisers sur le corps d'une femme
Le fantôme d'une autre, et qui sur la beauté
Veut boire l'idéal dans la réalité!

Malheur à l'imprudent qui, lorsque Noun l'embrasse,
Peut penser autre chose en entrant dans son lit,
Sinon que Noun est belle, et que le temps qui passe
A compté sur ses doigts les heures de la nuit!

Demain viendra le jour, demain, désabusée,
Noun, la fidèle Noun, par sa douleur brisée,
Rejoindra sous les eaux l'ombre d'Ophélie;
Elle abandonnera celui qui la méprise;
Et le cœur orgueilleux qui ne l'a pas comprise
Aimera l'autre en vain. N'est-ce pas, Lélia?

ALFRED DE MUSSET.

DE MADAME HORTENSE ALLART DE MÉRITENS
A GEORGE SAND,

Norblay, 26 juillet 1833.

A travers les idées vaines et légères qu'on se forme des personnes qu'on connaît peu, je vous ai crue telle que vous dites, mais j'ai cru aussi que vous pouviez subir des influences passagères, qu'agrandissant les qualités, les esprits qui vous plaisent, vous vous rangiez quelque temps sous un charme de femme ou d'homme. Vous ne me semblez pas avoir des idées arrêtées, mais plutôt des inspirations : ainsi, vous avez attaqué la société dans *Indiana*, et dans *Valentine* vous cédez au public. M. Planche fait sur ce dernier roman un article avec tous les préjugés de la morale ordinaire, et voilà votre hardiesse démentie. Je suis liée d'intimité avec plusieurs personnes sérieuses, et j'ai vu ce caractère chez plusieurs comme si la supériorité ne se souciait que de l'inspiration, laissant la précision au vulgaire. Bien que vos ouvrages aient de la vigueur et par moment une éloquence et une force qu'aucun des hommes du moment n'égale, je vous croyais femme par le caractère, la douleur. Les anciens avaient des écoles où puiser le courage, l'union des âmes,

l'estime des hommes; le christianisme détruit, nous laisse faire le travail seuls; les femmes fléchissent sous les ennuis profonds dont leur vie est entourée : celles qui sont ambitieuses se lassent à lire et à regarder; celles qui ont de plus nobles passions ne trouvent pas où les placer. J'avais compté sur vous pour améliorer un peu leur sort, car il dépend des femmes de le faire. Je ne fais pas plus que vous cas de la vertu qu'on leur a prescrite, mais je ferais beaucoup de cas d'une vertu praticable et sans laquelle il n'est rien de beau sur la terre. La vertu pour les hommes et pour les femmes est à peu près, je crois, la même; elle est enseignée par la nature, plus difficile et plus compliquée à mesure qu'on est plus élevé, mais seule heureuse et sûre. Ceci voudrait être développé, je ne le ferai pas, car vous diriez peut-être que je vous ennuie. Il y a une partie de votre lettre que je n'ai pas bien comprise. Je ne reviendrais là-dessus que si vous trouviez que cela en vaut la peine.

M. Béranger m'écrit qu'il attend *Léilia* avec impatience! C'est ce que fait le public et quoi que vous en disiez, je crois que le public s'y connaît bien. Recevez la tendre expression de mes sentiments les plus distingués.

M.

DE GEORGE SAND A HORTENSE ALLART
DE MÉRITENS*Juillet 1833.*

Vous m'embarrassez, madame, avec vos questions. Je tiens singulièrement à votre estime et pourtant je ne puis me décider à mentir pour la conserver. J'ai beaucoup d'égoïsme et de nonchalance et vous me forcez à vous l'avouer. Je sais ce que les influences étrangères font à mon indifférence en matière de saint-simonisme, je crois qu'elles n'y entrent pour rien. Je crois même n'avoir jamais songé à soulever une question pour ou contre la société dans *Indiana* ou dans *Valentine*. Pardonnez-moi ou anathématisez-moi, mais je suis forcée de le dire : la société est la moindre des choses que je hais ou que je méprise. L'homme livré à son instinct ne me paraît pas moins laid, ridicule et sale que l'homme dressé à marcher sur les pieds de derrière. Que puis-je à cela? Et puis, outre cette misanthropie qui va toujours croissant à mesure que je vieillis, je suis excessivement femme pour l'ignorance, l'inconséquence des idées, le défaut absolu de logique. Vous l'avez fort bien dit, je manque de précision et de suite. Ce n'est pas de la supériorité, croyez-le bien, c'est l'infirmité

d'une nature passive et boiteuse. Je n'ai rien étudié, je ne sais rien, pas même ma langue. J'ai si peu d'exactitude dans le cerveau, que je n'ai jamais pu faire la moindre règle d'arithmétique. Voyez si avec cela je puis être utile à quelqu'un et trouver quelque idée salutaire et juste. Vous êtes très au-dessus de moi sous tous les rapports et notamment pour l'activité, la raison, l'intelligence et le savoir : je n'ai que des sensations, point de volonté. Pour quoi, pour qui en aurais-je ? Au delà de deux ou trois personnes, l'univers n'existe pas pour moi. Vous voyez que je ne suis bonne à rien. Mais vous êtes bonne à tout et par votre talent et par votre caractère. Vous n'avez pas besoin de mon aide, gardez-moi seulement votre bienveillance, votre pitié pour ma nullité sociale et votre amitié pour m'en consoler. Ne poussez ainsi que les âmes grandes et fortes. La mienne ne l'est pas, mais j'admire ce qui est autrement que moi. Le fait des natures puissantes est de plaindre et de consoler ce qui est au-dessous. Faites du bien aux femmes en général par votre zèle et votre chaleur de cœur, faites-en à moi en particulier par votre douceur et votre tolérance.

Adieu, madame, reviendrez-vous bientôt ? Je suis toute à vous.

G. S.

« Francueil, mon grand-père, disait un jour à Jean-Jacques : « — Allons aux Français, voulez-vous? — Allons, répondit Rousseau, cela nous fera toujours bâiller une heure ou deux. » — C'est peut-être la seule *réplique* que Jean-Jacques ait eue dans sa vie, et encore n'est-elle pas énormément spirituelle. — C'est peut-être aussi ce soir-là, que Rousseau *vola* trois livres dix sous à Francueil.

» Ne vous semble-t-il pas qu'il y eut de la part de Jean-Jacques une immense fatuité à se confesser de cette prétendue escroquerie? Francueil n'en a gardé aucun souvenir. Il pensait même que Rousseau l'avait inventée pour proclamer les susceptibilités exquisées de sa conscience. Bon Jean-Jacques, il vous faudrait aujourd'hui faire claquer votre fouet un peu plus fort pour nous faire seulement dresser les oreilles. » (Tiré des notes de ma grand'mère ¹.)

Ma grand'mère, Aurore de Saxe, m'a souvent raconté sa première entrevue avec Rousseau. Dès lors il vivait sauvage et retiré, atteint déjà de cette misanthropie malade qui fut trop cruellement raillée par ses amis paresseux et frivoles.

Mademoiselle de Saxe, veuve du comte de Horn, fils de Louis XV, venait d'épouser M. Dupin de Francueil, *homme charmant* de cette époque, qui n'a laissé d'autre trace dans les souvenirs

1. De la main de G. Sand.

anecdoliques et littéraires du XVIII^e siècle que son intimité avec Jean-Jacques et son intrigue avec madame d'Épinay.

Depuis son mariage, madame de Francueil priaït vivement son mari de lui faire connaître Jean-Jacques. Avant qu'elle eût réalisé ce désir, *la Nouvelle Héloïse* fut publiée et madame de Francueil *la dévora tout d'une haleine* comme elle disait, oubliant, comme cette femme de la Cour dont parle Jean-Jacques, et le bal pour lequel elle s'était parée et sa voiture qui l'attendait à la porte.

L'enthousiasme produit en elle par la lecture de Julie augmenta son désir de voir l'auteur, et Francueil courut chercher le philosophe, l'*Ours sublime*, comme on l'appelait dans la coterie. L'Ours sublime arrive, l'air demi-niais, demi-bourru. Il se laissa entraîner dans le salon et s'assit dans un coin sans parler à personne, ne demandant pas où était la maîtresse de la maison, en tout, cédant de fort mauvaise grâce à la curiosité de cette femme dont il n'avait pas demandé ni l'âge, ni le caractère. De son côté, elle ne se pressait pas de finir sa toilette, ignorant que Francueil avait réussi à enlever le solitaire, ignorant qu'il était là, qu'elle n'avait qu'un pas à faire pour le voir. Francueil ajoutant une délicatesse raffinée à son obligeance ne la fit point avertir afin qu'elle eût tout le plaisir de la surprise. Enfin, la toilette est finie, la poudre blonde est

semée sur les longs cheveux déroulés, la robe de satin de Damas rayée de bleu et d'argent s'étale sur de très petits paniers. Ma grand'mère était belle comme un ange à vingt-cinq ans, car elle l'était encore à soixante-quinze ans morte, enveloppée de son linceul et coiffée de son bonnet à dentelles, blanche comme sa toilette funéraire, noble et sereine comme l'âme qui avait animé ce beau corps.

Elle entra dans le salon, elle vit un petit homme mal mis et renfrogné qui se levait lourdement, qui balbutiait des mots confus.

On lui avait tant de fois dépeint Jean-Jacques qu'elle le reconnut sur-le-champ. Elle voulut parler et fondit en larmes, Jean-Jacques, étourdi de cet accueil, voulut la remercier et fondit en larmes. Francueil voulut leur remettre l'esprit par une plaisanterie et fondit en larmes. On essaya de dîner pour couper court à tous ces sanglots. Mais madame de Francueil ne put manger. Francueil n'eut point d'esprit et Jean-Jacques s'esquiva en sortant de table sans avoir dit un mot, mécontent peut-être d'avoir reçu un démenti à sa prétention d'être le plus persécuté, le plus haï et le plus calomnié des hommes.

1834.

Pourquoi es-tu si belle, ô Venise, et pourquoi te fais-tu donc tant aimer de moi, quand je ne dois plus rien aimer sur la terre? O marbres sonores, échos de la joie, légers arceaux pleins de rires et de mélodies, ne sauriez-vous au travers de tous ces bruits, saisir et conserver quelque sanglot étouffé, quelque lugubre plainte qui me rappelât qu'il faut mourir?

Venise, folle cité, toujours blanche, belle et riieuse au milieu des fers, n'es-tu qu'un insensible amas de murailles que frappent indifféremment les pleurs du désespoir et les cris de la débauche? Sous ces dalles humides que bat le canal des prisons, la voix des agonisants est-elle éteinte pour toujours? Et n'y a-t-il pas, sous les combles de plomb du palais ducal, une voix lamentable, un chœur de spectres errants qui de temps en temps s'élève au-dessus des fanfares du Bucentaure et des huées du Carnaval? La voix des masques enrouée par l'ivresse ne se glace-t-elle pas tout à coup, parfois, en passant sous le pont des Soupirs, à l'heure où l'ombre de Faliero descend lentement l'escalier des géants et s'assied, immobile, sur la dernière marche?

Venise, Venise, ne sais-tu que rire et chanter? N'as-tu d'écho que pour la folie, et les soupirs

des malheureux meurent-ils sur tes flancs de marbre sans éveiller les fantômes de tant de douleurs, le souvenir de tant de cruelles tortures ensevelies dans ton sein mystérieux!

Oh! taisez-vous, harmonies de la nuit! Fermez-vous, brillantes croisées d'où s'échappent les accords des instruments et les bruits du ball! Frémisantes guitares¹, ne courez pas ainsi le long des sombres murs; chansons napolitaines, ne vous mêlez plus sur les flots du port aux barcarolles du rivage et aux ballades de la Tamise. Tais-toi aussi, hautbois mélancolique, qui sembles la voix d'un amant plus heureux et plus recueilli que les autres. Perds-toi là-bas sous ces pâles colonnades qu'enveloppe l'humide blancheur de la lune. Et toi aussi, suave cantique du pêcheur, éteins-toi avec la lampe qui tremble aux pieds de la Madone. Descends derrière les minarets d'albâtre, lune voluptueuse qui sembles verser la langueur et l'amour avec les flots de ta molle lumière, cache-toi dans de sombres nuées, quitte ces vapeurs d'argent où tu te voiles comme une courtisane sous sa mantille transparente. Tu es trop belle ainsi, ô Venise, et c'est mourir deux fois que de mourir sous ton ciel.

Les autres villes sont des tas de pierres séparées par des ruisseaux de fange, habitées

1. Dans le texte : guitares.

par des bruits rauques et des voix discordantes. Dans ces villes, la nuit est lugubre et les froides heures de l'aube en hiver invitent les malheureux à descendre dans la tombe. Quand le sommeil étend encore ses ailes pesantes sur les toits enfumés, quand tout est morne au dedans, une voix aiguë perdue dans le lointain, un seul son aigre et plaintif, formé de tous les bruits du travail et de la misère qui s'éveillent dans la campagne, plane autour des pâles horizons et porte l'épouvante dans le cœur de l'infortuné qui veille et qui doute.

Pour toi, Venise, la seule ville qui ne soit pas créée par la main, mais par l'esprit de l'homme, toi qui sembles faite pour servir de demeure transitoire aux âmes des justes, et de degrés pour elles entre la terre et le ciel, murs qu'habitent les fées et qu'anime encore un souffle magique, colonnades aériennes qui tremblez dans la brume, aiguilles légères qui vous confondez avec les mâts flottants des navires, arcades qui semblent contenir mille voix pour répondre à chaque voix qui passe, myriades d'anges et de saints qui semblez bondir sur les coupes et agiter vos ailes de marbre et de bronze quand la brise passe sur vos fronts humides, Venise qui ne gis pas comme un tombeau sur un sol morne et affaissé, mais qui sembles flotter comme une troupe de cygnes sur les ondes, cité vivante, parois mélodieuses qui écoutez et répondez,

dalles palpitantes sous le pied rapide des amants, balcons retentissants de baisers, perspectives féeriques, ombres mouvantes, reflets trompeurs, ondes sillonnées de feux, nuits sans sommeil, hivers sans frimas, fêtes sans fatigues et sans lendemain, profondeur sans solitude, sans ténèbres et sans silence, être immense, animé, sensible, Venise qui fus aimée et pleurée comme une femme, beauté qui embrasa des cerveaux et qui eut des amants, laisse-moi, ne me dis rien, ne m'appelle pas avec tes mille voix, ne m'enivre pas de tes mille séductions, fais-toi muette et sourde pour moi, ou bien ouvre ton passé aux mille cadavres qu'y a enfouis ta tyrannie et fais passer sous mes croisées une sanglante procession de fantômes, une terrible psalmodie de sanglots afin que la mort me semble juste et acceptable, à moi qui suis jeune, qui aurais pu être heureux, qui méritais d'être aimé; à moi qui suis seul, sans ami, sans espoir, sans amour, à moi qui suis à Venise et qui vais mourir.

(1834.)

COMPLAINTE

HISTORIQUE ET VÉRITABLE
SUR LE FAMEUX DUEL QUI A EU LIEU ENTRE PLUSIEURS
HOMMES DE PLUME
TRÈS INCONNUS DANS PARIS A L'OCCASION D'UN LIVRE DONT
IL A ÉTÉ BEAUCOUP PARLÉ
DE DIFFÉRENTES MANIÈRES AINSI QU'IL EST RELATÉ
DANS LA PRÉSENTE COMPLAINTÉ

Air de la Complainte du maréchal de Saxe.

I

Monsieur Capot de Feuillide
Ayant insulté *Lélie*,
Monsieur Planche, ce jour-là,
S'éveilla fort intrépide,
Et fit preuve de valeur
Entre midi et une heure.

II

Il écrivit une lettre
Dans un français très correct,
Se plaignant que sans respect
On osa le méconnaître;
Et plein d'indignation,
Il passa son pantalon.

III

Buloz, dedans sa chambrette,
Sommeillait, innocemment;
Il s'éveille incontinent
Et bâilla d'un air fort bête;
Lorsque Planche entra soudain,
Un vieux journal à la main.

IV

Il avait trouvé en route,
Monsieur Regnault tout crotté;
Après l'avoir consulté,
Comme il n'y comprenait goutte,
Il l'avait pris sous le bras
Pour se sortir d'embaras.

V

Ayant écouté l'affaire,
Buloz dit : « En vérité,

Ne soyez pas irrité,
Si je ne vous comprends guère,
C'est que j'ai l'esprit très lourd
Et que je suis un peu sourd. »

VI

Alors Planche, tout en nage,
Leur dit : « C'est pourtant très clair :
A l'Europe littéraire,
On doute de mon courage ;
Afin de le leur prouver,
Je suis venu vous trouver. »

VII

Ils allèrent chez Lepage,
Pour chercher des pistolets,
Mais on leur dit qu'il fallait
Mettre cent écus en gage ;
Alors Buloz, prudemment,
Dit : « Nous n'avons pas d'argent. »

VIII

Ils prirent les Dames blanches,
Pour s'en aller à Meudon,
Acheter des mirlitons,
Afin que Gustave Planche,
Pût faire baisser le ton
A messieurs du feuilleton.

IX

L'ennemi se fit attendre
Jusqu'à quatre heures un quart :
Ce qui fut canulant, car
Buloz brûlait de se rendre
Chez madame Dudevant
Qu'il aimait passionnément.

X

Enfin, dans un beau carrosse,
Par deux beaux chevaux tiré,
Feuillide parut, paré
Comme pour un jour de noce;
De plus Lautour de Mézerai,
Et deux petits pistolets.

XI

Alors les témoins tous quatre,
Devant donner le signal,
Retardent l'instant fatal,
Où l'on allait voir combattre
Ces deux grands littérateurs,
Qui faisaient frémir d'horreur.

XII

Regnault regardait ses bottes,
Sans pouvoir trouver un mot,

Feuillide dit : « A propos,
Je vais ôter ma culotte,
Afin d'être plus dispos
Et de n'être pas capot. »

XIII

Buloz, s'asseyant par terre,
Saisi d'un effroi mortel,
S'écria : « Au nom du ciel,
Mes amis, qu'allez-vous faire?
Que deviendra mon journal?
Je m'en vais me trouver mal!

XIV

— Messieurs, écoutez de grâce,
Dit Regnault aux assistants;
Je ne suis pas éloquent,
Mais mettez-vous à ma place,
Je crois que certainement
Nous sommes tous bons enfants!

XV

« Monsieur Planche a du courage,
Et monsieur Feuillide aussi.
Pour nous, nous sommes ici
Pour empêcher le carnage;
Votre journal est charmant,
Le nôtre pareillement!

XVI

» Vous avez raison entière,
Et nous, nous n'avons pas tort.
Vous ne craignez pas la mort,
Et nous ne la craignons guère.
Je crois sans vous offenser
Qu'il est temps de s'embrasser.

XVII

— Messieurs, c'est épouvantable!
Leur dit Buloz tout suant;
George Sand assurément,
Est une femme agréable
Et pleine d'honnêteté,
Car elle m'a résisté! »

XVIII

— Messieurs, ce n'est pas pour elle,
Dit Planche, que je me bats.
J'ai ma raison pour cela;
Je ne sais pas trop laquelle;
Si je me bats c'est pour moi,
Je ne sais pas trop pourquoi. »

XIX

Buloz qui chargeait les armes,
Avec du plomb à lapin,

Le prit alors sur son sein,
Et le baigna de ses larmes,
En lui disant : « Mon enfant,
Vous êtes trop véhément. »

XX

Feuillide le gigantesque,
Lui dit : « Monsieur, s'il vous plaît,
Donnez-moi mon pistolet,
Tous ces discours-là me vesquent,
Je ne viens pas de si loin
Pour voir pleurer les témoins. »

XXI

Les combattants en présence,
Firent feu des quatre pieds.
Planche tira le premier,
A cent toises de distance ;
Feuillide comme un éclair,
Riposta cent pieds en l'air.

XXII

« Cessez cette boucherie,
Crièrent les assistants,
C'est assez répandre un sang
Précieux à la patrie !
Planche a lavé son affront
Par sa détonation. »

XXIII

Dedans les bras de Feuillide,
 Planche s'élance à l'instant,
 Et lui dit en sanglotant :
 « Nous sommes deux intrépides,
 Je suis satisfait vraiment,
 Vous aussi probablement. »

XXIV

Alors ils se séparèrent,
 Et depuis ce jour fameux,
 Ils vécurent très heureux,
 Et c'est de cette manière,
 Qu'on a enfin reconnu
 De George Sand la vertu.

Cette complainte m'a été adressée sous enveloppe par la poste : écriture inconnue. Elle m'a paru digne de figurer dans ce recueil d'autant plus que tout me porte à croire qu'elle est de MM. Devigny et Brizeux¹.

Cette méchanceté est restée ignorée. C'est ce qui doit la faire pardonner².

(1847.)

1. Annotation de George Sand.

2. Autre annotation de George Sand, celle-ci à l'encre bleue et postérieure à la première. Elle porte en tête de la complainte : Alfred de Musset.

AU REINSBACH 7 AOUT 1834

Mon âme est devenue aussi pure que ton onde, ô cascade de cristal qui descends de la montagne verte. Ton chant perpétuel est une hymne uniforme et tranquille qui monte vers Dieu le jour et la nuit. Mon âme élève vers lui, désormais, une bénédiction sans transport que n'interrompent plus les cris de la souffrance et les blasphèmes du désespoir. Tu tombes ici et tu t'arrêtes parmi ces fleurs, ô torrent fatigué. Je me suis reposé et le jour où j'ai senti que j'en avais fini avec les orages de la vie parmi les graviers du ravin et les flancs poudreux de la montagne, sur l'échine hérissée des rocs et dans les entrailles métalliques des cavernes, tu as amassé bien de la fange et bien des débris, mais tu as passé et tu as laissé tes souillures sur les rives, car ton onde est pure comme le cristal et mon âme est pure à présent comme toi.

Genève. — Ce sont les bons et non les méchants qu'il faut craindre. La colère du juste est terrible, c'est la main de Dieu qui écrase; la haine du pervers n'est que fastidieuse, c'est le blasphème inutile et sale du démon; le juste est vaillant et implacable, l'injuste est lâche et tortueux. Celui-ci travaille dix ans à commettre une iniquité qui avorte. Celui-là fait briller la vérité comme un

éclair et après dix ans de silence et de calme tue d'un mot et d'un regard l'infâme qui a lassé sa patience.



Le 1^{er} octobre 1835. Commencement définitif d'une dépense modérée.

Établissement solide et constitutionnel de l'ordre public et particulier dans mes finances pour les mois d'octobre et de novembre.

DOIT	AVOIR
—	
6 000	

Jean s'en alla comme il était venu.

Georgius Sandicus inv. sc. del.¹.

8 AVRIL 1835. NOHANT

Brise printanière que racontes-tu aux jasmins de ma croisée? Que se passe-t-il au pays d'où tu viens? Qu'as-tu appris dans les forêts, dans les vallées que tu traversais tout à l'heure? As-tu entr'ouvert beaucoup de fleurs? As-tu séché beaucoup de larmes? Éveille si tu veux l'hirondelle qui dort au coin de ma fenêtre, elle a des ailes et, comme toi, elle peut en un instant aller

1. Page volante dans le grand album.

voir au delà des bleus horizons comment l'herbe pousse et comment ses sœurs se répondront. Mais ne viens pas ainsi briser mon front et murmurer à mon oreille les paroles de je ne sais quel vague désir, car moi je suis captive et ne puis m'élancer avec toi dans les champs de l'immensité. Jeune hirondelle, tu gazouilles au fond de ton nid, tu réponds à la brise qui t'appelle et t'invite. Que vas-tu faire? Tes ailes sont à peine poussées. Eh quoi, tu te hasardes déjà? Tu te laisses séduire? Te voilà partie dès le matin, douce hôtesse qui semblais devoir partager encore aujourd'hui ma retraite. Va donc, pauvrete! Le ciel est si beau, l'air si suave! Les oiseaux et les fleurs s'éveillent, comment ne serais-tu pas pressée de voir, de posséder et de vivre!

Te voilà balancée sur tes ailes débiles, imprudente! Te soutiendront-elles? Oh! oui, la brise te portera, la Providence l'a faite pour toi, comme elle a fait pour toi les insectes du marais et la glaise des rivages. Tu ne lui demandes que ce qu'elle te doit, aussi ne manque-t-elle jamais. Nature, belle Nature heureuse et féconde, si l'homme n'existait pas, ô Providence, mère universelle, suis-je donc le seul être que vous vouliez laisser périr? Qu'ai-je fait pour languir et pour ne pas trouver le remède auprès de la blessure selon tes lois immuables? Si mon cœur s'affecte profondément pour une cause légère, pourquoi ne

trouverai-je pas la force de me consoler dans ce même cœur qui a la force de tant souffrir! Il en doit être ainsi, mon Dieu : certainement si j'écoutais bien ta voix qui parle à toute la nature une langue universelle, si je ne fermais pas stupidement l'oreille à cette grande parole de vie qui m'est criée par toute la création, mon âme s'élancerait dans l'espoir et dans l'avenir comme l'hirondelle dans l'espace et dans la brise. Parle-moi donc, ô Providence! Je t'écoute à genoux, parle-moi par tous tes organes, par tous tes signes, par toutes tes productions.

Brise, dis-moi ce que tu as dit à l'hirondelle et qui lui a donné tant de confiance qu'elle a quitté son nid sans connaître encore l'usage de ses ailes. Hirondelle, appelle-moi du haut des airs! Murmures des bois et des eaux, racontez-moi les secrets d'amour et de vie que vous cachez dans votre sein! O Nature! O ma mère, ô ma sœur, aide-moi à vivre!

LETTRE AU RÉDACTEUR DU « JOURNAL
DE L'INDRE »

9 septembre 1835.

Monsieur,

Un oracle dont la signature ne trahit pas l'incognito attaque brutalement dans le feuilleton

de votre journal la moralité de mes livres. J'abandonne à la critique tous mes défauts et toutes les obscurités de mon raisonnement. Mais, dans cette province qui est ma patrie d'adoption, je défends à tout adulateur des abus de la société de me choisir pour holocauste lorsqu'il lui plaît d'offrir un hommage aux puissances qu'il veut se rendre favorables, soit pour se faire un nom à défaut de talent, soit pour obtenir des protections dans ce monde qui se paye souvent de déclamations à défaut de preuves.

Un de nos plus beaux talents écrivait il y a quelques semaines : *Il est décourageant d'écrire pour des gens qui ne savent pas lire.* Je sais quelque chose de plus fâcheux, c'est d'écrire pour les gens qui ne *veulent* pas lire. La profession de tout journaliste aux gages de l'état social, l'investit du droit de connaître la pensée d'un auteur rien qu'en regardant la couleur de la couverture du livre. Le public le sait aussi, c'est au public que j'en appelle pour repousser les interprétations malpropres du chaste critique qui prétend avoir saisi le *résultat* et le *but définitif* de tous mes ouvrages : je déclare ici que ce juge éclairé d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Lélia* et de *Jacques* n'a ni compris, ni lu aucun de ces livres.

Si la franchise de ce démenti le blesse, mon sexe ne me permettant pas de lui donner ou de lui demander réparation, j'institue mon défenseur

tout mien compatriote, homme de cœur et de conscience qui se trouvera devant lui.

J'ai l'honneur d'être, etc...

GEORGE SAND.

POUR LE BOLÉRO DE FAVALE

Nos compagnons s'en vont dans la clairière
Danser gaiement sur la mousse des bois.
Unis, Diégo, ta voix qui nous est chère
Aux sons du luth qui frémit sous mes doigts.

Seuls au milieu de la joyeuse bande,
Nous échangeons un regard douloureux,
Pressons encor la folle sarabande,
Pauvre Diégo, nos amis sont heureux.

Rire et danser ne nous fait pas envie,
Pleurons ensemble et nos pleurs seront doux,
Chantons pour eux et que pour eux la vie,
Mon cher Diégo, soit meilleure qu'à nous.

Mauvais vers, mais bons sentiments, soyez préservés du feu¹.

(1837.)

1. Annotation de George Sand.

ALFRED DE MUSSET¹

I

Heureux l'homme au cœur pur qui peut, lorsqu'il se couche,
S'endormir sans Janin, sans Pyat et sans Gozlan,
Qui contemple du port les phrases de Latouche
Et les bons mots de Roqueplan!
Qui lit Charles Nodier sans comprendre une ligne,
Qui respecte Ballanche et qui ne l'ouvre pas,
Et qui ne pêche pas une idée à la ligne
Dans ce fleuve d'oubli qu'on nomme *Les Débats*!
Qui ne se doute point du nom de Lacordaire!
Qui laisserait plutôt guillotiner Ampère
Que d'aller voir Bocage exalté par Dumas
Nasiller l'adultère en se tordant les bras!
Qui ne sait pas les goûts de monsieur de Custine!
Qui laisse George Sand au fond de sa cuisine
Ascétiser son siècle une broche à la main!
Qui ne s'étonne pas lorsque Gustave Planche
Pour aller chez Gérard met sa chemise blanche
Et qui voit sans pâlir Becquet cuver son vin!

1. Ces vers sont transcrits sur l'album de la main de George Sand, et le nom inscrit (encre bleue) en tête de la pièce de vers est postérieur aux deux autres inscriptions finales qui sont de même écriture que la pièce de vers (1834-1835).

II

Heureux l'homme innocent qui ripaille et qui fume
 Lorsque Victor Hugo fait sonner dans la brume
 Les quatre pieds fourbus du cheval éreinté
 Qui le porte en famille à l'immortalité.
 Heureux celui qui dort quand Prosper Mérimée,
 Un genou dans ses mains, absorbant sa fumée,
 Mord d'un air byronien son cigare en papier,
 Et, du fond caverneux de son col de chemise,
 Décoche en souriant l'anecdote concise,
 Dont le trait satanique égaye le foyer!

III

Heureux qui, dans le vague, où Sénancour barbote
 S'inquiète aussi peu du sens de ses écrits,
 Que de ce qu'il pensait en ôtant sa culotte,
 Sur l'herbe courte du Titlis!
 Heureux qui n'a pas vu le pensif Sainte-Beuve,
 Pour son cœur dévoyé cherchant une âme sœur,
 Durant les soirs d'été, répandre comme un fleuve,
 Ses mystiques sermons et sa molle sueur!
 Heureux qui n'a pas vu Balzac le drolatique,
 Lire en bavant partout *la Femme de trente ans*,
 Et tout ébouriffé de sa verve lubrique,
 De romans inconnus foirant une fabrique,
 Cracher au trait final ses trois dernières dents!

IV

Heureux qui n'a pas vu, le soir, dans la coulisse,
 Errer sur les débris d'un proverbe tombé,
 Le pâle Devigny, vieux cygne en pain d'épice,
 Promenant son œil sombre et ses bons mots d'abbé,
 Heureux l'homme robuste, à la narine austère,
 Qui peut avec Buloz causer une heure entière,
 Sans faire un haut-le-cœur et se boucher le nez!
 Celui-là peut sur lui voir tomber le tonnerre,
 Et descendre sans peur dans les commodités!

Cette revue romantique est attribuée généralement à M. de Chateaubriand¹.

Cela fut fait en riant, sans malice ni aversion contre personne, et cela resta ignoré².

JULES JANIN A GEORGE SAND³

18 février 1837.

*Madame George Sand à la Châtre (Indre).
 Poste restante, Jules Janin.*

Vous savez bien que vos moindres désirs sont des ordres pour moi. Vous ne les eussiez pas écrits

1. Même écriture, même date que la transcription sur le cahier.

2. Inscription postérieure.

3. La lettre est autographe et intercalée dans l'album.

que je me serais souvenu de votre bonne volonté pour *Calamatta*. Ce pur chef-d'œuvre ne serait pas un chef-d'œuvre pour tout le monde qu'il serait encore un chef-d'œuvre pour moi. Mais faites mieux; puisque vous portez à l'homme et à son œuvre un si vif intérêt, vous avez, Dieu merci, une plume toute-puissante, écrivez vous-même le bel éloge que vous demandez et comme vous le ferez, l'éloge sera imprimé dans le *Journal des Débats* qui vous aime comme un noble enfant égaré. Personne mieux que vous ne comprend cette grande pureté de l'art de Raphaël dont M. Ingres est le copiste original, si je puis parler ainsi. Pourquoi donc emprunter une plume étrangère? Pourquoi faire célébrer votre idéal par un profane? Vous avez la plume à la main!

Vous rappelez-vous le jour où vous étiez chez moi, dans un découragement encore plus grand qu'à l'ordinaire? Je vous donnai ce jour-là un bon conseil dont vous n'avez pas profité. Je vous disais que votre grand esprit, pour arriver à tout son développement, avait besoin d'une chose qui lui a manqué : l'autorité.

Tant qu'une règle quelconque ne vous sera pas imposée, vous ne saurez jamais toute votre valeur, le monde l'ignorera toujours et peut-être mourrez-vous sans avoir su tout entier cet immense secret de talent et de gloire qui fermente dans votre sein. Et en même temps, je vous pro-

posai pour guide et pour modérateur suprême l'esprit le plus noble, le plus intelligent et le plus indulgent de ce temps-ci, M. Bertin l'Ainé : il est l'homme le plus excellent que je connaisse. Il a été le premier conseil de M. de Chateaubriand. *Les Martyrs*, *Atala*, *René*, ont été corrigés de sa main. Il a gardé pour lui toutes les bonnes traditions du XVIII^e siècle, vous ne pouviez désirer un maître meilleur, vous qui avez tant besoin d'un maître.

Mais non, vous avez une ...¹ inquiétude, de liberté qui ne vous permet pas d'écouter longtemps des conseils prudents et désintéressés. Votre bonheur, c'est d'aller toujours au hasard, sans but et sans plan, avec la première révolte venue qui se rencontre en votre chemin pour vous prendre en croupe et se précipiter avec vous dans le même fossé. Vous voulez être votre maître absolu, pauvre grand esprit que vous êtes, et vous ne croyez pas que pour éviter un noble joug vous vous mettez souvent à obéir à des volontés indignes d'approcher de la vôtre.

Où ne seriez-vous pas aujourd'hui si vous aviez eu sans cesse à vos côtés une intelligence éclairée et bienveillante et désintéressée pour vous guider, pour vous encourager, pour vous applaudir, un guide sûr et dévoué mais inflexible.

Tout au rebours, pendant que vous vous révol-

1. Mot illisible.

tiez contre une obéissance salutaire, vous courbiez la tête sous le joug d'un homme qui vous exploitait comme fait un manant d'une terre en friche. Cet éditeur que vous avez là et dont vous avez raison de vous plaindre, il a abusé de vous de toutes les manières. Il vous a mêlé, vous si bon et si inoffensif, à toutes ses haines, à toutes ses maladresses, à toutes ses inepties. Cet homme a fait de vous un journal, un livre, une reliure, tout ce qu'il a pu en faire. Il vous a compromis autant qu'il a pu dans toutes ses vilénies politiques et littéraires.

Vous dites que vos livres vont bien lentement, je le crois bien pardieu, sous un pareil exploitateur. Ne voyez-vous pas que cela est la justice littéraire, de toutes les justices la plus injuste, que vous-même et vos œuvres vous êtes enveloppés sans pitié, dans l'anathème universel dont ce marchand de livres est l'objet. Cet homme, en effet, a l'habitude de maltraiter dans sa Revue tous les livres dont il n'est pas le bon marchand. Il faudrait aux écrivains ainsi attaqués plus que de la vertu, il leur faudrait un talent supérieur au vôtre pour ne pas se ressentir de cette injure quand cet homme, redevenu marchand de livres, met en vente sa marchandise; ce qu'on ne ferait pas contre vous, on le ferait volontiers contre lui. Si *Indiana* n'était pas *Indiana*, si *Valentine* n'était pas *Valentine* : alors tout ce qu'on peut

faire pour la marchandise de ce drôle quand cette marchandise est signée George Sand, c'est de garder le silence. Et voilà justement pourquoi l'annonce d'une édition de vos œuvres qui est un véritable événement littéraire a eu si peu de retentissement dans le monde; moi-même qui vous ai en si grande passion, moi qui vous regarde comme un maître, j'aurais déjà parlé de l'œuvre de *George Sand* si je n'avais pas eu peur de rendre service à votre marchand. C'est malheureux à dire, mais voilà le fait.

D'où je conclus que cette fois vous avez raison et qu'il faut vous séparer de cet homme et que c'est une honte de lui appartenir et une misère.

J'ai été si touché des deux ou trois mots que vous dites que si j'avais eu mille francs je vous les aurais envoyés sur l'heure. Il ne faut pas que vous ayez besoin d'argent au milieu de tant de richesses. Il ne faut pas que d'autres inquiétudes soient ajoutées à toutes vos agitations. Puisque cet homme qui vous tient si bien consent à vous lâcher, nous allons nous occuper de vous arracher d'entre ses mains. J'ai des libraires qui feront peut-être votre affaire. J'en ai déjà parlé à Maurice Schlesinger qui est un homme habile et qui est maître en fait de succès. Il a l'air fort disposé à devenir votre éditeur et en ce cas, je me chargerais bien volontiers de corriger vos épreuves et vous pourrez être en repos. Ainsi donc, écrivez-

nous : 1^o vos livres parus, inédits — ce que vous devez à l'homme — ce qu'il vous donnera en retour et l'argent qu'il vous faut. Ayez en moi toute confiance. Je ferai mieux que pour moi.

Pour en revenir au premier point de mon discours, je vous annoncerai que le *Journal des Débats* double son format. Vous auriez là une belle position si vous vouliez. Des *nouvelles* de *George Sand* où ses opinions ne seraient pas compromises mais où son talent serait dans tout son jour et dans son plus bel éclat seraient, je pense, acceptées avec empressement. Jugez de votre succès en pensant au succès que vous avez eu avec la petite publicité des *Deux Mondes* ! Que je voudrais vous voir des nôtres, conseillée par Bertin, adoptée de cet admirable public du *Journal des Débats* ! Vous avez beau vous débattre : votre avenir est là ; il n'y a que là que vous trouverez une position digne de vous, et avec cette position, le calme, la paix, le repos, tout ce qui vous manque. Que votre génie vous conseille !

J'ai lu avec bien de la peine votre premier article avec M. de la Mennais. M. de la Mennais est un noble esprit, mais un esprit malade ; il a toutes sortes d'attitudes qui le feront vivre et le soutiendront, mais qui ont été funestes à ses voisins. Que de jeunes et virils talents se sont écartés en chemin, rien qu'à vouloir le suivre ! Où vous mènera-t-il ? A quel résultat ou plutôt

à quel abîme? Pourquoi vouloir vous attacher à une publication dont il aura tout l'honneur et qui s'arrêtera infailliblement le jour où il s'arrêtera? Pourquoi vous laisser livrer à cette remorque indomptée? Vous voyez comme je vous aime; je deviens grave pour vous, et voilà que je m'amuse à vous prêcher! C'est que votre lettre est si bonne, si amicale et ressemble si peu à votre exaltation habituelle quand vous écrivez à vos amis qu'il n'y avait pas d'autre réponse à vous faire, que celle que je vous fais là!

Adieu, je me suis mis en quête d'un petit chien, le père et la mère sont fort beaux, ils m'ont promis de se mettre à l'œuvre au premier jour. Anaïs va bien, les enfants aussi. Mille tendresses de nous deux.

J. JANIN¹.

LETTRE A JULES JANIN

Vous êtes bien aimable de m'avoir répondu si vite et si consciencieusement, mon cher camarade. Je vous remercie de votre excellente disposition pour *Calamatta*. Mais j'avais envoyé mon mauvais feuilleton au *Monde* lorsque j'ai

1. Des difficultés ayant surgi entre George Sand et la *Revue des Deux Mondes*, Jules Janin avait proposé à la romancière d'entrer aux *Débats*.

reçu votre lettre et je ne puis ni le reprendre, ni en recommencer un, car je suis stupide à ce genre de travail.

Ensuite je suis totalement incapable de travailler dans les *Débats*. Je ne vous parle pas des opinions qui sont des choses sacrées même chez une femme, mais seulement à envisager la question littéraire, songez que je n'ai pas l'ombre d'esprit, que je suis lourde, prolix, déclamatoire et que je n'ai aucune des conditions du journalisme; ce que je fais maintenant au *Monde*, n'irait point aux *Débats* et, quant aux idées, n'y serait peut-être point admis. Comment voulez-vous, mon ami, qu'on arrive dans un journal où vous écrivez et qu'on se risque sur un terrain où vous réglez incontestablement! Je n'irai jamais me poser en rival de qui que ce soit. J'ai trop d'indolence pour cela et me poser en concurrent d'un souverain me convient encore moins. Je ne me sens pas de force à lutter contre une gloire établie, qui sait si cette gloire que je salue avec tant de plaisir et d'affection ne me deviendrait pas amère du moment qu'elle m'écraserait. Ma foi non, je suis bien plus heureuse comme cela. Laissez-moi mon petit coin. D'ailleurs je vous déclare sur l'honneur que je n'ai pas le moindre souci d'ambition, soit d'argent, soit de réputation. J'ai produit tout ce que je pouvais produire et je n'aspire plus qu'à me reposer

et à suspendre ma plume à côté de ma pipe. Je ne travaille pas dans le *Monde*. Je ne suis l'associée de personne, associée de l'abbé de Lamennais est un titre et un honneur qui ne peuvent m'aller. Je suis son dévoué serviteur, il est si bon et je l'aime tant que je lui donnerais autant d'onces de mon sang et de mon encre qu'il m'en demandera, mais il ne m'en demandera guère car il n'a pas besoin de moi, Dieu merci. Je n'ai pas l'outrecuidance de croire que je le sers autrement que pour donner par mon babil frivole quelques abonnés de plus à son journal, lequel journal durera ce qu'il voudra et me payera ce qu'il pourra. Je ne m'en soucie pas beaucoup. L'abbé de Lamennais sera toujours l'abbé de Lamennais et il n'y a ni conseil, ni direction, ni association possible pour faire de George autre chose qu'un très pauvre garçon. Je ne doute ni de la bonté de M. Bertin ni de sa sagesse, mais il n'y a pas de raison pour que j'aie sans aucun droit réclamer son vif intérêt. Mon genre de travail ne lui conviendrait pas et j'ai la tête un peu dure, à présent que j'ai les cheveux blancs, pour acquérir la grâce, la concision et tout ce qu'il faudrait pour plaire à son public. Croyez-moi, restons chacun chez nous. *C'est l'ambition qui perd les hommes. Ne forçons point notre talent. Il ne faut faire en grand public que ce qu'on fait fort bien, etc.*, voyez Sancho Pança et ses trente mille proverbes.

Tout mon désir est donc pour le moment *fiché* en une seule chose, c'est de vendre mon travail passé afin de n'avoir plus de travail futur à affronter. Vous n'imaginez pas, mon ami, quel dégoût m'inspire à présent la littérature (la mienne s'entend). J'aime la campagne de passion. J'ai comme vous tous les goûts du ménage, de l'intérieur, des chiens, des chats, des enfants par-dessus tout. Je ne suis plus jeune, j'ai besoin de dormir la nuit et de flâner tout le jour. Aidez-moi à me tirer des pattes de Buloz et je vous bénirai tous les jours de ma vie et je vous ferai des manuscrits pour allumer votre pipe, etc. Je vous élèverai des lévriers et des chats angoras, et si vous voulez me donner votre petite fille en sevrage, je vous la rendrai belle et bien portante et méchante comme le diable, car je la gâterai insupportablement. Vous devez bien comprendre tout cela, mon Dieu, vous qui êtes si simple, si bon, si peu grand homme dans vos manières, si peu bel esprit, si différent de tous les autres de la critique. Vous avez subi votre succès plus que vous ne l'avez cherché. Il a été grand, mais il n'eût été que médiocre, vous vous en seriez contenté avec cette aimable insouciance dont je fais tant de cas. Savez-vous ce que je prise au-dessus de tout le génie de l'univers. C'est la bonté et la simplicité. Mon ambition désormais c'est de devenir bon enfant. J'ai vu que cela n'était pas facile, car cela est bien rare.

Pour vous débarrasser de mon bavardage je passe à l'article affaires puisque vous consentez à vous charger des miennes, etc. Merci de vos bons conseils et de l'intérêt que vous me témoignez si chaleureusement. Je voudrais avoir assez de valeur pour mériter votre zèle, mais je suis certain d'avoir assez de cœur pour reconnaître votre amitié.

Bien à vous.

A L'ABBÉ DE LAMENNAIS

28 février 1837.

Monsieur et excellent ami,

Vous m'avez entraînée sans le savoir sur un terrain difficile à tenir.

En commençant la *Lettre à Marcie* je me promettais de me renfermer dans un cadre moins sérieux que celui où je me trouve aujourd'hui; malgré moi, poussée par l'invincible vouloir de ma pauvre réflexion. J'en suis effrayée car dans le peu d'heures que j'ai eu le bonheur de passer à vous écouter avec le respect et la vénération dont mon cœur est rempli pour vous, je n'ai jamais songé à vous demander le résultat de votre examen sur les questions avec lesquelles je me trouve aux prises aujourd'hui. Je ne sais

même pas si le sort actuel des femmes vous a occupé au milieu de tant de préoccupations religieuses et politiques dont votre vie intellectuelle a été remplie. Ce qu'il y a de plus curieux en ceci, c'est que moi-même qui ai écrit durant toute une vie littéraire sur ce sujet, sais à peine à quoi m'en tenir et ne m'étant jamais résumée, n'ayant jamais rien conclu que de très vague, il m'arrive aujourd'hui de conclure d'inspiration sans trop savoir d'où cela me vient, sans savoir le moins du monde si je me trompe ou non, sans pouvoir m'empêcher de conclure comme je fais et trouvant en moi je ne sais quelle certitude qui est peut-être une voix de la vérité et peut-être une voix impertinente de l'orgueil.

Pourtant me voilà lancée et j'éprouve le désir d'étendre ce cadre de *Lettres à Marcie* tant que je pourrai y faire entrer de questions relatives aux femmes. Je voudrais parler de tous les devoirs du mariage, de la maternité, etc., mais en plusieurs endroits je crains d'être emportée par ma pétulance naturelle plus loin que vous ne me permettez d'aller; si je pouvais vous consulter d'avance, mais ai-je le temps de vous demander à chaque page de me tracer le chemin? et avez-vous le temps de suffire à mon ignorance? Non, le journal s'imprime, je suis accablée de mille autres soins et quand j'ai une heure le soir pour penser à Marcie, il faut produire et non chercher.

Après tout, je ne suis peut-être pas capable de réfléchir davantage quoique le soir et toutes les fois (je devrais plutôt dire le peu de fois) qu'une bonne idée m'est venue, elle m'est tombée des nues au moment où je m'y attendais le moins. Que faire donc? Me livrerai-je à mon impulsion? Ou bien vous prierai-je de jeter les yeux sur les mauvaises pages que j'envoie au journal? Ce dernier moyen a bien des inconvénients, jamais une œuvre corrigée n'a d'unité. Elle perd son ensemble, sa logique générale. Souvent en réparant un coin de mur on fait tomber toute une maison qui serait sur pied si on n'y avait pas touché.

Je crois que pour obvier à tous ces inconvénients il faut convenir de deux choses : c'est que je vous confesserai ici les principales hardiesses qui me passent par l'esprit et puis que vous m'autoriserez à écrire dans ma liberté sans trop vous soucier que je fasse quelques sottises de détail. Je ne sais pas bien jusqu'à quel point les gens du monde vous en rendraient responsable et je crois d'ailleurs que vous vous souciez fort peu des gens du monde, mais j'ai pour vous tant d'affection profonde, je me sens recommandée par une telle confiance que lors même que je serais certaine à part moi de n'avoir pas tort, je crois que je me soumettrais encore pour mériter de vous une poignée de main.

Pour vous dire en un mot toutes mes hardiesses,

elles tiendraient à réclamer le divorce dans le mariage. J'ai beau chercher le remède aux injustices sanglantes, aux misères sans fin, aux passions souvent basses, remède qui trouble l'union des sexes, je n'y vois que la liberté de rompre et de reformer l'union conjugale. Je ne serais pas d'avis qu'on pût le faire à la légère et sans des raisons moindres que celles dont on appuie la séparation légale aujourd'hui en vigueur, mais (bien que, pour ma part, j'aimerais mieux passer le reste de ma vie dans un cachot que de me remarier), je sais ailleurs des affections si durables, si impérieuses que je ne vois rien dans l'ancienne loi civile qui puisse y mettre un frein solide, sans compter que ces affections deviennent plus fortes et plus dignes d'intérêt à mesure que l'intelligence humaine s'élève et s'épure, il est certain que, dans le passé, elle n'eût pu être enchaînée et l'ordre social en a été troublé. Ce désordre n'a rien prouvé contre la loi, tant qu'il a été provoqué par le vice et la corruption. Mais des âmes fortes, des grands caractères d'un cœur plein de foi et de bonté ont été dominés par des passions qui semblaient descendre du ciel même. Que répondre à cela? Et comment écrire sur les femmes, sans débattre une question qu'elles posent en première ligne et qui occupe dans leur vie la première place?

Croyez-moi, je le sais mieux que vous, et qu'une

seule fois le disciple ose dire : Maître, il y a par là des sentiers où vous n'avez point passé, des abîmes où votre œil n'a pas plongé. Vous avez vécu avec les anges, moi avec les hommes et les femmes. Je sais combien on souffre, combien on pêche, combien on a besoin d'une règle qui rende la vertu possible, et fiez-vous à moi, personne ne chercherait avec plus de désir de la trouver, avec plus de respect pour la vertu, avec moins de personnalité, car je ne chercherai jamais à pallier mes fautes passées et mon âge me permet d'envisager avec calme les orages qui pâlisent et meurent à mon horizon.

Répondez-moi un mot si vous me défendez d'aller plus avant, je terminerai les *Lettres à Marcie* où elles sont et je ferai toute autre chose que vous me commanderez, car je puis me taire sur bien des points et ne me crois pas appelée à rénover le monde.

Adieu père et ami, personne ne vous aime et ne vous respecte plus que moi.

1847¹

7 mai 1847.

Dieu bon, vous avez permis que cette âme froissée retrouvât un peu de vraie force, et des jours de calme.

1. Inscription de George Sand.

Le mal qui me rongait les entrailles a disparu. Quand je pense qu'un médecin intelligent eût pu, avec un régime si simple, m'ôter dix ans plus tôt cet amas de bile qui me brûlait le foie! Il est vrai que je n'aurais peut-être pas eu la raison et la patience de me soumettre à ce régime. Il a fallu pour cela qu'un de mes meilleurs amis devint un docteur habile, et que l'amitié me fit croire à la science.

Me voilà donc arrivée à quarante-trois ans avec une santé de fer, traversée par des indispositions douloureuses, mais qui ne me donnent que quelques heures de spleen dissipées le lendemain! Je remercie la Providence de m'avoir laissée guérir de cette sombre misanthropie. La souffrance physique, je l'accepte de grand cœur. Elle n'est pas mauvaise quand elle ne nous rend pas mauvais.

Cependant je suis condamnée à périr par le foie. *Celui* qui est mort, et qui était savant aussi et qui me connaissait bien me l'a prédit. Que cela arrive demain ou dans vingt ans, peu importe. J'aimerais assez que ce fût dans un an, encore mieux que ce fût dans un mois, si, dans un mois, Solange¹ et Augustine² sont mariées, car je ne peux pas dire que j'aie jamais aimé la vie. Je crois que je suis née avec l'impatience d'arriver à la mort. J'étais con-

1. Sa fille.

2. Une jeune parente éloignée recueillie par elle.

tente quand je me sentais mourir, il y a dix ans, c'était la seule joie, la seule force qui me fussent restées. Mais mon âme se mourait la première et j'ai consenti à sauver mon corps pour sauver mon âme.

Mon âme se porte bien aujourd'hui et mon corps aussi. Je suis prête à mourir si l'on veut, mais mon Dieu! je te demande de ne pas mourir en colère, et d'avoir un autre mal que celui du foie.

C'est pour cela que l'idée et l'envie du suicide me reviennent si fort depuis quelque temps. Il serait si bon de mourir dans le calme! Est-il certain que nous n'ayons pas ce droit-là? Je croyais l'avoir, ce droit inaliénable, au temps de mon scepticisme, et si je n'en ai point usé, c'est que l'amour maternel me prescrivait d'élever mes enfants.

Les voilà bientôt qui n'ont plus besoin de moi. Qui sait même, si ma mort ne leur serait pas plus utile aujourd'hui que ma vie?

Mais Dieu, auquel j'ai toujours cru, même dans le temps où je ne l'aimais plus, Dieu que j'aime, aujourd'hui qu'il m'apparaît sous l'idée de bonté infinie, Dieu, dans le sein duquel je veux retourner pour qu'il me fasse renaître meilleure, ne me rejettera-t-il pas dans une sorte de néant provisoire, si je dispose moi-même des jours qu'il m'a comptés?

Dieu récompense et punit. Il ne connaît pas notre code, il n'y a point à son tribunal de peine de *mort*, ni de travaux forcés à perpétuité; mais

pourtant il récompense et punit, j'en ai la conviction. Je n'aurais pas peur d'un peu de néant, c'est si bon et si désirable, le repos! Mais il ne s'agit pas de ce que je crains ou désire dans ce qu'on appelle l'autre vie. Il s'agit de ne pas déplaire à ce Dieu qui est bon, et que j'aime... O éclaire-moi, Lumière infinie! Pourquoi as-tu permis que, dès l'âge le plus tendre, la mort me soit toujours apparue si belle et si riante?

7 mai 1847.

Je suis, par le fait, tout aussi malheureuse que je l'ai toujours été, et je le sens tout aussi vivement. Mais j'ai cessé de me plaindre à Dieu et aux hommes de mes souffrances. Je ne me révolte plus, je ne crois plus à l'insensibilité du ciel et à l'incurable perversité des hommes. Je ne suis plus mécontente de moi-même.

J'ai tout expié, tout réparé, autant qu'il était en moi de le faire. Je me sens docile et résignée, ce qui ne m'empêche pas d'être très malheureuse, mais ce qui empêche ma souffrance d'être amère et nuisible. Dieu a donc fait pour moi tout ce qu'il lui était possible de faire pour une créature de mon espèce, car il est la *loi vivante*, et cette loi qu'il ne nous appartient pas d'expliquer et de justifier, nous condamne à souffrir.

APRÈS

LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE¹

C'est une écriture inconnue, madame, mais soyez bonne et continuez. Je ne suis qu'un obscur ouvrier et cependant je désire vous parler! non que je ne sache toujours me défendre d'aspirer à augmenter le nombre des personnes heureuses qui vous approchent. De telles douceurs sont faites pour d'autres, et si j'élève mon regard jusqu'à vous, je ne voudrais pas que le vôtre s'abaissât jusqu'à moi.

Mais, madame, si je respecte la cloison qui nous sépare, est-il mal d'écrire? Riche et belle, pleine de charmes et rayonnante de renommée, beaucoup d'ambitions et de vanités ont sans doute conspiré pour votre ennui; et vous devez tenir en mépris les tentatives insolentes et les importuns hommages. Cependant je ne me suis pas arrêté. En réfléchissant j'ai compris que vous ne pourriez être surprise. Le fait de l'intelligence est de distinguer. Ne suis-je pas sûr, moi, madame, de ne pas m'être trompé et de savoir qui vous êtes?

Permettez donc à un homme qui s'est toujours abstenu d'adorations indiscretes et qui, en ce moment, surtout, se sent respectueux, de vous dire, madame, que vous lui semblez un ange!

1. Le titre est de la main de George Sand. La suscription de la lettre portée : « Madame Dudevant en ville ».

Dans nos voies désertes vous êtes descendue et vous marchez avec tant de grâce que nos cœurs vous suivent. Beaucoup d'entre nous se sont informés de la morne tradition de notre caste et pas un ne se rappelle depuis les temps anciens une plus noble, une plus sereine apparition au milieu de nous.

Les enfants du peuple sont donc devenus les vôtres! Vos maternelles entrailles les adoptent et cet amour précieux autant qu'inespéré leur apporte la voix la plus douce pour les consoler et le génie le plus ferme pour les défendre.

Qui vous envoie, et d'où venez-vous, vous qui nous connaissez à peine et nous comblez en arrivant? De quel côté nous tourner pour remercier Dieu?

Des gens à pensées suspectes et dont la langue doit être redoutée disent que l'art vous suscite. Quelque part vous vous êtes nommée vous-même artiste. Ah! madame, ne vous profanez pas! Assez d'autres s'en chargent. Permettez-nous de croire autrement. Le sol fangeux de l'art ne vous a jamais portée; votre pied ne s'y est pas sali. Au moins je l'affirme à mes frères reconnaissants que j'entretiens de vous et j'oserais, madame, le prouver à vous-même. On me croit parce qu'on sait que, me disputant à ma tâche journalière, j'ai longtemps veillé et pâti pour savoir enfin s'il convenait que les fils du peuple alassent se for-

tifier et s'accroître pour leur affranchissement à cette alimentation de l'art aujourd'hui tant préconisée par les faux prophètes. Malgré les fumées enivrantes dégagées dans cette dangereuse expérience, la conscience m'a préservé et j'en suis sorti assez libre pour conseiller autour de moi qu'on ne mordit pas davantage dans ce pain plein de gravier.

Si cependant, madame, vous croyez avoir traversé les champs de l'art pour nous rencontrer, soyez encore bénie, soyez toujours aimée. Soyez aimée plus fort s'il se peut, pour les instincts, la lumière et le dévouement conservés pour nous dans ce cloaque de vanité et d'égoïsme où toute bonté s'aigrit, où tout sens s'égare, où toute clarté s'éteint.

Adieu, madame, et n'oubliez jamais pour votre tranquillité que si la malveillance mondaine parfois vous cherche, la reconnaissance populaire pour toujours vous a trouvée.

Seule entre les philosophes et les artistes, vous qui n'êtes ni l'un ni l'autre, quoique la sagesse et l'inspiration vous aient rendue bien grande, vous trouverez des bras et des courages aux jours des dangers dont Dieu vous gardera. Aussi vrai qu'au jour de votre mort, que Dieu qui nous aime vous enverra tard, il y aura de chastes et mâles poitrines déchirées.

Adieu, madame, que vos enfants vous cou-

ronnent de joie et de fierté, que votre veille soit féconde, votre sommeil reposé, votre vie heureuse et votre gloire éternelle.

(La seule lettre de cette nature qui m'ait jamais fait plaisir. Cent autres lettres étaient semblables quant au fond. Aucune n'a eu cette forme qui m'a touchée profondément. Je n'ai jamais su qui me l'avait écrite. Ami inconnu, je te remercie¹!)

TRIANON²

J'ai chez nous, dans l'enclos, un bosquet de charmille,
 D'érables, de tilleuls, d'un arpent tout au moins.
 La mousse et la pervenche, au printemps la morille,
 Cachés sous le troène, y prospèrent sans soins.
 C'est un endroit gentil, modeste, solitaire,
 Où des recoins perdus entretiennent le frais.
 Il est peuplé, pour moi, de mes songes discrets,
 De souvenirs confus, dont j'aime le mystère.

1. Annotation de George Sand.

2. Écrit vers 1850. Le nom de « Trianon » a été donné par George Sand à un endroit du bois de son jardin, à Nohant, où elle avait planté du buis et fait apporter des petits rochers.

Là, pourtant, j'ai souffert aux jours qui ne sont plus.
Mes pauvres jours navrés de vouloirs superflus.
Des jours longs comme un an, des ans courts comme une heure,
Selon que la folie était pire ou meilleure.

Quel était donc mon mal? La jeunesse, à mon sens,
La jeunesse inquiète, avide, téméraire,
La jeunesse qui rêve un éden sur la terre,
Et s'épuise à chercher les soucis renaissants.
C'est son droit, son destin, son besoin, sa chimère!
Dieu qui compte nos jours veut que nous nous hâtions;
Dans nos seins altérés, pour un bien éphémère,
Il met, de l'infini, les aspirations.

Quand, au déclin de l'âge, on recherche les causes
Des troubles effacés dans la nuit du présent,
On ne voit que lueurs, mortes sitôt écloses,
Que nuages rompus, balayés par le vent.

C'est qu'on n'attend plus rien. On vit, on se sent vivre;
On fait grand cas d'un jour, d'une heure, d'un moment,
On a rempli sa tâche, on a fermé le livre
Dont on était l'auteur; on sait que l'auteur ment!

Deux souvenirs distincts parlent pourtant encore,
A mes pensers rassis, quand je rêve en ces lieux,
L'un est frais et furtif comme une courte aurore,
L'autre sombre et pesant comme un jour orageux.

Le premier... qui pourrait en retrouver la source?
Ce n'est toujours pas moi! L'effet qui fut produit
N'a pas de cause empreinte en mon passé qui fuit.
Le coursier mort, on voit la trace de sa course,

Mais les échos muets n'en gardent pas le bruit.
C'était un jour d'hiver, sans parfums, sans verdure,
Dans le bosquet sans ombre, au détour d'un sentier,
Je vis sur le linceul qui couvrait la nature,
En dépit des frimas, une rose briller.

Était-ce un adieu triste ou bien une espérance?
Un signe de bonheur, un signe de souffrance?
Ce n'était qu'un bouton épargné par le froid,
Qui, s'ouvrant, regardait le Ciel avec effroi.
Mon caprice voulut en tirer un augure :
Si cette rose garde un instant sa parure,
Me disais-je, je dois du destin triompher :
Si son calice froid se laisse dépouiller
Avant qu'elle ait fleuri, malheur j'en dois conclure :
La rose, tout un jour vécut joyeuse et pure.

Dix ans plus tard, j'étais près du même rosier,
Tout fier, tout triomphant, fleuri dans son entier :
Le printemps s'en donnait! Tout était fête et flamme!
Je revenais de loin : j'avais la mort dans l'âme.

C'est alors que songeant à la rose d'hiver,
Souriant du présage et le cœur bien amer¹...

1. Resté inachevé.

NOTE

Se sentir animal, végétal et minéral et se plonger dans cette sensation n'est pas une chose dégradante, dire pourquoi il est bon de sentir toute la vie à nous comme se manifester en soi, en même temps que la vie supérieure que nous ne faisons que rêver ou pressentir.

Ne pas laisser nommer *fantômes* les deux pôles de l'homme, la vérité et le bonheur; rêver le bonheur, c'est l'avoir.

La satisfaction d'une passion absolument personnelle peut s'appeler ivresse ou plaisir : ce n'est pas le bonheur.

Le bonheur est une chose durable et indestructible, sinon ce n'est pas le bonheur; ceux qui

voudraient fixer l'ivresse et qui y mettraient le bonheur seraient dans l'impossible. Le transport est un état exceptionnel qui nous tuerait et la nature entière livrée à cet état de délire éclaterait.

Printemps : fièvre. Automne : repos. Soirée d'automne : brouillard, sommeil. Silence, âge mûr. Expression de bonheur. La jeunesse ne l'a pas. Elle n'en a que faire. Elle a les joies, les ivresses, les forces.

Le printemps : *sentir la vie*. Conditions toujours possibles pour cela. Y croire, en savoir le prix. Consentir à en subir le poids.

Être en *état de grâce*, c'est-à-dire avoir la conscience du bien derrière soi, devant soi, en soi.

Je nie qu'il y ait du bonheur dans la richesse.

L'état de grâce est l'état d'inoffensivité volontaire et recèle l'absence de mauvais vouloirs, et il n'est pas besoin d'être un saint, un grand homme, ni de se draper dans la vertu pour être ainsi. C'est à la portée de tout le monde.

J'ai décrit là le bonheur individuel, mais je nie que ce soit là le bonheur complet. Il le faut double, individuel et général. Autrement, il n'est pas ou il est si fragile, si personnel, qu'on ne pourrait le définir.

Le bonheur des autres nous est absolument nécessaire et il faut hardiment combattre l'opinion contraire. Il faut nier la conséquence qu'en

tire M. Montigut qui voit le Club Blanqui au bout de cette aspiration au bonheur social.

L'erreur du socialisme entendu ainsi, c'est de ne voir qu'un côté de la question et d'oublier qu'il y a un bonheur individuel à respecter dans chacun de nous aussi bien qu'en nous-même. Ainsi, par la violence, on blesse le bonheur. On veut imposer celui de tous à chacun tandis qu'avec le temps et la persuasion on fait de la place à tous les bonheurs individuels par la justice et la liberté.

Septembre 1868.

Je relis tout cela par hasard. J'étais amoureuse de ce livre, je voulais y écrire de *belles choses*. Je n'y ai écrit que des bêtises. Tout cela me semble emphatique aujourd'hui. Je croyais pourtant bien être de bonne foi. Je m'imaginai me résumer. Est-ce qu'on peut se résumer? Est-ce qu'on peut se connaître? Est-ce qu'on est jamais QUELQU'UN? Je n'en sais plus rien. Il me semble qu'on change de jour en jour et qu'au bout de quelques années on est un être nouveau. J'ai beau chercher en moi, je n'y retrouve plus rien de cette personne anxieuse, agitée, mécontente d'elle-même, irritée contre les autres. J'avais sans doute la chimère de la *grandeur*. C'était la mode du temps, tout le monde voulait être grand et comme on ne l'était pas, on

tombait dans le désespoir. J'ai eu bien assez à faire de rester bonne et sincère. Me voilà très vieille, je parcours gentiment ma soixante-cinquième année. Par une bizarrerie de ma destinée, je suis beaucoup mieux portante, beaucoup plus forte et plus agile que dans ma jeunesse; je marche plus longtemps, je veille mieux; je m'éveille sans effort après un sommeil excellent. Je suis restée souple comme un gant. Ma vue est brouillée. Il me faut des lunettes et je trouve celles qui me font bien voir dans l'herbe et dans le sable les petits objets d'histoire naturelle qui m'amuse. Je me baigne dans l'eau glacée et courante avec un plaisir extrême, je ne m'enrhume plus. Je ne sais plus ce que c'est que les rhumatismes. Je suis calme absolument, une vieillesse aussi chaste d'esprit que de fait, aucun regret de la jeunesse, aucune ambition de gloire, aucun désir d'argent si ce n'est pour en laisser un peu à mes enfants et petits-enfants. Aucun mécontentement de mes amis. Un seul chagrin, le genre humain qui va mal, les sociétés qui semblent tourner le dos au progrès, mais qui sait ce que cache cette atonie? Quel réveil couve sous cette torpeur?

Je ne vis plus en moi. Tout mon cœur a passé dans mes enfants et dans mes amis. Je ne souffre que de ce qui les fait souffrir. J'en souffre beaucoup, quelquefois trop, parce que j'ai besoin d'un grand effort pour les soutenir. Je manque de courage

intérieur pour le mal des autres. Si les autres n'existaient pas, je serais parfaitement heureuse — heureuse comme une pierre qui aurait des yeux — mais ils existent et me font exister. Je me réjouis et m'afflige en eux et pour eux.

Moi je n'ai plus besoin de rien pour moi. Dois-je vivre longtemps? Cette étonnante vieillesse qui s'est faite pour moi sans infirmité et sans lassitude est-elle le signe d'une longue vie? Tomberai-je tout d'un coup? Qu'importerait de savoir cela, puisqu'on peut à toute heure être emporté par un accident? Serai-je encore utile? Voilà ce qu'on peut se demander. Il me semble que oui. Je sens que je peux l'être plus personnellement, plus directement que jamais. J'ai acquis sans savoir comment, beaucoup de sagesse. Je pourrais élever des enfants bien mieux qu'autrefois.

Je suis toujours croyante, tout à fait croyante en Dieu. — La vie éternelle. — Le mal un jour vaincu par la science. La science éclairée par l'amour. Mais les symboles, les figures, les cultes, les Dieux humains? Bonjour! J'ai dépassé tout cela.

Je suis entrée dans l'Univers, et voilà. Je ne suis pas intéressante du tout, puisque je peux supporter le mal de ma vie et en savourer le bien. Que ceux que j'aime durent plus que moi! Je ne suis pas de force à me figurer ce que je deviendrais sans ma famille de Nohant! Je ne désire pas vivre beaucoup. Ce serait une mort douce que de laisser

debout ceux pour qui on a travaillé. Je ne crains de la mort que le chagrin qu'elle causerait aux miens.

Leur ai-je été utile depuis vingt ans? Oui, il me semble. J'ai beaucoup voulu l'être. J'avais donc tort de m'imaginer qu'il y a des moments dans la vie, où on peut donner sa démission sans dommage pour personne, puisque me voilà utile encore dans un âge avancé. Mon cerveau n'a pas baissé. Je sens qu'il a beaucoup acquis et qu'il est mieux nourri qu'il ne l'a jamais été.

On a tort de croire que la vieillesse est une pente de décroissement : c'est le contraire. On monte et avec des enjambées surprenantes. Le travail intellectuel se fait aussi rapide que le travail physique chez l'enfant. On ne s'en rapproche pas moins du terme de la vie, mais comme d'un but et non comme d'un écueil.

GEORGE SAND.

FIN

TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS	1
JOURNAL (<i>George Sand et Alfred de Musset</i>).	1
ENTRETIENS JOURNALIERS AVEC LE TRÈS DOCTE ET TRÈS HABILE DOCTEUR PIPPOËL.	35
SKETCHES AND HINTS (<i>Notes et Croquis</i>).	113
Fragments de lettres.	127
Obermann.	151
Souvenirs personnels (1833)	161

COULOMMIERS
Imp. PAUL BRODARD
7412-5-26.

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921



